

## Comptes rendus

Giancarlo ABBAMONTE, Lorenzo MILETTI et Luigi SPINA, *Discorsi alla prova. Atti del Quinto Colloquio italo-francese : Discorsi pronunciati, discorsi ascoltati : contesti di eloquenza tra Grecia, Roma ed Europa*, Napoli – S. Maria di Castellabate (Sa) 21-23 septembre 2006 a cura di G. Abb., L. M. e L. Sp., Naples, Giannini, 2009 (Pubblizzazioni del Dipartimento di filologia classica F. Araldi dell'Università degli studi di Napoli Federico II, n.s. 1), 24 × 16 cm, 639 p., ISBN 978-88-7431-433-1.

Fruit de la collaboration entre l'Université Federico II de Naples et l'Université de Strasbourg, le colloque de septembre 2006 mettait l'accent sur les rapports, cruciaux selon L. Spina, entre orateur, discours et auditoire. Les vingt-cinq contributions viennent de spécialistes, jeunes ou confirmés. Trois d'entre elles étudient les harangues militaires, que G. Abbamonte range dans le mode épictétique, tout en relevant ses spécificités ; si leur historicité est douteuse, leur contenu idéologique mérite l'analyse, menée ici sur les grands historiens grecs et latins. De nombreux auteurs sont abordés, par le biais d'une œuvre ou d'un problème : Aulu-Gelle sur les Gracques ; Hérodote sur Thémistocle et Salamine ; Euripide et la reconstitution, au moyen d'Aristophane, du discours de Téléphe dans la tragédie perdue ; le blâme des cités dans Apollonios de Tyane et Dion de Pruse ; Lucien : l'éloge de la décoration dans le *Dom.* ; un rapprochement atypique entre rhétorique et pantomime ; les enjeux des déclamations ; Aelius Aristide et ses deux publics dans les *Discours Sacrés* ; le discours philosophique de Thémistios adressé à un large public ; Aélius Stilon, logographe enfin tiré de l'ombre ; la métaphore des trompettes chez Fronton désignant l'éloquence ; le portrait de Cicéron par Stefan Zweig sous le signe d'un contexte identique d'inhumanité ; la portée idéologique du *Pro Sestio* ; l'*Apol.* d'Apulée : exercice rhétorique plutôt que discours prononcé lors du jugement ; l'apologétique chrétienne et son public ; l'habileté de St Jean Chrysostome à tirer profit du contexte de ses homélies ; l'adresse injonctive aux époux dans des épithalames tardifs ; comparaison avec des éloges actuels de celui prononcé par Périclès pour les morts au combat ; enfin, l'habileté rhétorique du roi Ferrante dans sa correspondance et les discours non publics adressés à l'ambassadeur du duc de Milan, avec un recours aux minutes et autographes. Le colloque fut aussi l'occasion d'une table ronde sur la remise en question de la rhétorique ; toutefois, les interventions de L.D. Green faisant un tour du monde des études rhétoriques, de G. Moretti relevant que la communication actuelle, sur le plan de certains procédés, est une forme de rhétorique, de L. Pernot analysant le divorce entre les perceptions médiatique (du bavardage) et scientifique de la rhétorique et de N. Polla-Mattiot offrant le tableau d'une rhétorique aujourd'hui omniprésente, ces interventions, jointes aux vingt-cinq communications, montrent l'erreur colossale d'un certain évoquant l'ancienne rhétorique.

Bernard STENUIT.

Pierre AUPERT, *Barzan II. Le sanctuaire au temple circulaire (« Moulin-du-Fâ »). Traditions celtiques et influences gréco-romaines*, Bordeaux, Ausonius et Fédération Aquitania (diff. De Boccard, Paris), 2010 (Mémoires, 24 et Suppléments, 22), 29 × 22,5 cm, 470 p., 558 fig., 28 pl., 50 €, ISBN 978-2-35613-040-2.

Le temple circulaire de Barzan, sur lequel se dresse le Moulin du Fâ, est le monument le plus célèbre d'un site dont les recherches récentes ont établi le caractère urbain et la

richesse de la parure monumentale. Il reçoit une publication détaillée, sous la forme d'un très beau volume qui paraît sept ans après celui qu'Alain Bouet a consacré aux thermes qui se dressaient au sud-est du sanctuaire. Mais l'ouvrage ne s'en tient pas à cet état très monumental, même si c'est à lui que sont consacrées les analyses les plus fouillées : le site est étudié sur la longue durée et de façon diachronique, tous ses états étant pris en compte. Clairement structuré, le volume est très abondamment illustré, ce qui facilite grandement la lecture : à toutes les étapes de sa réflexion, l'auteur fait en effet appel à de très nombreux éléments de comparaison, qu'il illustre presque systématiquement, dispensant le lecteur de renvois incessants à de très nombreux ouvrages. Le soin apporté à l'illustration de l'appareil comparatif va si loin que certains monuments se trouvent représentés à plusieurs reprises. Un autre choix judicieux – ou tout au moins qui nous est apparu comme tel – est celui qui consiste à intégrer les inventaires et études de mobilier à l'examen de chacun des états du site auquel il se rapporte, sans les rejeter dans des annexes. La progression de la réflexion de l'auteur et, partant, la lecture, s'en trouvent facilitées et fluidifiées, et l'on suit sans peine les étapes d'un raisonnement qui peut pourtant être complexe. — L'introduction présente d'abord un historique détaillé des fouilles, lequel dresse un état précis de la documentation et des propositions successivement avancées. Le propos se déplace ensuite, de façon un peu inattendue, vers le problème du nom de la ville, l'a. disant sa préférence pour le toponyme *Nouioiregum*. L'introduction se penche enfin sur la situation du temple au sein de la ville. Le chapitre 1 présente de façon synthétique les données de fouille, secteur par secteur. L'a. ne s'en tient pas à un exposé amorphe et livre déjà des éléments clefs de l'analyse du site. Suit, chapitre 2, l'examen de l'état I, ou, plutôt, des états protohistoriques du site. L'occupation la plus ancienne, à laquelle aucune structure ne peut être liée, remonte selon le mobilier au <sup>ve</sup> voire au <sup>vi</sup> s. av. n.è. Au tournant des <sup>iii</sup> et <sup>ii</sup> s., un très large fossé délimite une aire trapézoïdale. La nature de l'occupation durant cette première phase architecturale n'est pas assurée. Tout en prévenant le lecteur que des données décisives pouvaient être espérées de nouvelles fouilles de ces niveaux, fouilles en cours au moment de la rédaction, P. Aupert se livre à un tour d'horizon des interprétations possibles, pour défendre – et on le suivra volontiers – l'identification d'un sanctuaire, lequel serait antérieur à la constitution d'un habitat aggloméré à Barzan. Le chapitre 3 s'arrête sur ce que l'a. qualifie d'état II, qu'il décompose en fait en deux phases, chacune datée par des éléments lapidaires. Un réaménagement de l'espace sacré durant la première moitié du <sup>i</sup> s. serait tout à fait conforme au modèle évolutif mis en lumière par W. van Andringa, qui souligne la récurrence dans les sanctuaires communautaires – catégorie à laquelle on peut sans risque rattacher le sanctuaire de Barzan – d'une étape augusto-tibérienne marquant une adaptation de l'espace rituel aux nouvelles conditions politiques qu'implique l'organisation des peuples gaulois en *ciuitates*. Mais seule la phase flavienne est parfaitement documentée, grâce aux très nombreux fragments d'architecture se rapportant à un ordre corinthien que les travaux de D. Tardy sur le décor architectonique de Saintes permettent de situer dans des séries régionales. L'attribution à la première moitié du <sup>i</sup> s. de quelques blocs d'architecture nous semble en revanche moins fermement établie. La ressemblance des deux chapiteaux toscans rattachés à cette phase avec des chapiteaux préflaviens de la *uilla* de Plassac ne saurait suffire à fonder une datation julio-claudienne : ils relèvent en effet d'un type extrêmement répandu durant tout le Haut-Empire et n'offrent pas le moindre critère de datation intrinsèque. Les arguments de datation tirés de l'examen d'une base de statue de Mars nous semblent tout aussi fragiles : la modénature de couronnement (une doucine encadrée par un filet et un listel) est si simple et répandue qu'aucune information de quelque nature que ce soit ne saurait en être attendue. Il n'est donc pas impossible que tous ces éléments se rapportent à un seul et même état monumental faisant coexister deux ordonnances, toscane et corinthienne. P. Aupert exclut l'attribution de l'ordre corinthien à un tem-

ple, au motif que ses dimensions (les colonnes présentent un diamètre inférieur de 0,69 m) seraient trop modestes ; il préfère donc le rattacher à une structure secondaire, chapelle, portique ou propylon. Les éléments retrouvés permettent de restituer fût, chapiteau et architrave. L'a. se refuse à attribuer à cet ordre une corniche modillonnaire anciennement découverte et qu'une étude antérieure de D. Tardy date du début de l'époque flavienne. Un fragment de modillon dont un cliché (fig. 126) est présenté au milieu des fragments de chapiteaux corinthiens aurait peut-être permis de trancher le problème, puisqu'il provient assurément d'une corniche identique ; nous ne savons malheureusement rien de son contexte de découverte. Les clichés aériens complètement heureusement la connaissance de cet état, en fournissant une image moins parcellaire. Ils documentent l'existence d'un vaste espace enclos par un péribole qui n'était éventuellement longé par des portiques qui sur ses côtés septentrional et oriental. Le long du côté nord se répartissent une vingtaine de salles et corridors connus seulement en plan, pour lesquels l'a. propose des hypothèses d'identification. Si aucune *aedes* n'a été découverte, des dédicaces assoient l'identification d'un sanctuaire. La mieux conservée, adressée à Mars, est dédiée par un C. Caecilius Civilis. P. Aupert en fait malencontreusement un pérégrin et s'appuie sur l'onomastique pour reconstituer un scénario assez aventureux (p. 137). — C'est le sanctuaire très monumental dominé par le temple circulaire dont les vestiges sont encore visibles qui fait l'objet des développements les plus fouillés. Les vestiges sont d'abord très soigneusement décrits (chapitre 4), avant que ne soit développée la restitution du temple (chapitre 5) ; le sanctuaire fait enfin l'objet d'une étude comparative très poussée (chapitre 6). Il y a là un véritable livre dans le livre, remarquable par sa clarté, son souci de précision, son dossier graphique, remarquable surtout par sa volonté de convaincre et par le soin apporté à l'exposé d'un argumentaire fouillé, qui n'élude aucun problème. Ce troisième état est daté des années 120-150. Il voit la construction d'un péribole monumental dont l'emprise et l'orientation ne reprennent pas exactement celles de l'état précédent. Le terme de quadriportique plusieurs fois employé pour le désigner n'est peut-être pas le plus adapté : plutôt que d'une structure unitaire, il s'agit d'une *porticus triplex* fermée à l'Est par un portique plus large, vraisemblablement ouvert vers l'extérieur, comme le précise l'a. Ce portique, qui trouve son équivalent dans plusieurs sanctuaires de Gaule romaine, joue donc le rôle d'un véritable *chalcidicum* et constitue la façade monumentale du complexe. Nettement décalé dans l'angle sud-ouest de l'*area sacra*, se dresse un temple remarquable : élevé sur un haut *podium*, il comporte une *cella* circulaire, entourée d'un déambulatoire de même plan, interrompu par un puissant porche précédé d'un escalier. Dans les murs de la *cella* s'ouvrent trois niches, dont une imposante niche axiale évidemment destinée à accueillir la statue de culte et deux niches qui, encadrant la porte et regardant vers le centre de la *cella*, trouvent de proches parallèles dans le temple du Haut-Bécherel, à Corseul. Les murs de la *cella* sont armés par douze pilastres engagés : construits en *opus quadratum*, ils s'enfoncent profondément dans la maçonnerie et dépassent d'une dizaine de centimètres du nu des murs ; ils scandent la paroi et jouent également un rôle structurel. Au terme d'une démonstration détaillée et très solide, P. Aupert établit que le temple était enserré par une péristasis continue de 23 colonnes corinthiennes, seulement interrompue en façade par un large porche hexastyle ; les supports de la péristasis et du porche étaient selon l'a. identiques, ce qui simplifiait le couvrement des différents espaces. À la jonction du porche et de la péristasis, sont restitués des murs à angle obtus, achevés par des pilastres. La restitution du plan et des élévations est trop riche pour que nous puissions en rendre compte en détail ici. Disons toutefois que son cheminement conduit l'auteur à maintes réflexions sur des temples comparables, comme la Tour de Vésone et le temple de Vendevre, ce qui accroît encore l'intérêt de ces développements. Certaines solutions ne sont pas dépourvues d'originalité. C'est le cas de l'habillage du corps du podium par des arcades aveugles (d'ailleurs absentes de l'illustration de couverture et de

la pl. XXV) ; les parallèles allégués p. 347 ne sont pas tous convaincants, puisqu'ils relèvent presque tous d'un « Theatermotiv », ce à quoi l'occurrence de Barzan ne peut nullement être assimilée, ses arcades n'étant pas encadrées par des supports engagés et un entablement horizontal. La poursuite des pilastres de la *cella* au-dessus de la toiture du déambulatoire confère aussi à l'*aedes* une allure particulière et entraîne en façade une solution peu satisfaisante, puisqu'il n'est pas possible de restituer un tel dispositif au-dessus de la porte de la *cella* ; mais P. Aupert justifie clairement ses choix en la matière. C'est surtout la hauteur qu'il donne à la *cella* qui surprendra. Convenons-en, l'hypothèse est visuellement choquante, tant elle heurte les habitudes ; mais elle est sous-tendue par des arguments très intéressants. Si nous ne sommes pas certain que le « fanum » représenté sur un vase de Sains-du-Nord, la maquette du Titelberg et la peinture de la *domus* du Clos de la Lombarde à Narbonne constituent des documents exploitables pour le présent problème – sans même parler de l'énigmatique denier augustéen de la fig. 335 –, les propositions de l'architecte sont cohérentes avec la puissance considérable des structures architecturales et aboutissent à inscrire l'édifice dans un système unifié, dans lequel la hauteur de la *cella* est identique au diamètre du podium. On ne saurait donc refuser d'emblée la restitution d'une très haute *cella* turriforme au motif qu'elle diffère trop radicalement des choix opérés habituellement, lesquels ne sont bien souvent justifiés que par des arguments esthétiques peu contraignants. La démarche de restitution, très argumentée répétons-le, trouve sa conclusion et son prolongement dans une analyse métrologique et dans une reconstitution des méthodes utilisées pour le tracé du temple, l'ensemble prouvant que l'architecte possédait de solides connaissances mathématiques. À ces analyses architecturales, P. Aupert ajoute une réflexion sur la signification religieuse et culturelle des choix opérés. Il tend à réévaluer très fortement la part celtique, gauloise ou indigène de ces architectures que l'on dit parfois « classicisées » ou « mixtes », en ce qu'elles mêlent étroitement apports romains et traits inconnus de l'architecture italique comme le caractère turriforme de la *cella*. On pourra regretter que les travaux de T. Derks ne soient pas discutés, qui refusent toute origine protohistorique au schéma concentrique des temples romano-celtiques. Si certaines des filiations postulées par P. Aupert sont moins convaincantes, il n'est pas abusif d'insister sur la dimension indigène d'architectures qui ne peuvent être réduites à de simples transpositions provinciales des temples romains. Que les premières occurrences des temples à déambulatoire soient très postérieures à la conquête, comme y ont insisté T. Derks et W. van Andringa, ne pose en l'espèce aucun problème insurmontable : en adaptant le modèle du temple qu'ils ont reçu de Rome à leurs exigences culturelles, les Gaulois n'ont pas agi très différemment des peuples italiques eux-mêmes quand, à l'époque archaïque, ceux-ci ont conçu leurs premiers temples et ont adapté la morphologie du périptère rectangulaire grec sur crépis à leurs pratiques rituelles, juchant sur de hauts podiums des temples prostyles ou périptères sans *posticum* de proportions compactes. — Publication exemplaire d'un grand sanctuaire de la Gaule romaine, le livre de Pierre Aupert s'impose comme un outil de référence à tous ceux qu'intéressent l'architecture religieuse, et bien plus largement, la question de la réception des modèles méditerranéens dans les Trois Gaules.

Yvan MALIGORNE.

Nicola BIFFI, *L'Anatolia méridionale in Strabone. Libro XIV della Geografia*. Introduzione, testo, traduzione e commento, Bari, Edipuglia, 2009 (Quaderni di « Invigilata Lucernis », 37), 24 × 17 cm, 373 p., 1 carte, 30,00 €, ISBN 978-88-7228-569-5.

En 1988, Nicola Biffi publiait à Gênes *L'Italia di Strabone* (livres V et VI de la *Géographie*) ; depuis lors, il n'a cessé de traduire et de commenter l'œuvre du fameux géographe, en commençant par la fin. Le livre XVII, *L'Africa di Strabone*, parut en 1999 dans la collection « Quaderni di Invigilata Lucernis », du département des études classiques et chrétiennes de l'Université de Bari. Puis furent publiés successivement le livre XVI, *Il*

*Medio Oriente*, en 2002 ; le livre XV, *L'Estremo Oriente*, en 2005 ; une partie des livres V et VI (reprise de l'édition de 1988), *Magna Grecia e Dintorni*, en 2006 ; et maintenant le livre XIV, *L'Anatolia Meridionale*, en 2009. On ne peut qu'admirer le zèle déployé par Nicola Biffi pour faire mieux connaître l'œuvre du géographe, contemporain de l'empereur Auguste, qui a décrit avec une foule de détails historiques aussi bien que géographiques l'ensemble du monde connu de son temps. — Le livre XIV décrit les diverses provinces de l'Asie mineure que l'on trouve en bordure de la mer, depuis l'Ionie jusqu'à la Cilicie et au golfe d'Issos. L'Ionie, célèbre pour ses démêlés avec la Perse qui furent à l'origine des guerres médiques, l'était aussi pour la ligue des douze cités qui la constituent, auxquelles fut ajoutée tardivement la ville de Smyrne. Le premier chapitre, long de 48 paragraphes, retrace l'histoire de cette province et de ses principales villes, qui sont le plus souvent des ports d'où l'on partait facilement pour fonder des colonies tout autour du bassin méditerranéen. Après le fleuve Méandre, voici la Carie (2, 1-29), dont une partie est occupée par les Rhodiens : Strabon profite de la description de l'île de Rhodes pour vanter la sage législation de sa capitale, une cité dorienne née en 407 du syncrisme des trois villes principales de l'île. Sur la côte d'en face, Halicarnasse, la patrie d'Hérodote, est célèbre pour le tombeau du roi Mausole, l'une des sept merveilles du monde ; Cos doit une partie de son renom à Hippocrate, le fameux médecin. La Lycie vient ensuite (3, 1-10), avec la ligue lycienne, formée de vingt-trois cités. Après la Pamphylie (4, 1-3) vient la Cilicie (5, 1-29), dont une partie est pierreuse et montagneuse, et l'autre constituée par des plaines fertiles. La description de l'île de Chypre (6, 1-6) termine ce livre XIV, consacré à l'Anatolie méridionale. — Nicola Biffi utilise dans l'ensemble, comme d'habitude, le texte publié par St. Radt, *Strabons Geographika*, Band 4 (XIV-XVII), Göttingen, 2005, qu'il modifie à l'occasion, comme indiqué dans l'apparat critique (réduit de ce fait à la plus simple expression). Les corrections ainsi effectuées sont en général pertinentes. Notons toutefois une incohérence, en 1,23, où « Deinocrates » dans le texte grec est traduit par « Chirocrate », terme qui se trouvait dans le texte de Radt ; l'architecte qui a suivi Alexandre et participé à la fondation d'Alexandrie est bien Dinocrate, que les manuscrits ont appelé « Cheiocrates », mais la note correspondante n'est pas très explicite sur ce point. Il manque çà et là quelques accents dans le texte, mais ce ne sont que brouilleries qui n'entament en rien la qualité du texte fourni. — Quant au commentaire, il est aussi complet et utile que dans les autres volumes. Les localisations des villes anciennes sont toujours précisées avec soin et leurs équivalents modernes proposés, avec parfois des hésitations compréhensibles. Les distances sont discutées, comparées avec les modernes. Les indications historiques sont abondamment commentées, avec quantité de références à des ouvrages anciens ou modernes. Bref le lecteur a toute facilité pour s'instruire et apprécier à sa juste valeur la description de cette partie du monde que Strabon connaissait si bien, lui qui avait fait des études à Nysa, et qui se faisait un plaisir d'évoquer la quantité d'intellectuels, philosophes, historiens, grammairiens, mathématiciens originaires d'Asie mineure, ou qui étaient venus y enseigner. — La liste des abréviations, une importante bibliographie (p. 340 à 357), un index des noms propres complètent heureusement un ouvrage caractérisé par une vaste érudition qui éclaire bien des aspects mal connus de cette description de Strabon. Quant à la carte de l'Asie mineure, empruntée à une édition de la *Géographie* de Strabon publiée à Milan en 1827-1835, si son aspect peut apparaître rébarbatif au premier abord, elle permet en tout cas de se familiariser avec la topographie des lieux décrits dans le livre XIV et de situer les différentes villes citées dans le texte. Dans le cadre de la carte sont correctement indiquées, pour l'instruction des lecteurs, les latitudes et les longitudes, celles-ci se rapportant au méridien origine des îles Fortunées, limite occidentale de la carte du monde connu.

Germaine AUJAC.

Margarethe BILLERBECK et Mario SOMAZZI, *Repertorium der Konjekturen in den Seneca-Tragödien*. Unter der Mitarbeit von Helen KAUFMANN und Simonetta MARCHITELLI, Leyde - Boston, E. J. Brill, 2009 (Mnemosyne. Supplement, 316), 24,5 × 16,5 cm, viii-291 p., 93 €, ISBN 978-90-04-17734-5.

Ce répertoire, annoncé par M. Billerbeck en 2003, lors des *Entretiens sur l'Antiquité classique de la Fondation Hardt* (M. Billerbeck - E. A. Schmidt éd., 2004, p. 121-71), fruit d'un labeur collectif colossal et rigoureux, constitue un hommage aux tragédies du philosophe romain, mais aussi aux travaux de critique textuelle qui lui ont été consacrés depuis quatre siècles. En effet, à partir de l'édition de J. F. Gronovius (1661), toutes les propositions de correction des textes transmis par les manuscrits médiévaux y ont été rassemblées. En outre, deux appendices sont consacrés aux éditions majeures du XVI<sup>e</sup> s., celles de Jocodus Badius (*Editio Ascensiana*, 1514) et de Girolamo Avanzi (*Editio Aldina*, 1517), dont les conjectures ont été incluses dans le répertoire chaque fois qu'elles avaient été reprises par un éditeur postérieur ou dans une discussion critique. Le texte de base est celui d'O. Zwielerlein (Oxford, 1986 à 1993). Les auteurs, sans prétendre à l'exhaustivité, ont eu raison de signaler les leçons qui ne respectaient pas la métrique (précision *ad loc.* éventuellement : *contra metrum* ou *iambus in quinto pede rarissime admittitur*). Les nombreuses corrections fournies par l'édition récente de G. Giardina (t. I, Pise - Rome, 2007), qu'elles aient été intégrées dans le texte ou présentées dans l'apparat critique, sont regroupées dans un appendice, p. 233-246 ; mais toutes celles qui s'inscrivaient dans un débat antérieur ont été insérées dans le répertoire. Il est logique que les conjectures du tome II (*Edipo, Agamennone, Tieste*, Pise - Rome, paru en 2009) n'aient pu être prises en considération. Toutefois, si une édition électronique « en ligne » de cet ouvrage était envisageable ultérieurement, elle pourrait être mise régulièrement à jour, d'autant plus que certaines suggestions ont pu échapper à la vigilance des recenseurs dans la mesure où elles ont été faites dans des travaux dont ce n'était pas l'objet principal : elles seraient alors ajoutées au fur et à mesure que des critiques en informeraient les auteurs du répertoire. — Cet ouvrage permettra aux futurs éditeurs et commentateurs de connaître toutes les conjectures proposées, et de savoir qui les a suggérées en premier. Il est dommage cependant que la publication d'un fragment de parchemin égyptien contenant quelques vers de la *Médée* de Sénèque (P. Mich. inv. n° 4969, fr. 36) et remontant au IV<sup>e</sup> s. ap. J.-C. n'ait pas été rappelée, même si cela n'entraîne pas strictement dans le cadre de ce répertoire. En effet, D. Markus et G. W. Schwendner ont révélé et analysé ce témoignage précieux en 1997 (*Seneca's Medea in Egypt (663-704)* in *ZPE* 117, 1997, p. 73-80 ; puis *Seneca, Medea 680 : an Addendum to ZPE 117 73-80* in *ZPE* 132, 2000, p. 149-150), et M. Gigante en a souligné la portée historique et littéraire en 2001 (*Seneca tragico da Pompei all'Egitto* in *SIFC* 29, 2001, p. 89-104). Comme ce fragment de parchemin a gardé la trace de notes de traduction en grec, il fournit la preuve que les tragédies de Sénèque étaient étudiées par des lecteurs hellénophones dans l'Égypte romaine de cette époque. Mais cette découverte permet surtout de trancher dans certains cas, notamment au v. 680 entre la leçon de *A* (*complicans*) et celle de *E* (*comprekans*, confirmée par le parchemin) et de rendre obsolètes toutes les autres solutions envisagées par plusieurs critiques : *comparans* (proposée par Bücheler, suivi par Zwielerlein), *comprimens*, *congregans*, *concrepans*, *congerens*. On peut aussi regretter que deux articles de F. R. Chammartin n'aient pas été cités dans la bibliographie (*Observations critiques sur quelques passages des tragédies de Sénèque* in *RPh* 68, 1994, p. 87-99 et *RPh* 69, 1995, p. 95-109), même si l'auteur y cherche moins à trouver de nouvelles conjectures qu'à confronter les arguments en faveur de telle ou telle solution. Nous reconnaissons toutefois qu'il était hors de portée de trop élargir le champ retenu en signalant aussi les discussions critiques. Enfin, nous avons effectué quelques sondages systématiques, sans

relever d'erreurs, seulement deux lacunes : des corrections inédites de R. Mayer (*Phaedra*, éd. M. Coffey - R. Mayer, Cambridge, 1990) ne sont pas mentionnées, au v. 648 (*signarat* au lieu de *signaret*, avec justification *ad loc.*) et au v. 1270 (*pectora pour lumina*), alors qu'une autre l'a été, au v. 726 (*nefando stupro* à la place de *nefandi stupri*). — Quoi qu'il en soit, cet excellent outil de travail, composé avec beaucoup de sérieux, dans une mise en page impeccable, suscite respect et admiration. Il rendra les plus grands services.

Jean-Pierre AYGON.

Maëlys BLANDENET, Clément CHILLET et Cyril COURRIER, *Figures de l'identité. Naissance et destin des modèles communautaires dans le monde romain* sous la direction de M. Bl., Cl. Ch. et C. C., Lyon, ENS éditions, 2010 (Sociétés, espaces, temps), 23 × 15 cm, 350 p., fig., 32 €, ISBN 978-2-84788-219-3.

Convaincu que l'Antiquité est un champ d'investigation privilégié pour la question très actuelle de la recherche d'identité, le centre EMCA (Étude des modèles culturels dans l'Antiquité, Lyon, ENS) a organisé un colloque d'où sont issues la quinzaine d'études ici réunies, dont plusieurs sont de très jeunes chercheurs. Des figures historiques sont analysées, que les Romains interprétaient pour se définir, en s'identifiant à elles ou en les condamnant : les deux Brutus, Cincinnatus, Caton l'Ancien, Mummius, Auguste, Caligula et Néron... Les Lares et Pénates, de même que les monnaies, fournissent de nombreux enseignements. Quelques œuvres littéraires sont étudiées : l'*Énéide*, les *Argonautiques* de Valerius Flaccus, Plutarque, Rutilius Namatianus. Le but, clairement exprimé par les éditeurs scientifiques, est de se démarquer « d'une définition trop uniforme du concept de culture, qui conduit à attribuer des savoirs et des repères identitaires figés à une élite politique et sociale » (p. 15). Le recours aux sciences sociales tendrait alors à séparer culture et identité et, dans cette optique, « la culture [devient] un fait quasi naturel » (p. 17). C'est faux : la culture s'acquiert par une mise en valeur de la nature, donnée ; l'examen de la formation de l'orateur, totalement absente ici, de même que la conception du droit, serait une illustration parfaite d'une identité romaine qui se poursuivra bien au-delà de 476 PCN. La recomposition du passé pour définir une identité fut intense à Rome, qui montra cohérence et continuité, comme l'expliquent bien ici, par exemple, M. Ducos à propos de Caton l'Ancien et Y. Roman, dans la conclusion, sur les plans politique et patriotique.

Bernard STENUIT.

Matthieu CASSIN et Hélène GRELIER, *Grégoire de Nysse : la Bible dans la construction de son discours. Actes du Colloque de Paris, 9-10 février 2007* édités par M. C. et H. G., Paris, Institut d'Études Augustiniennes (diff. Turnhout, Brepols), 2008 (Collection des Études Augustiniennes. Série Antiquité, 184), 25 × 16 cm, xxiv-323 p., 27,49 €, ISBN 978-2-85121-229-0.

Deux jeunes chercheurs, Matthieu Cassin et Hélène Grelrier, nous offrent ici un beau volume, publié dans la collection des Études Augustiniennes, sur l'utilisation de la Bible dans la construction du discours de Grégoire de Nysse. Cet ouvrage collectif fait suite à un colloque international que ces deux mêmes jeunes chercheurs avaient organisé en 2007 à l'Université de la Sorbonne. Les auteurs des articles regroupés ici sont des spécialistes internationalement reconnus de Grégoire de Nysse, de France, d'Italie, d'Allemagne, de Belgique et du Canada. Si l'étude du rapport de Grégoire de Nysse à la Bible n'est pas en soi originale et si la méthode exégétique de l'auteur a déjà suscité de nombreux travaux, l'angle proposé ici est en revanche moins habituel : il s'agit d'étudier non pas l'exégèse de Grégoire, mais « la place qu'occupe l'Écriture dans la composition et l'argumentation de ses traités, dans la recherche ou l'illustration des thèses, dans la formulation et l'élaboration littéraire ». Au fil des études menées dans le volume, l'Écriture apparaît comme le point de départ et la source constamment renouvelée de la pensée de l'auteur. Le pré-

sent recueil, dédié à la mémoire de Josette Seguin, permet une approche globale sur cet aspect spécifique de la construction de la pensée de Grégoire de Nysse et vient comme rassembler les acquis de ces quarante dernières années sur cette question importante à propos de la conception des œuvres de Grégoire de Nysse. Ce recueil vient en quelque sorte cueillir les fruits des travaux d'édition, de traduction et de commentaire des œuvres de l'évêque réalisés depuis le premier colloque qui lui avait été consacré en 1969 à Chevetogne. Après une introduction des éditeurs présentant l'objet et le contenu du présent ouvrage, dix-huit contributions, principalement en langue française, mais aussi en italien, en allemand et en anglais, sont réunies autour de trois axes. Une première partie aborde des perspectives générales. Claudio Moreschini étudie la manière dont le texte sacré vient comme vérifier la validité de la sagesse profane. Marie-Odile Boulnois s'intéresse au rôle des exégèses nouvelles dans l'élaboration théologique. Ovidiu Sferlea montre comment Grégoire utilise l'Écriture dans une réflexion sur « l'infinité divine et sur le progrès spirituel sans fin ». Les deux parties suivantes du recueil sont plus spécifiquement consacrées aux ouvrages de Grégoire, classés selon leur genre littéraire. La seconde section porte sur les œuvres doctrinales de l'évêque de Nysse ; elle analyse comment la Bible entre dans la structure et l'argumentation de la pensée de l'auteur. Le *Contre Eunome* y est examiné par Raymond Winling et Matthieu Cassin ; le *Contre Apollinaire* par Marguerite Harl, Françoise Vinel et Hélène Grelier ; les *Opera minora* par Volker Drecoll. La troisième partie aborde l'usage de l'Écriture dans les œuvres pastorales et exégétiques. La *Lettre canonique* y est étudiée par Ekkehard Mühlenberg ; l'*Homélie sur l'Oraison dominicale* par Monique Alexandre, autour de la variante de Luc 11, 2 et de la controverse avec les Pneumatomaques ; l'*Éloge de Basile* par Olivier Munnich, qui s'interroge sur l'élaboration grâce à la Bible d'un modèle de sainteté ; le *De tridui patio* par Jean Reynard ; les panégyriques sur les martyrs par Johan Leemans ; le commentaire du *Cantique des cantiques* est l'objet d'une triple étude : Giulio Maspero y examine d'abord l'usage du terme *historia* appliqué à l'Écriture ; puis, Annick Lallemand montre comment Grégoire recourt à la catachrèse pour expliquer le texte biblique ; enfin, Bart Vauden Auweele propose une contribution sur l'*Écriture sous le mode du désir. Réflexions sur le statut de l'Écriture dans les Homélies du Cantique des cantiques*. Une dernière contribution de Lucian Turcescu, en appendice, est consacrée à la notion de Personne divine chez Grégoire de Nysse et Grégoire de Nazianze. Le recueil est utilement complété par une bibliographie présentant les travaux consacrés à l'Écriture chez Grégoire de Nysse et par trois *indices* : un index des citations bibliques, un index des citations de Grégoire de Nysse et un index des auteurs anciens. Dans l'ensemble très cohérent qu'il présente, l'ouvrage sera tout aussi utile pour l'étude des œuvres de Grégoire – les auteurs soulignant que les études démontrent que « la prise en compte du seul genre littéraire peut constituer une voie trompeuse pour expliquer au mieux une œuvre » – que pour une meilleure appréciation de la place et du rôle de l'Écriture dans son discours. Nul doute donc que ce volume constituera une référence en la matière pour les spécialistes de Grégoire de Nysse.

Régis COURTRAY.

Pascale CHARDRON-PICAULT †, *Aspects de l'artisanat en milieu urbain : Gaule et Occident romain*. Actes du colloque international d'Autun, 20-22 sept. 2007 sous la direction de P. Ch.- P., Dijon, RAE, 2010 (Revue archéologique de l'Est. Supplément, 28), 30 × 21 cm, 434 p., fig., cartes, 30 €, ISBN 978-2-915544-14-5.

Ce livre commence par un hommage, en avant-propos p. 9-11, à Pascale Chardon-Picault, décédée en octobre 2008, l'organisatrice du colloque international dont ce livre est l'aboutissement, suivi de la bibliographie de celle-ci p. 12-13. Cet ouvrage s'inscrit dans la prolongation de plusieurs rencontres et monographies qui se sont efforcées, ces dernières années, de faire le point sur l'artisanat durant la période romaine. Celui-ci com-

porte 33 articles de 47 auteurs différents d'importance inégale allant de 4 pages (résumé de la communication) jusqu'à 24 pages maximum sur 2 colonnes. Chaque article comprend une bibliographie récente et à jour. La collection utilisée pour les sources littéraires est mentionnée (ce qui est rare de nos jours !). C'est une édition de grande qualité tant au niveau des reproductions photographiques numériques, en noir et blanc ou en couleur, de lecture aisée et illustrant convenablement le propos ainsi que des schémas et cartes en couleur pour la plupart d'entre eux de format lisible et éclairant le texte. Ce livre s'organise autour de 3 parties. — Première partie : Les espaces urbains réservés à l'artisanat. Topographie des activités en Gaule. Continuité et chronologie des espaces artisanaux en Gaule. Topographie des activités dans les régions voisines de la Gaule. J.-C. Béal, *Formes architecturales et gestion de l'espace dans les ateliers artisanaux gallo-romains*, p. 17-31. La *taberna* est l'une des formes architecturales dans laquelle se pratique l'activité artisanale. Adossées ou réunies en blocs indépendants, ces structures témoignent d'une gestion commode en milieu urbain, où des modules de production s'insèrent dans des modules spatiaux (multiplication des *officinae*), elles s'opposent de ce point de vue aux *navalia* (les halles artisanales), plus gros consommateur d'espace qui reflètent une organisation autre du travail. La construction de blocs susceptibles d'accueillir des activités diverses peut-être le fait d'investisseurs multiples désireux de se constituer un revenu diversifié. M. Joly, *Les artisans dans les capitales de l'Est de la Gaule*, p. 33-46 rend compte de la place qu'occupaient les artisans dans les capitales de l'est de la Gaule dans l'ordre suivant Reims, Troyes, Sens, Langres, Besançon et Autun. L'apport principal, grâce à l'archéologie récente, est la nuance qui doit être apportée à un artisanat uniquement relégué à la périphérie de nombreuses villes. Ce phénomène est peut-être dû à l'importance sociale qu'on leur reconnaissait. Et certaines agglomérations ont assuré leur prospérité grâce à cet artisanat. A. Duvauchelle, *L'artisanat dans les villes romaines de Suisse*, p. 47-54. Les 4 colonies étudiées – Augst, Avenches, Noyon et le *forum* de Martigny – montrent un artisanat à vocation essentiellement local relatif aux besoins quotidiens des habitants de ces villes et de ses environs (9 artisans et 1 divers dont les traces ont été recensées : Augst 158, Avenches 87, Noyon 13 et Martigny 14). Ces artisans sont intégrés et coexistent avec l'habitat dans le substrat urbain suisse. A. Desbat, *L'artisanat antique à Lyon*, p. 55-74 est particulièrement bien documenté pour certaines activités : la céramique, la verrerie ou la métallurgie (du fer, des alliages à base de cuivre, du plomb) tandis que d'autres activités restent à l'état parcellaire, comme le textile, la tabletterie ou les métiers du bâtiment, voire absentes (le travail du bois, du cuir ou de la vanerie) du fait de notre documentation. De plus, une réorganisation des activités a dû avoir lieu, à Lyon, comme le confirmeraient l'importance des traces d'artisanat datant du 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. et les données épigraphiques qui mentionnent des artisans au 1<sup>er</sup> et 3<sup>es</sup> siècles. A.-M. Jouquand, A. Wittmann, *Des ateliers et des boutiques en bordure d'un complexe monumental (thermes, forum ?) à Poitiers à la fin du 3<sup>e</sup> s. ap. J.-C.*, p. 75-83. Les fouilles de l'îlot des Cordeliers de Poitiers, en 1998, ont mis au jour un ensemble très bien conservé de boutiques-ateliers sur l'axe majeur de l'agglomération antique de *Lemonum* à la fin du 1<sup>er</sup> siècle. Une extension monumentale a lieu au cours du 1<sup>er</sup> siècle. Incendrées dans le 3<sup>e</sup> quart du 3<sup>e</sup> siècle, les boutiques-ateliers ont livré une production de luxe variée et aussi une forte proportion d'objets militaires, ce qui est plutôt rare, qui est peut-être la marque de vétérans reconvertis dans le commerce. On peut ainsi suivre l'évolution de l'urbanisme en lien avec le commerce et les ateliers qui se côtoient sur le même trottoir. L. Guyard, S. Bertaudière, S. Zeller, *L'artisanat dans la ville sanctuaire gallo-romaine du Vieil-Evreux (Eure) : état des connaissances*, p. 85-93. Les données concernant le travail du métal (alliage cuivreux) et de l'os correspondent à la période de la ville polygonale des 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> siècles. Les fouilles permettent, pour l'instant, de voir que l'artisanat des bronziers est rejeté loin du cœur monumental de l'agglomération mais intégré au sein de l'habitat

dont l'activité exige des structures fixes tandis que les ateliers de l'os (thermes, *castellum diuisiorum*) semble avoir été intégré aux lieux de consommation, près des esplanades, peut-être lors de fêtes religieuses. G. Schütz, *L'artisanat antique dans le chef-lieu de cité du vieux Aregenua (Calvados)*, p. 95-107. Le chef-lieu de cité des Viducasses, *Aregenua*, situé dans le nord de la Gaule Lyonnaise, fait l'objet de recherches archéologiques depuis la fin du <sup>vii</sup> siècle. Après une présentation du site, l'auteur recense les activités artisanales : la pierre, le textile, la tableterie, les métiers de bouche, les métaux (fer, alliages cuivreux), le verre ainsi que des artisanats indéterminés avant d'évoquer quelques pistes de réflexion concernant la répartition topographique et chronologique de l'artisanat, sur la nature et l'orientation de la production urbaine ainsi qu'à la nature du système économique romain et la place de l'artisanat dans celui-ci. P. Chardron-Picault (†), J.-P. Guillaumet, Y. Labaune, *De Bibracte à Augustodunum : permanences et évolutions des activités manufacturières de l'époque gauloise à la fin du Haut-Empire*, p. 109-122. À Bibracte, il y a une prépondérance du travail des métaux notamment les alliages cuivreux et le fer tandis que les autres activités artisanales sont mal connues. Si Autun montre une pérennité du travail des métaux, il y a l'émergence de nouveaux corps de métiers : la céramique, les figurines en terre cuite, le verre, l'os et la corne, le schiste. Ce qui ressort c'est l'exploitation des ressources naturelles de l'environnement et le savoir-faire local qui survit à la conquête. Ensuite on peut remarquer la transmission des activités entre Bibracte et Autun et une évolution des activités autunoises sur les 3 premiers siècles de notre ère. A. Bocquet, *Données nouvelles sur un quartier à vocation artisanale, son évolution et son impact sur l'urbanisme de Jublains (Noviodunum), Mayenne*, p. 123-134. Jublains est une capitale de cité de l'ouest de la Gaule créée sous Auguste sur un ancien substrat gaulois organisé autour d'un sanctuaire. La 1<sup>ère</sup> moitié du 1<sup>er</sup> siècle montre une ville en devenir : on trouve des traces d'artisanat (poterie, métallurgie). Une vaste opération d'urbanisme s'opère dès lors avec le probable octroi du droit latin. La fouille du quartier sud-est de la ville montre la permanence de l'artisanat jusqu'à la fin de l'occupation, dominé par la métallurgie, mais on perçoit également la présence de verriers, bouchers, charcutiers et cordonniers. L'implantation artisanale impacte directement sur les équipements urbains qui sont sous-représentés voire absents. Le projet urbain, conçu initialement, a été un semi-échec faute peut-être du manque de ressources de la cité. J.-P. Morel, *Topographie de l'artisanat et organisation du travail en Gaule méridionale et en Méditerranée occidentale jusqu'au début de l'Empire*, p. 135-146 montre une triple série d'oppositions : entre villes et campagnes, entre centres-villes et périphéries et entre habitations et ateliers, non sans quelques ambiguïtés tenant au vocabulaire. Les exemples concernent surtout le sud de la Gaule et l'Italie avec un prolongement vers l'Ibérie et le monde punique. Deux approches sont abordées sur les implications sociales de ces observations topographiques : la place de l'artisanat dans la cité au sens d'emplacement et de rôle, l'évolution des rapports entre production artisanale (voire manufacturée) et production domestique (souvent entre le travail des hommes et celui des femmes). N. Monteix, *La localisation des métiers dans l'espace urbain : quelques exemples pompéiens*, p. 147-160. De nouvelles interprétations, concernant l'alimentation et les métiers liés au textile, permettent d'expliquer la structure du tissu productif de Pompéi au moment de l'éruption du Vésuve. La localisation des métiers montre un mode de regroupement varié où les besoins de la population, l'approvisionnement en matières premières et la présence de l'eau ont joué un rôle important ce qui a créé une dynamique interne à la ville. Dans le cas de Pompéi, la principale concentration d'espaces de production se trouve immédiatement à l'est du forum, le cœur de l'espace urbain, avec comme corollaire l'absence de quartier artisanal puisque, quel que soit le point de la ville pris en considération, les fonctions sont inextricablement mêlées et qu'aucune activité ne prend le pas sur une autre. — Deuxième partie : Vie, statut et savoir-faire des artisans. L'apport des sources : archéologie, épigraphie

et iconographie. Techniques et savoir-faire des artisans. A. Ferdière, *Réflexions sur la relativité de la valeur heuristique des sources en histoire économique et sociale pour l'Antiquité : l'exemple des différents artisans en Gaule romaine*, p. 163-172. Les 4 types de sources documentaires les textes, l'épigraphie, l'iconographie et l'archéologie offrent une vision biaisée (sources de valeurs inégales) de la réelle place de certains artisanats et de leurs chaînes opératoires. La question des différents artisanats est étudiée : 1 Les « arts du feu » (matières minérales) avec la métallurgie (la sidérurgie avec le fer, les alliages cuivreux, les autres métaux : plomb et métaux précieux essentiellement), la céramique, la terre cuite avec notamment la poterie, la sigillée, les terres cuites architecturales, la verrerie, 2 les matières organiques : le travail du bois et de ses dérivés, le tissage, l'os et la corne, le cuir et la peau. Pour l'artisanat gallo-romain, « à nous de voir si nous voulons tenter d'en avoir des aperçus fugitifs mais plus pertinents, sans doute possibles dans certains domaines, ou rester, au plan global, dans une création imaginaire conforme à l'idée que l'on s'en fait, dans l'état actuel des connaissances et l'idéologie ambiante qui en résulte... ». Y. Le Bohec, *Épigraphie et métiers chez les Éduens et les Lingons pendant le Haut-Empire*, p. 173-182. Les stèles funéraires des Éduens et des Lingons montrent qu'ils mentionnaient les professions. Après un catalogue des inscriptions ou des bas-reliefs relatifs à ces Gaulois, on étudie la répartition entre les sources, chronologique et par métiers. Les stèles ont une origine italienne, dont la tradition a été peut-être véhiculée par les militaires. Il y a eu une adaptation des mentalités collectives à cet apport extérieur comme le prouvent les inscriptions plus brèves et schématiques. L'auteur signale qu'il prépare un recueil des inscriptions des Éduens. M. L. Bonsangue, *L'apport de la documentation épigraphique à la connaissance de l'artisanat à Narbonne (fin I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. - I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.)*, p. 183-194. L'activité artisanale est prospère et variée : on trouve les métiers de l'alimentation et de « services », de la production de biens manufacturés et de leur vente avec des unités productives spécialisées desservant une clientèle assez large. L'auteur retrace ensuite le statut juridique de ces hommes de métier d'un niveau social « moyen ». Ces métiers sont très hiérarchisés, sources de richesse et de prestige. L'auteur finit par montrer les limites de la documentation épigraphique de Narbonne au niveau de l'implantation topographique des ateliers et des boutiques, des quelques traces de la production artisanale et des ateliers qui produisaient pour une éventuelle exportation à échelle régionale. N. Tran, *L'apprentissage et le statut de travail des artisans en Gaule romaine*, p. 195-200. Nous possédons un très pauvre corpus épigraphique gallo-romain. L'organisation matérielle de l'apprentissage et la transmission du savoir-faire influent sur le statut du maître-artisan tant dans le travail que dans la société tout entière. M. Dondin-Payre, *Écriture et travail du schiste : analyse d'une complémentarité artisanale dans l'Occident romain*, p. 201-208. Des séries d'objets présentent une particularité : ils portent des phrases (fusairoles) ou des mots (dés à jouer, pions), alors que leurs semblables sont en général anépigraphes (fusairoles, pions) ou marqués de points (dés). Cette caractéristique témoigne du niveau culturel des artisans du schiste, qui maîtrisaient non seulement des techniques de fabrication sophistiquées, mais aussi l'écriture et la lecture de textes élaborés, en partie en celtique, en partie en latin. Adresse manuelle et agilité intellectuelle allaient de pair pour ces fabricants et pour leur clientèle. C. Allag, *Mais qui étaient donc les peintres gallo-romains ?*, p. 209-218. La présence d'un enduit mural est une constante sur les édifices du monde romain. Trois inscriptions et un bas-relief figuré y font allusion. Il semble qu'un même corps de métier traitait les revêtements utilitaires et ornementaux. Les décorateurs (peintres ou stucateurs), souvent des affranchis, avaient une certaine indépendance et un niveau de vie plutôt satisfaisant et une part d'expression libre se fait jour dans les représentations. J. Boislève, *Artisanat du stuc : un exceptionnel décor d'époque romaine à Autun*, p. 219-229. En 2001, la construction du nouvel hôpital d'Autun a permis d'exhumer un lot important de stucs. Le décor, ménageant des arcades

aveugles et des caissons en creux, permet de restituer le volume d'une pièce imposante. Unique point de vue stylistique et réalisé à une époque où l'on dispose de peu de données, il constitue un jalon inconnu dans l'évolution des modes décoratives. L'observation plus technique des fragments permet de mieux comprendre les modes de mise en œuvre de matériau et d'envisager le *modus operandi* d'un chantier de cette ampleur. E. Chantriaux, M. Hayes, C. Laporten A. Phoungas, M. Simon, *Remarques sur la technologie de quelques mosaïques gallo-romaines*, p. 231-234. Pour le texte complet, il faut se reporter aux actes de la X<sup>e</sup> conférence générale de l'ICCM qui sont publiés en 2010 par le *Centro Regionale per la Progettazione e il Restauro della Regione Siciliana*. Dommage ! L. Cavassa, F. Delamare, M. Repoux, *La fabrication du bleu égyptien dans les champs Phléggréens (Campanie, Italie) durant le I<sup>er</sup> siècle de notre ère*, p. 235-249. Le bleu égyptien est le 1<sup>er</sup> pigment de synthèse connu, mis au point au III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Il connaît une grande diffusion à l'époque romaine. Après un rapide rappel de ses emplois, de sa fabrication et de sa composition, on s'attarde sur la production du bleu dans les Champs Phléggréens à Pouzzoles, à *Liternum*, et à Cumes essentiellement entre le I<sup>er</sup> s. av. J.-C. et le I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. L'examen du matériau bleu, la mesure de la couleur, la détermination des minéraux présents par diffraction de rayons X et l'observation des morphologies au microscope électronique à balayage et l'analyse élémentaire locale complètent l'article. Les creusets découverts à Cumes ayant servi à la fabrication du pigment sont également analysés. N. Tisserand, *Les outils en fer du site de Vertault-Vertillum (Côte d'Or)*, p. 251-265. Le site de Vertault, antique *Vertillum* (Côte d'Or) a fait l'objet de nombreuses fouilles rappelées dans un historique des fouilles (1846-1882, 1954 et 1981, 1984-1991). Une présentation du site suit, qui a livré 300 pièces d'outils en fer et sont listés aussi les outils liés au travail des métaux, du cuir et des matières textiles, de la pierre et des matériaux plastiques, du bois, aux travaux agricoles ainsi que quelques considérations sur les métiers. La réflexion reste très générale malheureusement. — Troisième partie : La transformation des matériaux. La pierre. Les métaux en alliage à base de cuivre, le fer et les métaux précieux. Le verre. Le travail des matières organiques. J.-M. Demarolle, *Recherches sur le travail du lapicide à partir d'une nouvelle dédicace à Hercule Saxsetanus*, p. 269-279. S. Deyts, *Ateliers de sculpture d'Autun, Langres et Dijon*, p. 281-287. K. Gostennik, *Le fer, les alliages cuivreux et l'or : l'artisanat du métal sur le Magdalenberg*, p. 289-303. M. Leroy, P. Merluzzo, *Les déchets des activités de métallurgie du fer dans les agglomérations de Gaule romaine : ateliers, dépotoirs et rebuts déplacés*, p. 305-321. C. BESSON, *Influences ou diversité dans la bijouterie romaine d'Augustodunum et de Lugdunum*, p. 323-336. M. Picon, P. Chardron-Picault (†), V. Thirion-Merle, *Situation de l'artisanat verrier à Augustodunum dans le contexte des découvertes effectuées en Gaule*, p. 337-344. D. Foy, *L'implantation des ateliers de verriers en Gaule : centres urbains, péri-urbain et ruraux*, p. 345-361. I. Bertrand, M. Salin, *Le travail de l'os et du bois de cerf dans un sanctuaire de l'agglomération du Gué-De-Sciaux (Antigny, Vienne) : approche de l'« économie » d'un lieu de culte picton*, p. 363-381. S. Deschler-Erb, *Miser sur le bon cheval : le rôle des équidés dans la tableterie gallo-romaine*, p. 383-390. K. Robin, M. Salin, Isabelle Bertrand, *Le quartier artisanal de la rue Daubonneau à Saintes (Charente-Maritime) : production de viande et artisanat de l'os aux I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.*, p. 391-414. M. Volken, *Le fer et la peau : le cuir et ses outils en milieu urbain romain*, p. 415-424. M. Cullin-Mingaud, *La vannerie dans la partie occidentale de l'Empire romain : témoignages épigraphiques et archéologiques*, p. 425-434. Cette 3<sup>e</sup> partie rassemble des synthèses sur la place des activités, la connaissance des techniques et des savoir-faire, grâce à de nouvelles découvertes et à des analyses renouvelées. Il s'agit d'études plus spécifiques voir d'études de détail. Ce livre est très riche et stimulant. L'ensemble fourmille par ailleurs de suggestions et de nouvelles pistes de recherches. Ce livre est amené à devenir un ouvrage de base pour toute nouvelle recherche sur l'artisanat urbain.

Sébastien BRICOUT.

*Contrôle et distribution de l'eau dans le Maghreb antique et médiéval*, Rome, École française de Rome, 2009 (Collection de l'École française de Rome, 426), 24 × 17 cm, 294 p., fig., cartes, 60 €, ISBN 978-2-7283-0797-5.

Ce volume, comprenant douze contributions, constitue les actes d'un colloque international organisé à Tunis, en mars 2002, sur la question de l'eau dans les pays du Maghreb actuel durant l'Antiquité romaine et le Moyen Âge. Après une première communication consacrée aux aménagements hydrauliques du sud-est tunisien, toutes époques confondues (p. 1-18), la seconde traite des foggaras, une technique traditionnelle de galerie drainante majoritairement destinée à l'irrigation, en Afrique du Nord antique (p. 19-39). A. Wilson propose de voir une diffusion de ces constructions, par l'intermédiaire de routes commerciales, depuis le Wadi al-Ajal (Libye méridionale) vers le sud de la Tunisie et l'Algérie et elles semblent, pour cette raison, ne pas avoir concerné le Maroc actuel. La troisième étude, d'É. Lenoir, aborde la question des documents relatifs au contrôle de l'eau dans le Maroc antique en prenant, pour appuyer son discours, des exemples ruraux (région de Tanger, plaine du Gharb, région de Volubilis), militaires (Tamuda, plaine du Gharb, région de Volubilis et région de Sala) et urbains (Lixus, Banasa et Volubilis) (p. 41-83). J.-P. Laporte traite ensuite du système hydraulique de Rusazus (Azeffoun, Algérie de l'Ouest) durant l'époque romaine (p. 85-121). Il détaille successivement l'aqueduc qui approvisionnait le centre, la station de décantation, les citernes, les châteaux d'eau ainsi que les thermes. L'ensemble hydraulique est daté, selon les techniques de construction, des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, voire encore du début du IV<sup>e</sup> siècle pour le complexe thermal, ce qui semble démontrer que la colonie a assuré sa subsistance durant près de deux siècles, étant de fondation augustéenne, en récoltant les eaux pluviales. — L'intervention suivante présente le recensement des inscriptions relatives aux aqueducs (publics et privés) de l'Afrique romaine (p. 123-141). A. Bel Faïda a ainsi rassemblé trente-quatre témoignages qui s'étendent de 119 à 393 et dont l'intérêt majeur réside dans le croisement des données chronologiques, géographiques, mais également des informations qui concernent les commanditaires et exécutants, les modes de financement, la nomenclature utilisée pour qualifier les points d'eau ainsi que les structures décrites, etc. On pourrait en adjoindre au moins quatre autres, qui font toutes état d'une réfection de conduites : une pour la Maurétanie (*CIL VIII*, 20215 de l'époque tétrarchique) et trois pour la Numidie (*CIL VIII*, 17727 datée de 208 ; *AE* 1920, 15 pertinente à la Tétrarchie ; *CIL VIII*, 18328 calée entre 379 et 383). Par ailleurs, aucune datation n'est justifiée et certaines doivent faire l'objet d'une rectification. Le texte n° 5 (p. 126) doit ainsi être daté entre 326 et 333, en raison de la mention de Constantin I<sup>er</sup> Auguste, Constantin II et Constance II Césars, et du *cur-sus honorum* de Florentius (*PLRE I*, 366). En ce qui concerne le n° 11 (p. 128), une nouvelle lecture, qu'il semble désormais préférable d'adopter, a permis d'écarter la mention de l'*aqua commodiana* (voir à ce sujet M. Khanoussi et L. Maurin, *Dougga, fragments d'histoire, choix d'inscriptions latines éditées, traduites et commentées (I<sup>er</sup>-IV<sup>e</sup> siècles)*, Bordeaux-Tunis, 2000, p. 105-106). Pour le n° 13 (p. 129, note 30) la collégialité de trois empereurs (Valens, Gratien et Valentinien II) implique la mention de *ddd(ominis) nnn(ostris)* dans le texte latin reproduit en note. Enfin, on préférera dater le n° 27 (p. 134) d'entre 185 et 192 suite au revêtement du consulat suffect par M. Valerius Maximianus, survenu vers 184-185, ainsi qu'en raison de la présence de *Felix* dans la titulature officielle de Commode, que l'on rencontre à partir de 185 (D. Kienast, *Römische Kaisertabelle*, Darmstadt, 1996<sup>2</sup>, p. 149). En dépit de ces quelques petites précisions, on ne peut qu'encourager la multiplication de travaux similaires. — L'article suivant, que signe G. Di Stefano, présente le résultat de fouilles stratigraphiques (faut-il le préciser) conduites sur les citernes publiques « La Malga » dans la partie nord-ouest (la carte en fig. 1, p. 144, n'est pas orientée au Nord) de Carthage, un ensemble monumental couvrant 127 × 102 m, pour une capacité totale estimée à 51.000 m<sup>3</sup> (p. 143-164). La documenta-

tion archéologique offre un spectre très large s'étendant du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère à l'époque moderne. L'étude suivante aborde l'usage des sources thermales en Tunisie à des fins thérapeutiques. L'exposé de T. J. Allen montre ainsi leur ample diffusion à l'époque romaine qui s'est traduite par l'emploi du terme *baiae*, du nom de la station thermale du golfe de Naples, du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère (p. 165-175). J. J. Rossiter signe ensuite une démonstration centrée sur les bains de quartier de Carthage ayant pour objectif d'offrir une synthèse mise à jour de ces établissements modestes et relativement mal connus (p. 177-197). Ils sont classés par district (collines de Byrsa et de Junon, la zone côtière, la partie nord et la partie méridionale) et leur recensement permet désormais d'en connaître une vingtaine, essentiellement situés à proximité de l'aqueduc ou des endroits de stockage de l'eau. La contribution suivante, signée par N. Ferchiou, traite des nymphées romains de Zaghouan et de Jouggar en Numidie (p. 199-233). Se basant sur une analyse stylistique des éléments architecturaux, l'auteur propose de placer la construction du nymphée de Zaghouan, de forme semi-circulaire, durant l'époque sévérienne. Quant à celui de Jouggar, sa phase de construction serait aussi à situer, selon une étude architecturale et en l'absence de toute référence épigraphique déterminante, au III<sup>e</sup> siècle. Le livre se clôture enfin par trois contributions relatives à l'époque médiévale et qui, de ce fait, dépassent le cadre chronologique de *Latomus*. La richesse et la diversité de ces travaux, articulés autour du thème fédérateur de l'eau au Maghreb, illustrent le dynamisme des recherches locales et internationales sur ce sujet, ce qui laisse présager de nombreuses et fructueuses études à venir.

Michaël VANNESSE.

Altay COŞKUN, *Cicero und das römische Bürgerrecht. Die Verteidigung des Dichters Archias*. Einleitung, Text, Übersetzung und historisch-philologische Kommentierungen, Göttingen, Ruprecht, 2010 (Vertumnus, 5), 21,5 × 14,5 cm, 178 p., 26,90 €, ISBN 978-3-7675-3084-3.

Inwiefern kann eine neue historisch-philologische Kommentierung und Übersetzung des *Pro Archia Poeta* von Cicero nützlich bzw. sinnvoll sein? Die Beantwortung dieser nur scheinbar rhetorischen Frage zeigt gleichzeitig die Tragweite von Coşkun's (C) Werk. Denn wenn z.B. die *editiones Oxionensis* (Albertus Clark 1911) und *Teubneriana* (Helmut Kasten, <sup>3</sup>1966) dazu neigen, den Text wie Schuleditionen zu behandeln, sind hingegen die Übersetzungen wie die von Fuhrmann (1978), Schönberger (1979) und Watts (1923), wenn auch relativ frei, meistens zutreffender (8). Ein Kommentar, der rechtliche, politische und soziale Aspekte berücksichtigt, war, bis zu diesem Zeitpunkt, ein Manko. Nach einer kurzen Darlegung der Überlieferungslage (10), der zur Verfügung stehenden Texteditionen, Kommentare und Übersetzungen sowie einer kleinen, aber sehr willkommenen zeitnahen Auswahl von Datenbanken und Webseiten (11-24), klärt C. den Leser über die „Vorgeschichte“ (25), den Gegenstand der Klage und die Strategie der Verteidigung (25-26) auf. Es folgt eine Datierung des Prozesses und die Darstellung der Handlungsmotive (26-28): Während des Bundesgenossenkrieges (90-87 v.Chr.) wurde die *ciuitas Romana* an die südlich des Po lebenden Italiker gegeben. Auch wegen der *lex Plautia Papiria* profitierte 89 v.Chr. Archias von dieser Ausdehnung des Bürgerrechtes. In diesen zeitlichen Rahmen soll der 62 v.Chr. traditionell datierte Prozess (*contra*: J. Bellemore, *The Date of Cicero's Pro Archia* in *Antichthon* 36, 2002, 41-53, der die Verhandlung 56 v.Chr. ansetzt) gefallen sein. Der „Angriff“ auf Archias betrifft nur bedingt den griechischen Dichter, welcher die *ciuitas* usurpiert haben soll. In der Realität galt die Attacke seinen prominenten Freunden, insbesondere *L. Lucullus*. Der historische Teil schließt mit dem Ausgang des Prozesses (28-29) und der Gliederung der Rede (29-31). Der rechtshistorische Kontext (32-59) gibt das Bekannte über die römische Bürgerrechtspolitik chronologisch wieder: ein Abriss der Geschichte des römischen Bürgerrechts bis 91 v.Chr. (32-37) eröffnet die Sektion. Die Bürgerrechtspolitik während des

Bundesgenossenkrieges (37-39) sowie die Bürgerrechtsgesetze des Bundesgenossenkrieges (39-43) bieten Einblicke in eines der kompliziertesten Kapitel der römischen Rechtsgeschichte. Zwei Gesetze sind aber von Bedeutung, wenn man die Rede Ciceros historisch richtig einordnen und verstehen will: die *lex Plautia Papiria* des Jahres 89 v. Chr. (43-50) und die *lex Papia de peregrinis* des Jahres 65 v. Chr. (54-59). Das erste Gesetz, wie von C. zu Recht bemerkt, ist „heute einzig durch den Fall des Archias“ bekannt, (43). Dieses ermöglichte *ascripti* (Ehrenbürgern?) föderierter Städte, die *ciuitas Romana* zu erlangen, jedoch nur unter der Bedingung, einen festen Wohnsitz in Italien zu haben. So war das Bürgerrecht an Einzelne und nicht an Gemeinden gebunden. Die *lex Papia* lieferte hingegen den für Archias, Anklage notwendigen Stoff: Das Gesetz, welches als Verschärfung der *lex Licinia Mucia* verstanden werden muss (vgl. *Off.* 3,47), regelte die Fremdenausweisung. Es ließ eine deutliche Verschärfung des Strafmaßes erkennen: Wenn durch die *Licinia Mucia* „nur“ das Bürgerrecht aberkannt wurde, „so drohte die *lex Papia* nun offenbar mit der Ausweisung aus der Stadt“ (56). Das Gesetz ist deswegen wichtig, weil mind. bis 54 v. Chr. dieses die Grundlage für alle Prozesse *de ciuitate* blieb. C. untersucht desweiteren die rhetorischen Strategien und die Konstruktion eines guten römischen Bürgers (60-77). Dabei widmet er sich zuerst der sog. *Argumentatio extra causam* (60-64): Hier geht es im Wesentlichen um „(...) Ciceros umfangreiche Ausführungen zu Bildung und Dichtkunst (...)“ (60). Diese werden in der Literatur oft als *argumentatio extra causam* bezeichnet. Einige denken aber, dass eben diese *argumentatio* einen „Nachtrag des ‚Kulturmenschen‘ Cicero für die schriftliche Veröffentlichung“ (60) bildet, wobei man heute davon ausgeht, „dass die extravagante rhetorische Ausgestaltung der Rede vor allem zum Ziel gehabt habe, die juristisch schwache Lage des Mandanten durch pathetisch-unterhaltsame Abschweifungen zu kaschieren“ (60). Aus Platzgründen sei hier nur flüchtig auf die Kapitel „Rhetorische Rollen und Inklusionssemantik“ (64-65), „Nahverhältnisse in der politischen Biographie des Archias“ (65-70) und „Semantiken der Freundschaft im Dienst der Verteidigung“ (70-71) hingewiesen. Der eigentliche Kommentar (78-146) bildet die tragende Säule des vorliegenden Werkes. Von einigen wenigen fachlich komplizierten Stellen abgesehen (vgl. S. 85, 87), bleiben Cs. Ausführungen auch für nicht *adepti* verständlich. Manche Passagen könnten sogar in der gymnasialen Oberstufe zum Einsatz kommen (vgl. S. 80-81, 83, 85-86, 133ff.). Genau dieses Detail zeigt die Bedeutung solch eines *opus*: Nicht nur fachkundige Gelehrte sondern auch einfache Gymnasiasten könnten davon profitieren. Der lateinische Text (147-154), seine relativ textnahe Übersetzung (155-164), sowie ein Stellen-, Namen- u. Sachregister (165-178) schließen das Werk ab. Coşkuns Prosa zeichnet sich durch eine hohe Verständlichkeit aus und ist angenehm lesbar. Der Autor hat ein Werk vorgelegt, das sicherlich etlichen Studenten der Altertumswissenschaft bei der Vorbereitung von mündlichen oder schriftlichen Prüfungen von Nutzen sein wird!

Luca GUIDO.

José Antonio DABDAB TRABULSI, *Le Présent dans le Passé. Autour de quelques Périclès du XX<sup>e</sup> siècle et de la possibilité d'une vérité en Histoire*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2011, 22 × 16 cm, 219 p., 21 €, ISBN 978-2-84867-317-2.

Les quatrièmes de couverture font le bonheur des critiques. De celle qu'a rédigée l'auteur du *Présent dans le Passé* en reprenant fort à propos une page de son Introduction, on retient sans hésiter la question « N'y a-t-il pas une vérité en Histoire ? » Question toujours un peu troublante, mais banale si l'historien, comme c'est le cas de Dabdab Trabulsi, est honnête avec lui-même. Aurait-il sinon donné en épigraphe à son livre un mot de Jean d'Ormesson où est évoquée cette vérité que les hommes ont pour tâche de « poursuivre sans relâche en abandonnant tout espoir de jamais pouvoir l'atteindre » ? Cela admis, la

pierre de touche de la vérité historique fut cette fois-ci (mais il suffit de lire tout le titre pour s'en rendre compte) ce Périclès qui fut si grand qu'on associa son nom à un siècle. D. T. suit donc le « héros » à la trace en compagnie de ceux ou de quelques-uns de ceux qui ont écrit de lui entre 1940 et 2008. On aura ainsi quatre paires : deux *Périclès* italiens, deux « franco-belges », deux anglo-saxons et deux « digressions péricléennes ». Les Allemands font défaut, mais l'auteur s'en excuse en invoquant son ignorance de la « langue de Goethe », et cette absence doublée d'un aveu sera mise à son crédit : D. T., qui écrit en portugais aussi bien qu'en français, a refusé le filtre – ou le philtre ? – de la traduction. Le *Pericle* de Gaetano De Sanctis porte la marque de son temps, l'ouvrage paraissant en mai 1944, autant que de celui qui le conçut. Catholique convaincu, « neutraliste » avant la Grande Guerre, patriote pendant le conflit, conservateur et membre du Parti Populaire Italien, réfractaire au fascisme jusqu'à refuser de signer le serment de fidélité au régime (il fut l'un des 11 ou 12 professeurs sur les 961 que comptait alors l'Université italienne à braver le pouvoir), De Sanctis délaisse l'histoire romaine, « trop surveillée », pour l'histoire grecque, tout en y choisissant un personnage à son aune. Car dans son *Périclès* convergent les vestiges d'un temps où la démocratie libérale était une notion encore un peu floue ; c'est un mélange de « catholicisme social », de résidus nationalistes, d'« idéalisme colonisateur », d'hostilité à l'impérialisme et même de féminisme avant la lettre. Le *Pericle. Un uomo, un regime, una cultura* de Mario-Attilio Levi, élève de De Sanctis mais inféodé au fascisme jusqu'en 1943, paraît en 1980, quand Levi a 78 ans. D.T. n'est pas tendre avec ce « résistant de la dernière heure » qui ne cesse d'opposer « démocratie et liberté comme des concepts fondamentalement inconciliables », et sa conclusion est sans appel : « On peut changer et s'adapter au monde qui change, mais certaines convictions profondes de jeunesse ne demandent qu'à refaire surface à la première occasion, même tardive. » Le *Périclès* de Léon Homo, publié en 1954, porte un sous-titre qui, aux yeux de D.T., le définit parfaitement : *Une expérience de démocratie dirigée*. On y trouve sans surprise un éloge appuyé de Périclès : « un des esprits les plus lumineux que la race grecque ait jamais produits » (avec, dans pareille formule, des relents dirons-nous de racisme quand nous autres Belges étions alors à cent lieues d'imaginer que *Tintin au Congo* serait un jour mis au pilori ?), mais un éloge doublé de la conviction que c'est la « dictature légale » du stratège qui valut aux Athéniens « treize années de paix profonde ». La position de Homo est celle d'un « conservateur “obligé” de vivre en démocratie » et son *Périclès*, « une critique implicite, mais très claire, du manque de stabilité et de leadership de la IV<sup>e</sup> République » sous-tendue par la conviction que « le moteur de l'histoire » est dans les grands hommes. Rien de tel avec le *Périclès* de « notre » Marie Delcourt, qui avait paru au tout début de 1940 et pour lequel l'historiographe ne tarit pas d'éloges. Il relève ici « une analyse très en avance sur son temps », ailleurs il vante la « grande lucidité » de l'auteur quand elle écrit du Périclès chorège des *Perses*, ailleurs encore un « jugement très rare » quand elle écrit de Protagoras, et si d'aventure il s'interroge sur la hardiesse d'une comparaison entre le monde ancien et le monde moderne, il a tôt fait de répondre que « l'historien n'est au fond qu'un traducteur du passé à l'usage du présent ». Après une paire franco-belge, une paire anglo-saxonne, avec Donald Kagan et A. R. Burn, davantage séparés par les ans – le *Pericles of Athens and the Birth of Democracy* du premier est de 2008, le *Pericles and Athens* de Burn remonte à 1948 – que par un océan. Kagan a produit un livre où la démocratie est tenue pour « une fleur très rare » telle que seuls Athènes et les États-Unis (on est américain ou on ne l'est pas) l'ont connue pendant deux siècles, un livre où derrière l'image de l'« impérialiste modéré » et du « faiseur de paix » se profile celle de l'État puissant qui doit être à même de « tout commander ». Burn, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, ne pouvait que déplorer que la Grèce eût été incapable de « conquérir son unité, tout comme l'Europe semblait devoir échouer à le faire », et si D.T. lui découvre à l'occasion une « candeur » excessive, quand son « admi-

ration pour Périclès est plus forte que les évidences historiques », il continue de voir en ce *Périclès* vieux de plus de soixante ans un livre *very british* « qui a mieux traversé le temps que la presque totalité des autres biographies de Périclès ». Avec les « digressions péricléennes », c'en est fini des paires auxquelles on a eu droit jusqu'ici. Après un tour d'horizon du hors-série de juillet-août 2008 que *Le Nouvel Observateur* a consacré au « siècle de Périclès » et que l'historiographe juge assez décevante, la démocratie, ancienne ou moderne, s'y trouvant, d'après lui, assez mal traitée, on a un essai sur De Sanctis qui se lit avec intérêt, certes, avec sympathie même, mais qui fait parfois doublon avec l'analyse inaugurale. Disons que les digressions ont un peu l'air d'appendices où l'auteur (mais on l'a vu déjà avec *L'Antique et le Contemporain* publié en 2009 par les mêmes Presses Universitaires de Franche-Comté) donne libre cours à ses préférences. À la question qu'il posait dans son Introduction D.T. a lui-même répondu avec une totale franchise : « Je n'ai, moi-même, jamais beaucoup cru à la vérité en Histoire ; je le crois de moins en moins », avant d'ajouter qu'à chacun d'entre nous « il reste la responsabilité professionnelle, citoyenne et, pour finir, humaine », et que cela « n'est pas peu de chose ». On aurait mauvaise grâce à ne pas lui donner raison, tout en se demandant comment serait catalogué par un historiographe de l'historiographie l'auteur du *Présent dans le Passé*.

Pierre DUROISIN.

Marc DELEPLACE (éd.), *Les discours de la haine. Récits et figures de la passion dans la Cité*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2009 (Histoire et civilisations), 24 × 16 cm, 347 p., fig., 25 €, ISBN 978-2-7574-0083-8.

L'approche de la haine politique et sociale est tournée vers l'histoire, antique tout d'abord. A.-E. Veïsse présente une série de papyrus ptolémaïques, s'attachant au lexique (le grec est translittéré en latin), aux contextes et enjeux. B. Legras s'interroge sur les causes de l'antisémitisme à l'époque ptolémaïque, dont la première expression se lit dans le *Contre Apion* de Flavius Josèphe ; *Corpus Papyrorum Judaicarum* I, 141 est antisémite, mais non I, 135. P.-M. Martin : la haine personnelle et politique entre Antoine et Cicéron. Selon C. Feuvrier-Prévotat, l'expression de la haine, et particulièrement des injures, à connotations diverses, sexuelles, physiques, scatologiques dans le théâtre de Plaute renvoie aux structures sociales. Les autres contributions concernent les époques médiévale (Croisades, monastères, ...) et suivantes, dans des domaines variés : musique, colonialisme, nationalisme français, sites islamistes, extrême gauche européenne... À travers ses mécanismes, son vocabulaire et ses enjeux, on voit comment la haine est destructrice, ou au contraire contrôlée, ou encore positive (pour une bonne cause).

Bernard STENUIT.

Aude DOODY, *Pliny's Encyclopedia. The Reception of the Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, 24 × 16 cm, viii-194 p., 55 £, ISBN 978-0-521-49103-7.

Depuis un certain temps, l'intérêt des chercheurs se tourne vers le savoir encyclopédique ancien et vers sa réception. L'ouvrage d'Aude Doody est une importante contribution dans ce domaine, qui, dans la lignée des recherches récentes, rend hommage au savoir plinien. Pour aborder Pline, « icon of scientific endeavour » (p. I), mais aussi « a drivelling idiot » (p. 82), l'auteur adopte une approche pluridisciplinaire, à la croisée de l'histoire littéraire, de la pensée politique et de la pensée médicale ainsi que de l'histoire de l'art et de celle de l'édition. L'ouvrage se propose d'examiner les multiples parcours intellectuels suivis par les lectures de l'*Histoire Naturelle* (H.N.) de Pline, œuvre qui fait autorité et devient source de maintes références au Moyen Âge, mais dont le savoir est mis en question à la Renaissance pour être finalement relégué dans l'ombre au siècle des Lumières. — Dès l'*Introduction : how to Read an Encyclopedia*, (p. 1-10), l'ouvrage d'Aude

Doody apporte un éclairage important sur la spécificité du savoir encyclopédique des Anciens – une compilation d’anecdotes et de faits divers où l’expérience côtoie la superstition – ainsi que sur l’encyclopédie comme genre littéraire dans l’Antiquité. L’auteur analyse les moments les plus marquants de la réception de l’*H.N.* de Pline et montre la continuité de l’usage que les siècles ont fait de ce monument du savoir humain. — Dans le premier chapitre, *Science and Encyclopedism : the Originality of the Natural History* (p. 11-39), Aude Doody étudie les principaux facteurs qui font de l’*H.N.* une œuvre insolite du point de vue de la *dispositio* des matières, du nombre de sujets traités ainsi que des autorités alléguées. Cela conduit la critique à s’interroger sur les problèmes que l’idée de la connaissance de la Nature posait aux Anciens. Pour Pline, cette connaissance ne dépend pas de principes d’ordre philosophique, qu’ils soient d’origine stoïcienne ou épicurienne. Connaître la Nature c’est recueillir et rassembler des *facta*. *L’inuentio propria* de Pline consiste alors à organiser les faits rassemblés selon un schéma strict et conséquent. Chez Pline, la conceptualisation du savoir se ramène à une forme de catalogage des informations connues de ses contemporains, savoir que le naturaliste systématise et transmet par l’écriture. À travers cette systématisation, la fertilité de la Nature, manifeste en chaque être vivant, est mise en relief et présentée en tant qu’objet d’admiration et de contemplation. — Dans le second chapitre, *Diderot’s Pliny and the Politics of the Encyclopedia* (p. 40-91), Aude Doody aborde les problèmes de définition de l’encyclopédie, les questions de l’encyclopédisme national et les attitudes face aux jugements contradictoires de la tradition ancienne portés par la postérité. Dans un premier temps, la critique étudie le statut particulier de la culture encyclopédique dans l’Antiquité et les problèmes que posent aux chercheurs l’évolution de l’encyclopédisme et l’émergence de l’encyclopédie comme genre littéraire (*Enkyklios Paideia and the Genre of the Ancient Encyclopedia*, p. 42-59). Particulièrement bien venues sont les réflexions sur l’étymologie et l’emploi du terme d’*enkyklios paideia* chez les Grecs et les Latins. Le caractère incertain de ce terme est dû, comme le souligne l’auteur, aux changements progressifs du modèle éducatif adopté par diverses autorités grecques et romaines : en Grèce et selon Aristote, *enkyklios paideia* signifie la philosophie, alors qu’à Rome, grâce à Sénèque, au Pseudo-Plutarque, Cicéron, Quintilien ou Vitruve, le champ de la notion s’élargit pour désigner l’étude préparatoire aux autres matières enseignées (rhétorique, architecture, géométrie, musique *etc.*). L’auteur rappelle à ce propos la dette intellectuelle que la notion plinienne d’encyclopédie doit à celle des prédécesseurs comme Caton (*Libri ad filium*), Varron (*Disciplinae*) et Celse (*Artes*). — Les analyses de la partie suivante (*Common Culture and Roman Geography*, p. 58-75) qui considèrent l’encyclopédie comme source de prestige national méritent qu’on s’y attarde pour leur originalité. Aude Doody y propose une analogie entre l’*H.N.* et l’*Encyclopedia Britannica*, deux textes qui peuvent être considérés comme des encyclopédies nationales dans la mesure où se dégage d’eux l’idée d’un pouvoir politique et économique qui traverse les siècles. Particulièrement intéressants sont les passages qui montrent l’usage astucieux que fait Pline de la géopolitique. En traitant *explicite* d’une région géographique, il vise *implicite* à glorifier l’Empire Romain et le pouvoir impérial. La description précise d’une ville ou encore les recherches étymologiques sur le nom d’un peuple ou d’une tribu ne vont jamais sans avoir de ce point de vue une portée stratégique. — Le génie du naturaliste romain fait l’objet d’un regain d’intérêt au siècle des Lumières. Le chapitre suivant de l’ouvrage, *Diderot’s Pliny and the Problems of Posterity* (p. 75-87), aborde de façon captivante l’histoire de la réception de Pline au XVIII<sup>e</sup> siècle et décrit les attitudes contradictoires face à la tradition et à sa réception. Aude Doody fait ici preuve de qualités d’analyse et d’imagination intellectuelle. En s’appuyant sur la correspondance entre Denis Diderot et Étienne-Maurice Falconet, elle esquisse deux pôles opposés de la lecture scientifique de Pline, l’une par un philosophe et l’autre par un artiste-sculpteur. Tandis que le premier fait partie des partisans du natura-

liste romain qu'il appelle homme au savoir profond et de beaucoup de goût (« a man of the most profound learning and the greatest taste », p. 90), l'autre voit en Pline un ignorant obstiné, un mauvais naturaliste et un piètre historien de l'art (« a wilfully ignorant, a bad naturalist and a worse art historian », p. 86). Le philosophe, en défendant le précurseur de sa propre encyclopédie, cherche à découvrir en Pline l'homme caché derrière l'œuvre ; le sculpteur, par contre, en critiquant le savoir fabuleux accumulé dans l'*H.N.*, voit en Pline, un « conteur de fausses histoires » et traite le livre de « vieux bouquin tombé en désuétude ». Le chapitre s'achève par la section intitulée *The Politics of Reception* (p. 87-91) qui montre la chute du savoir ancien, exemplifiée par celle de Pline et de son œuvre. L'*H.N.* et son auteur sont mis au rebut pour faire place à un nouveau système du savoir, fondé sur l'expérience et placé sous la figure tutélaire de Francis Bacon. — Le troisième chapitre, *Finding Facts : the Summarium in the Early Printed Editions* (p. 94-131), étudie la spécificité du discours préfaciel de Pline et analyse les difficultés éditoriales liées à l'établissement et à l'impression de l'*Index* (ou *summarium*) plinien. Même si le discours préfaciel n'a pas fait l'objet d'une codification particulière, il reste néanmoins sous l'angle de la rhétorique classique, l'un des lieux privilégiés où les stratégies littéraires confèrent au je parlant un rôle primordial. Les *topoi* rhétoriques de la préface à l'*H.N.* de même que la densité des allusions et références (*exempla*) illustrant l'argumentation font de la *praefatio* de Pline l'un des textes les plus curieux et toujours vivants *in litteris nostris*. Les questions portant sur la transmission de l'*Index* que le naturaliste a lui-même écrit et ordonné de placer comme préambule à son œuvre afin de faciliter la lecture et de se repérer dans l'ensemble de l'*H.N.*, restent encore de nos jours parmi les plus compliquées de la recherche plinienne. À travers l'étude des familles de manuscrits et des éditions des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, l'auteur esquisse l'histoire éditoriale de cet *Index*, retraçant ainsi l'évolution qui s'est opérée dans l'histoire du livre et des politiques éditoriales. — Dans le dernier chapitre, *Specialist Readings : Art and Medicine from the Natural History* (p. 132-172), le critique met l'accent sur l'influence de l'*H.N.* sur l'histoire de la médecine et de l'art. En comparant les fragments choisis de l'*H.N.* avec la compilation connue sous le nom de *Medicina Plinii* (1528 par Alban Thorer) l'auteur montre l'évolution qui s'est opérée dans la lecture de Pline, à mesure que petit à petit les progrès de la connaissance venaient confirmer ou infirmer le savoir hérité des anciens. Complété par une vaste bibliographie secondaire et un index des noms, précieux pour ses analyses et pour ses polémiques avec d'autres chercheurs pro- et anti-pliniens, l'ouvrage d'Aude Doody remplit parfaitement son contrat. Il s'inscrit dans la lignée des nouvelles recherches sur Pline apparues notamment au cours d'un récent colloque international, organisé par l'Institut des Sciences et des Techniques de l'Antiquité, *Pline à la Renaissance, Transmission, réception et relecture d'un encyclopédiste antique* (Besançon 25-29.03.2009). L'ouvrage d'Aude Doody mérite de figurer, comme référence dans l'*enkyklios paideia* moderne de tout chercheur travaillant sur un auteur ancien et soucieux d'explorer les méandres sinueux qu'a suivis, de l'Antiquité à l'époque moderne, la réception des textes anciens.

Magdalena KOZŁUK.

Jürgen DUMMER et Meinolf VIELBERG, *Leitbilder im Spannungsfeld von Orthodoxie und Heterodoxie*. J. D. und M. V. (Hg.), Stuttgart, Fr. Steiner, 2008 (Altertumswissenschaftliches Kolloquium, 19), 24 × 17 cm, 178 p., 35 €, ISBN 978-3-515-09241-8.

En guise d'introduction, l'avant-propos des éditeurs définit les concepts d'hérésie et de schisme en rappelant que très rapidement apparaît dans l'Église le genre littéraire de l'histoire des hérésies, mais qu'il est difficile de reconstituer, à partir du point de vue des vainqueurs orthodoxes, la pensée d'hérétiques vaincus dont les œuvres ont disparu. Ils justifient ainsi les six études rassemblées dans ce petit volume : l'histoire de l'Église est et doit être en partie l'histoire des hérésies. Hanns Christof Brennecke (Erlangen) situe la figure

et la pensée de Marcion de Sinope dans le « grand laboratoire du paléo-christianisme » que constitue le I<sup>er</sup> siècle, quand différentes formes de christianisme (parmi lesquelles on distinguera après coup l'orthodoxie et les hérésies) s'interrogent sur leurs liens avec le judaïsme, dont le christianisme est (fraîchement) issu, et avec la philosophie antique ; rejetant l'Ancien Testament, Marcion s'appuie sur les *Épîtres* de Paul et l'évangile de Luc dont il prétend réviser philologiquement les textes pour établir une théologie dualiste et cette pensée chrétienne hors du judaïsme (cf. les *Deutsche Christen* et leur manifeste du 13 novembre 1933) a connu un réel succès (p. 11-28). Ernst Dassmann (Bonn) s'attache à Ambroise de Milan (339/340-397), un évêque paléochrétien en lutte pour la liberté de l'Église et la pureté de la foi. Il pose le problème de la tolérance (comment la concilier avec le combat contre l'erreur ?) à travers la lutte entre Ambroise et Symmaque dans l'affaire de l'autel de la Victoire ; Ambroise respecte celui qui se trompe, mais non l'erreur et il est beaucoup moins tolérant à l'égard des juifs et des hérétiques qu'à l'égard des païens (p. 29-46). Autre grande figure de proue de l'orthodoxie dans l'Antiquité tardive, Hilaire de Poitiers est étudié par Michael Durst (Choire) : au terme d'une belle synthèse sur Hilaire et sa réception dans l'Antiquité tardive (p. 47-99), Hilaire apparaît tantôt comme un saint, comme un confesseur, comme un évêque catholique d'une parfaite orthodoxie, comme le guide prudent d'une Église, comme une autorité en matière d'orthodoxie, comme le combattant vigoureux de l'hérésie (arienne), le restaurateur de l'orthodoxie (pour Rufin), le rempart et la colonne de la foi pour Paulin de Périgueux, un écrivain chrétien doué et éloquent pour Jérôme, un exégète et théologien subtil et profond pour Cassiodore, un éminent docteur de l'Église, un témoin autorisé de sa tradition (un *magister probabilis* au sens où l'entend Vincent de Lérins). Günther Christian Hansen (Berlin) présente le cynique comme guide dans l'Antiquité tardive (« Hercule à la croisée des chemins ») : analysant les textes de Xénophon (*Mem.* 2, 1), Cicéron (*Off.* 1, 118), Philon (*Sacr.* 26), Justin (*Apol.* 2, 11, 3) et Dion de Pruse (*Or.* 1, 66-84), l'auteur tente d'établir, après Karl Joël, que le mythe de Prodicos (dont il suit les développements dans la littérature et dans l'art jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle) remonte au cynique Antisthène qui prône une éthique de la volonté dont Hercule est la meilleure image et avec laquelle la pensée chrétienne n'est pas sans points de contact (p. 101-117). Thomas Kremer (Trèves) analyse la lutte de la chrétienté syriaque contre l'héritier de la cosmologie parthe (« Éphrem contre Bardesane » : p. 119-155) : après une présentation détaillée de ce que l'on peut reconstituer, avec plus ou moins de certitude, de la pensée de Bardesane et de ses sources (pensée chrétienne, mais aussi substrat iranien et philosophie grecque) à partir des polémiques d'Éphrem d'Édesse, il décrit la lutte d'Éphrem contre une cosmologie irano-parthe et un hylémorphisme hellénistique en soulignant l'importance de cette controverse pour l'Église syriaque ; pour Éphrem, le syncrétisme de Bardesane (que l'on considérera parfois plus tard comme un chrétien humaniste) n'est pas conciliable avec le christianisme. Enfin, abordant la thématique du livre d'un point de vue plus général, Judith M. Lieu (Cambridge) traite de « Mémoire et identité : la découverte paléo-chrétienne d'un passé » (p. 157-170) : qu'est-ce qu'un chrétien ? Comment le christianisme se définit-il dans les textes du I<sup>er</sup> siècle ? La notion d'identité apparaît dans un processus social dynamique et suppose la prise de conscience d'un passé commun. À partir de Méliton (fragments de son *Apologie* dans Euseb. *Hist. Eccl.* 4, 26, 7), Théophile d'Antioche (*Ad Autolyc.* 3, 16, 1) et Justin le martyr (*Apol.* 46, 1-3 et *Dial.* 16), l'auteur montre comment les chrétiens se sont donné de l'antiquité en récrivant l'histoire, en particulier l'histoire d'Israël qui, par l'exégèse allégorique, devient l'histoire des chrétiens (Israël, c'est nous, les chrétiens) ; puis elle replace le *Cinquième livre d'Esdra* dans un vaste corpus de textes judéo-hellénistiques et étudie les *Actes des Apôtres* comme une histoire propre des chrétiens pour s'interroger finalement sur l'influence des textes qu'elle a étudiés sur la conscience que les chrétiens de la rue pouvaient avoir de leur propre identité (difficulté méthodologique à

établir des faits à partir de la reconstitution de textes qui pratiquent une mémoire sélective). Sans conclusion générale (on aurait souhaité une synthèse de ces six contributions de détail, bonnes mises au point ponctuelles dont on aurait pu dégager une problématique d'ensemble), l'ouvrage s'achève par une série de petits index (p. 171-178) : noms antiques, noms médiévaux et modernes, matières, mots latins, mots grecs, passages bibliques et antiques (index incomplet).

Jean-Louis CHARLET.

Miriam ELIAV-FELDON, Benjamin ISAAC et Joseph ZIEGLER, *The Origins of Racism in the West*. Edited by M. El.-F., B. Is. and J.Z., Cambridge, Cambridge University Press, 2009, 24 × 16 cm, xiv-333 p., fig., 55 £, ISBN 978-0-521-88855-4.

L'ouvrage collectif, intitulé « Les origines du racisme en Occident », rassemble quatorze études basées sur les exposés présentés en 2005 à la conférence tenue à Tel Aviv sur le « Racisme dans la civilisation occidentale avant 1700 ». Les Balkans et l'Europe orientale n'y sont guère pris en considération. Ce sujet complexe englobe, en réalité, des thèmes variés, parfois qualifiés de « proto-racisme » et allant de la perception de différences culturelles à la xénophobie, à l'antijudaïsme et à la mésestime systématique des populations colonisées ou réduites en esclavage. En revanche, il exclut les questions similaires du mépris biblique des « incirconcis », de la nécessité d'être né d'une mère juive pour être Juif selon l'orthodoxie rabbinique, de l'antique distinction des castes aux Indes, de l'antagonisme chiite-sunnite, etc. Les organisateurs de la conférence ont manifestement considéré ces sujets comme étrangers à la civilisation occidentale. L'introduction, rédigée par les trois éditeurs, présente le thème sous ses diverses facettes (p. 1-31). C'est surtout le préjudice ethnique et la xénophobie dans la littérature classique gréco-romaine qui sont ensuite abordés par B. Isaac (p. 32-56) dans la ligne de son ouvrage récent *The Invention of Racism in Classical Antiquity* (Princeton 2004), auquel il apporte quelques compléments. L'Auteur se refuse d'aborder ces problèmes dans les sources proche-orientales qui, à son avis, n'apporteraient rien de décisif à cet égard (p. 33). Il est néanmoins prêt à qualifier les Assyriens de « proto-racistes » sans avancer d'arguments. La distinction des « circoncis » et des « incirconcis » implique cependant une approche qu'on pourrait qualifier de « raciale », même si l'on ignore pourquoi les guerriers des armées pharaoniques tranchaient et inventoriaient les sexes des Libyens incirconcis, mais respectaient la virilité du cadavre « privé de prépuce ». Les Israélites et les Judéens qualifiaient les Philistins d'« incirconcis » et employaient ce même terme pour signifier une catégorie méprisable d'humains. Les Lixites d'extraction punique semblent avoir qualifié les « sauvages » des Canaries de « prépuces », *ǧurla* en arabe, ce qui a donné γόρυλλαι en transcription grecque. On n'est pas loin de la notion grecque d'*allophyloi*, utilisée aussi dans la Septante pour désigner les Philistins. La conception athénienne des Perses fait l'objet d'une étude iconographique, très bien illustrée, de H. A. Shapiro (p. 57-87). L'Auteur constate que la présentation négative des Perses dans l'art oratoire des Grecs est étrangère à l'iconographie des vases peints, destinés à l'usage privé. Les Perses y font leur apparition dès c. 520 av. n. è. Le rôle des Scythes dans les scènes figurées y est remarquable (p. 58-60) et il n'est sans doute pas étranger à la notice d'Hérodote I, 104-106 sur la domination scythe en Syrie-Palestine qui aurait duré 28 ans. Le symbolisme négatif de la noirceur de la peau et les préjudices qui en résultent sont étudiés par D. Goldenberg (p. 88-108), qui consacre un appendice spécial au Livre des Nombres 12, 1 (p. 106-108). Si ce passage n'avait pas de connotation raciste à l'origine, il n'en reste pas moins vrai que Cham, censé représenter l'Afrique, apparaît sous un jour négatif dans Genèse 9, 20-27. Denise Kimber Buell attire l'attention sur l'ambivalence de l'idée universaliste dans la chrétienté primitive (p. 109-131), car la distinction des circoncis et des incirconcis est déjà nette dans les Actes 15 avec les séquelles qui se feront jour aux siècles suivants. Les distinctions ethniques, évidentes dans l'iconographie du Moyen Âge, sont très bien mises

en lumière par R. Bartlett (p. 132-156). Elles se doublent de caricatures de Juifs, souvent figurés avec un nez crochu, mais aussi de représentations tendancieuses d'Irlandais. Elles témoignent également d'un intérêt marqué pour les pseudo-races monstrueuses de l'*Histoire naturelle* de Pline (livre VII). Quant à la science médiévale, mise à contribution par P. Biller (p. 157-180), elle reflète les anciens préjugés et idées reçues, mais introduit quelques concepts nouveaux, comme l'état « normal » attribué à la peau blanche ou la chaleur sexuelle de la femme noire. Elle vise aussi à expliquer « scientifiquement » les caractéristiques péjoratives attribuées aux Juifs. J. Ziegler poursuit cette recherche (p. 181-216) chez les physiognomonistes des années 1200-1500 qui attachaient une grande importance à la théorie antique de la transmission génésique des humeurs et à la complexion ou constitution du corps. C'est dans ce contexte, lié à l'idée de l'hérédité des caractères physiques et moraux, que l'idée de race est née vers la fin du Moyen Âge, comme l'explique Ch. de Miramon (p. 200-216). En partant de la notion de chien de race, de pur sang, de prince du sang, le concept de race a fait son chemin et s'est imposé. Les distinctions ethniques et les différences physiognomoniques ont acquis une connotation particulière dans l'imagination européenne des années 1300-1550, quand les relations sexuelles avec des Sarrasins, des Noirs ou des Juifs étaient fustigées, comme le montre V. Groebner (p. 217-231). Même s'ils étaient baptisés, leurs enfants n'étaient pas « chrétiens de nature », *cristianos de natura*, comme on le disait en Espagne à partir de 1500. Le cas particuliers du « sang juif » ou « musulman » dans l'Espagne du Moyen Âge finissant est examiné par D. Nirenberg (p. 232-264). Selon nombre de notables, le fait d'être baptisé ne changeait rien à l'infériorité congénitale des convertis, essentiellement différents des *cristianos de natura*, bien que le roi et même le pape soient parfois intervenus pour empêcher des discriminations d'ordre légal. L'attitude protestante et catholique à l'égard des convertis juifs aux <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles est examinée par R. Po-chia Hsia (p. 265-275), dont l'étude concerne aussi les convertis indiens, chinois et japonais. L'Auteur rappelle à juste titre l'antijudaïsme virulent de Luther, mais l'idée que les chrétiens constituent le Nouvel Israël est bien plus ancienne que le protestantisme allemand : elle remonte aux Pères de l'Église, par exemple à S. Ambroise de Milan (<sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle). Dans une autre perspective, plus conforme à l'histoire, la chrétienté pourrait se concevoir comme une branche issue d'un tronc commun, mais cette vision des choses s'est éteinte avec la disparition du judéo-christianisme et Po-chia Hsia ne l'évoque même plus. L'élément proprement théologique est absent de la conception péjorative des Tziganes, donc le cas est examiné par Miriam Eliav-Feldon (p. 276-291). L'extrême xénophobie manifestée envers ces nomades s'explique sans doute par leur mode de vie et leur comportement. Les Amérindiens de l'empire colonial de l'Espagne, considérés comme « esclaves par nature », font l'objet de l'étude de A. Pagden (p. 292-312), qui évoque aussi le problème théologique soulevé alors par cette conception. Ce point est abordé également par J. Cañizares-Esguerra (p. 313-325) qui insiste sur l'ambivalence de la situation des Amérindiens dans la perspective religieuse et sociale de l'Amérique espagnole. L'ouvrage, bien structuré et très riche en informations de type varié, se clôt par un excellent index (p. 326-333). Il n'y a pas de synthèse générale, mais l'introduction en contient les éléments. On remarquera la diversité des ingrédients du racisme qui ne se limitent pas à l'Europe. C'est notamment le cas de la discrimination des minorités religieuses, sociales ou linguistiques, de la xénophobie qui grandit dans la mesure où s'accroissent les différences culturelles, sociales, etc. C'est aussi le cas du sentiment de supériorité qui caractérise le conquérant, le colonisateur, le maître d'esclaves. Dans l'Europe chrétienne s'ajoute, bien sûr, le legs de l'enseignement séculaire, selon lequel les Juifs ont tué le Christ, et de la conviction que les chrétiens incarnent le nouveau peuple élu. Les Croisades des <sup>xi</sup><sup>e</sup>-<sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles, la *Reconquista*, le contexte même de ces événements et leurs séquelles, voilà autant d'éléments qui ont aussi joué un rôle dans l'histoire des rela-

tions humaines en Europe, mais ne sont pas examinés dans le volume recensé, dont la richesse force la réflexion.

Edward LIPÍŃSKI.

Annick FENET, *Documents d'archéologie militante. La mission Foucher en Afghanistan (1922-1925)*, Paris, Diffusion de Boccard, 2010 (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 42), 28 × 22 cm, 695 p., fig., 2 cartes, 120 €, ISBN 978-2-87754-240-1.

Le tome 42 des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres confirme l'une des orientations de cette prestigieuse collection – celle de l'historiographie des recherches sur l'Antiquité et tout particulièrement l'orientale –, en s'inscrivant dans la continuité des « correspondances orientalistes entre Paris et Saint-Petersbourg » (T. XXVI, 2002) et de « la correspondance entre Mikhaïl Rostovtzeff et Franz Cumont » (T. XXXVI, 2007). Annick Fenet, maître d'œuvre de cet ouvrage, renouvelle ici la démonstration de l'apport fondamental des correspondances à l'histoire des sciences comme à l'histoire politique, en produisant ces « documents d'archéologie militante » légués par Alfred Foucher (1865-1952), auteur de la première mission archéologique française en Afghanistan et fondateur de la DAFA (Délégation archéologique française en Afghanistan). Le fonds d'archives Foucher conservé par la Société asiatique a fourni l'essentiel des documents réunis pour reconstituer l'histoire de la mission afghane de 1922-1925 : 320 lettres impliquant plus de 70 correspondants et complétées de « documents divers croisés », qui constituent « un ensemble exceptionnel pour "autopsier" une mission archéologique en Orient durant la III<sup>e</sup> République » (p. 38). La seule lecture de l'inventaire des archives exploitées et celle de l'impressionnant appareil critique, ainsi que la consultation de l'index et de la bibliographie permettent non seulement d'évaluer l'ampleur et la profondeur de l'enquête magistralement conduite, mais aussi de saisir les modalités de mise en place et de fonctionnement de telles missions et la multiplicité de leurs enjeux. Paul Bernard, successeur d'A. Foucher à la direction de la DAFA et explorateur du site gréco-bactrien de Aïn Khanoum, apporte sur l'ouvrage et sur la mission de Foucher l'éclairage du spécialiste fin connaisseur de l'archéologie afghane. A. Fenet, quant à elle, procède, en une large introduction (118 p.), non seulement à la présentation des archives et de la démarche suivie pour leur mise en œuvre, mais surtout au décryptage de l'ensemble du dossier épistolaire, sous tous les angles qu'offre sa lecture : le fonctionnement des réseaux – académiques, politiques, diplomatiques, financiers... – animés par des personnages-clés (Émile Senart à l'Académie des inscriptions et Philippe Berthelot au ministère des Affaires étrangères...); la nature et les modalités de fonctionnement de la mission archéologique, son insertion dans la politique orientale internationale, sa réception dans l'Europe de l'Entre-deux guerres et enfin ses suites et développements. Si A. Fenet n'a retenu pour cette publication que les documents concernant la mission afghane, elle a procédé préalablement à l'inventaire raisonné de l'ensemble de l'immense fonds Foucher – pour la seule correspondance, plus de 12600 lettres de 400 et à 800 correspondants – et elle a utilisé des archives restées jusque-là inexplorées, ainsi par exemple celles du musée Guimet. Ce travail gigantesque se trouve amplement justifié par les perspectives qu'il ouvre tout à la fois sur l'histoire d'une mission française conduite dans une région dangereuse de cet « Orient compliqué » et âprement disputé, et sur les conditions politiques internationales; ce qui échappe à l'histoire officielle, fondée sur les documents administratifs et institutionnels – les rapports subtils entre l'homme de science et les autorités dont il dépend, entre ses objectifs et les exigences de la politique internationale de son pays – surgit de ces archives personnelles qui ont gardé les traces des échanges de vue entre l'indianiste en quête du « missing link » de l'art gréco-bouddhique et tous ses interlocuteurs, en premier lieu ses mentors, Philippe Berthelot au ministère des Affaires étrangères et Émile Senart à l'Académie des inscriptions. Le « cas Foucher » per-

met de saisir la complexité de la situation du savant impliqué dans une mission commanditée par le politique, et dont les enjeux ne sont pas que scientifiques. La chronologie établie par A. Fenet, qui inscrit la carrière du savant dans le contexte historico-politique, met bien en évidence le poids de la politique étrangère française dans la création de la mission afghane ; d'ailleurs, A. Foucher lui-même, dans sa *Notice historique sur la Convention archéologique franco-afghane*, publiée ici comme *Appendice inédit*, souligne ce même aspect de sa mission en analysant par le recours à sa propre correspondance les circonstances auxquelles il a été confronté. Le parti choisi par A. Fenet pour restituer l'histoire de la mission afghane concourt grandement à la compréhension de ces questions, qui se posent au sujet de toutes les entreprises du même type lancées par la France jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Les documents sélectionnés sont organisés dans l'ordre chronologique pour composer un récit en cinq parties correspondant au déroulement de la mission, depuis sa genèse (I. *De l'Inde à l'Afghanistan, 1919 à mars 1922*) jusqu'à ses retombées et suites (V. *Le montreur d'ours afghan, décembre 1926-1948*), la seconde partie témoignant de la réalité des « entreprises archéologico-diplomatiques » (printemps 1922 à mi-novembre 1923), déterminantes pour la mise en place et le fonctionnement de la mission et de la Délégation. L'insertion des lettres écrites pour la plupart à sa mère par Madame Foucher – Eugénie Bazin, dite aussi Ena – crée un effet de distanciation en multipliant et variant les points de vue et rétablit une réalité essentielle de cette mission lointaine, difficile et dangereuse : le rôle de la femme du savant et la part importante qui lui revient. La première partie est particulièrement révélatrice des interactions entre objectifs et exigences scientifiques d'une part et politiques d'autre part. En 1919, Foucher est dans une position très particulière : il est depuis un an en mission en Inde et, attaché à l'Archaeological Survey of India, il contribue à la publication entreprise par son directeur Sir John Marshall sur les monuments bouddhiques de Sanchi. Il entretient par conséquent d'excellentes relations avec ses collègues britanniques, se montrant, ainsi que Eugénie-Ena son épouse, très anglophile ; or, la mission inattendue et secrète en Afghanistan proposée par Paris ne peut que compromettre cette situation de collaboration amicale. La première lettre du 13 mai 1919 est d'Eugénie Bazin-Foucher à sa mère et révèle d'emblée « les grands espoirs [qui] sont nés au cœur d'Alfred qui rêve de pouvoir enfin fouiller le sol de l'Afghanistan » (p. 160). Jusqu'au télégramme de P. Berthelot à Foucher du 31 mars 1921 pour informer ce dernier des nouvelles dispositions du gouvernement afghan, qui offre l'« occasion exceptionnelle » d'une mission scientifique française, le couple Foucher est dans la plus grande incertitude sur ses conditions de poursuite de la mission indienne ou de retour en France. Pourtant, l'indianiste n'hésite pas un instant et répond immédiatement par télégramme (document 8, p. 167) à cette « proposition impossible à refuser » : il observe la consigne de la plus absolue discrétion, même à l'égard de son maître E. Senart, et s'efforce de maintenir les relations scientifiques et amicales avec les Anglais, tout particulièrement Aurel Stein, à l'égard duquel il se montre convaincu qu'un partage des travaux scientifiques en Afghanistan est possible. Le poids des options politiques françaises est déterminant dans le choix tout à fait conscient que fait Foucher de l'Afghanistan. Les documents présentés ici fournissent une occasion assez exceptionnelle de saisir « concrètement » la situation et les réactions motivées du savant « missionné » à l'égard des propositions des politiques, comme de mesurer le degré d'imbrication du scientifique et du politique dans les relations entre les communautés savantes européennes. Signalons enfin l'importance de l'iconographie fournie par le fonds Foucher lui-même et qui ne constitue pas le moindre intérêt de cet ouvrage. Sa richesse documentaire fait de ce recueil une précieuse source d'informations sur les milieux orientalistes internationaux, sur les transferts qui les traversent et leur rôle dans la politique orientale européenne. Que l'on nous permette seulement de formuler le vœu qu'il soit accordé à A. Fenet de poursuivre le magnifique travail ainsi engagé, par la réalisation d'ouvrages

complémentaires inspirés par les inépuisables archives de ce savant qui fut l'un des piliers de l'orientalisme français, à une période-clef de son histoire où il constitua l'un des termes importants de la politique étrangère française au Proche et Moyen Orient.

EVE GRAN-AYMERICH.

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE, *Clementia. Recherches sur la notion de clémence à Rome, du début du 1<sup>er</sup> siècle a.C. à la mort d'Auguste*, Bordeaux, Ausonius (diff. De Boccard, Paris), 2011 (Scripta Antiqua, 33), 21 × 14 cm, 352 p., 18 €, ISBN 978-2-35613-044-0.

Un ouvrage riche et solide. La notion de *clementia* est effectivement d'une grande importance dans la vie politique de Rome, notamment à la fin du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., où les luttes civiles jouent un rôle essentiel. Trois parties selon un plan très simple : *clementia populi Romani*, *clementia Caesaris*, *clementia Augusti*. L'auteur suit en gros dans son développement l'ordre chronologique, ce qui constituait la meilleure façon de traiter tous les aspects du problème. — En premier lieu, la *clementia populi Romani*. L'auteur analyse d'abord les notions voisines : *uenia*, *lenitas*, *indulgentia*. À l'opposé de ces termes, apparaît la *seueritas* : on trouve donc à la fois l'*antiqua seueritas* et la *clementia maiorum*. Deux phrases des *Histoires* de Salluste illustrent cette *clementia* traditionnelle du peuple romain vis-à-vis de l'Italie d'une part, des autres nations, de l'autre : Salluste, *Hist.* I, 19 M. *tantum antiquitatis curaque maioribus pro Italica gente fuit* ; (discours du consul de 78, Lépide) *Hist.* I, 55 M. : *clementia et probitas uestra, Quirites, quibus per ceteras gentis maximi et clari estis*. Sauf erreur du recenseur, seule la première phrase est mentionnée par l'auteur, d'ailleurs par une simple référence chiffrée (note 159, p. 190), alors que la seconde constitue, vu la personnalité de l'orateur, un texte capital : preuve de la pratique de la *clementia* par le *populus Romanus* au cours des siècles de la République. — La deuxième partie de l'ouvrage (*clementia Caesaris*) ne concerne, en fait, que la période où César est un individu agissant en son nom personnel, soit à la tête de l'armée romaine combattant en Gaule, donc en principe, contre des *hostes*, soit comme adversaire de Pompée et des partisans de ce dernier, c'est-à-dire contre des *ciues*. Il s'ensuit que sur les 70 pages consacrées à la *clementia Caesaris*, seules les 40 dernières concernent celle-ci, les pages précédentes traitant essentiellement de l'influence de la philosophie grecque à Rome (pythagorisme et stoïcisme) et du traité de Philodème *Sur le Bon Roi* (écrit sans doute pour Pison entre 70 et 55 et dont l'influence sur César n'est pas sûre). Le rôle de César apparaît avant 49 comme relativement secondaire, c'est un membre des *populares*, opposé à Caton et ensuite à Pompée, c'est-à-dire aux *optimates* qui constituent la majorité du sénat (les *optimates*). De toute façon, l'avis de César (épargner les complices de Catilina) n'est pas suivi. À noter que le mot *clementia* ne figure pas dans le *De bello Gallico*, où la conduite de César sur ce point est plutôt caractérisée par la *saeuitia* (grand nombre de morts chez les Gaulois, supplice atroce infligé aux habitants d'Uxellodunum, aucun "pardon" accordé à Vercingétorix). La *clementia* dont fait preuve César dans la guerre civile fait l'objet de bonnes analyses : l'auteur souligne qu'elle est à maintes reprises critiquée par ceux des *optimates* qui n'admettent pas qu'un citoyen romain puisse user de clémence vis-à-vis de concitoyens et voient dans l'attitude de César un piège (*insidiosa clementia*, dit Cicéron). L'auteur remarque qu'il n'y eut pas après la mort de César de construction d'un temple en l'honneur de la *clementia Caesaris*. Les pages consacrées aux mimographes Publilius Syrus et Labérius donnent l'occasion à Lachapelle d'étudier l'opinion du public romain dans cette époque troublée. — La troisième partie (*clementia Augusti*) est certainement la meilleure du livre. L'auteur examine successivement les quatre vertus dont le nom est inscrit sur le bouclier d'or offert en 27 par le Sénat à Octave devenu Auguste : les *Res gestae* 34,2 les mentionnent : le courage, la clémence, la justice et la piété. Lien étroit entre la *clementia* et la *pietas*. Certes, la clé-

mence, c'est-à-dire l'indulgence, comporte un aspect arbitraire aux yeux des stoïciens, mais elle est conforme au *mos maiorum*. Auguste ne punit pas, à la différence de Tibère, les atteintes à la *maiestas*. Il rejette la colère et considère la *clementia* comme une vertu civique (p. 135) : cf. la *corona ciuica* qui lui est aussi attribuée ; la *clementia* est un devoir envers les dieux de la cité. L'auteur examine ensuite la place de la *clementia* chez les écrivains augustéens : Nicolas de Damas, Horace, Virgile et Ovide. Horace, compte tenu sans doute de son passé, rend hommage à la paix (*pax Augusta*) plutôt qu'à la *clementia*. Quant à Virgile, la *clementia* est peu représentée dans l'*Énéide*, où est mise en avant l'obligation de se conformer au destin. L'analyse des *Tristes* et des *Pontiques* est intéressante : Ovide espère longtemps un revirement d'Auguste ; très souvent dans son œuvre, le poète se livre à une véritable *deprecatio*. L'analyse de la *laudatio* dite de Turia, dans laquelle un citoyen rend hommage à sa défunte épouse en rappelant notamment son courage dans les heures terribles de la guerre civile est intéressante. À la différence de la *saevitia* de Lépide, Auguste sut manifester sa clémence en ôtant de la liste des proscrits le nom du mari, qui désormais restera veuf par fidélité envers la mémoire de sa femme si courageuse. Le texte montre qu'Auguste a su mettre en accord *clementia* et *iustitia*, en même temps qu'il voulait à tout prix distinguer sa conduite de celle de César. — Un travail remarquable, qui s'appuie constamment sur les textes (l'information est abondante, peut-être trop) et fait preuve, à maintes reprises, d'un jugement modéré et plein de bon sens. Le style est simple et clair. Rares sont les expressions qui étonnent un peu par l'emploi des mots : p. 27, le terme « âcre » dans la phrase « alors que ses ancêtres [*sc.* de César] avaient traité la cité de façon particulièrement âcre » ; de même p. 29 (sous-titre), où le mot « assassinée » paraît bizarre : « La *clementia* assassinée par les guerres civiles ? ». À la page 68, l. 8, le terme « pouvoir » doit sans doute être remplacé par « devoir ».

Paul JAL.

Therese FUHRER et Damien NELIS, *Acting with Word. Communication, Rhetorical Performance and Performative Acts in Latin Literature*. Edited by Th. F & D. N., Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 2010 (Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften, N. F., 2. Reihe, 125), 24 × 16 cm, iv-252 p., 44 €, ISBN 978-3-8253-5668-2.

Voici quelques décennies, les chercheurs de l'École de Palo Alto nous ont informés que, quoi que l'on fasse, on ne peut que communiquer ; quant aux psychanalystes, ils savaient depuis longtemps déjà que, quoi que l'on fasse, l'on ne parle jamais que de soi – constat qui aurait dû inquiéter qui fait profession de commenter la parole d'autrui ! Depuis lors, face à cet envahissement communicationnel, le monde des lettres est en état de schisme. Les psychologues se sont emparés des motivations du locuteur, les linguistes se sont saisi de ses moyens élocutoires, et les littéraires se sont appropriés les contenus communiqués. Le résultat de cette *disiectio membrorum* s'aperçoit au plus clair dans la peine distinctive, voire la répugnance, des uns à aller voir chez les autres. Et de fait, lorsqu'un critique quitte sa *terra firma* de l'analyse thématique, il perd vite pied à se confronter à des disciplines de complexité complexe, efficaces et soucieuses de preuve. C'est donc avec un intérêt tout particulier qu'une linguiste a ouvert ce livre dont le sous-titre *Performative Acts in Latin Literature* porte haut cet oxymore académique laidement appelé « interdisciplinarité ». L'exercice auquel les contributeurs de ce volume se livrent s'annonce particulièrement ardu, car depuis Austin, la théorie des actes de langage s'est à ce point compliquée que rares sont les linguistes, logiciens ou philosophes du langage qui trouvent encore à s'accorder. Les éditeurs du volume, prophylactiquement prudents, prennent toutefois soin d'avertir d'entrée (p. 1) que « the term "speech act" has come to lose its original sense as used by Austin and is often employed instead to refer to the simple fact of someone being engaged in speaking, a development which has led to a fruitful intersection between speech act theory and the fundamental concerns of narratological

theory and literary analysis more generally ». *Lector intende* : sur le mode disjonctif propre aux colloques – *desultoriae scientiae stilo* – il ne s'agira finalement que d'examiner la manière dont la prise de parole, peu importe sa forme, agit sur l'économie narrative et, aurais-je envie d'ajouter, vice-versa, puisque l'acte communicationnel lie tous ses termes – émetteur, récepteur, message, contexte, etc. – en une boucle de rétroaction où tout agit sur tout et réciproquement ! Christina Shuttelworth Kraus (*Reden und Schweigen in Caesars Bellum Gallicum*, p. 9-30) montre comment César construit une poétique du non-verbal qu'il investit d'une capacité motrice dans l'économie non pas de l'action mais de la narration de cette action. César joue donc consciemment sur la capacité intrinsèque du système cognitif de l'humain à fonctionner comme un appareil à reconnaissance de formes, y compris là où elles ne sont que lacunaires, voire inexistantes ; le test de Rorschach sert à mobiliser cette fonction – l'analyse littéraire aussi, parfois. Melanie Möller (*Der Schwanengesang des Crassus. Modi sprachlicher Repräsentation in Cicero De oratore* 3,1-6, p. 31-46) met en évidence la manière dont Cicéron tente de rendre vie à un orateur qui avait été célèbre pour sa présence physique et vocale. Il s'agit donc de métalangage et de la manière dont Cicéron ressuscite par le langage cette partie non langagière constitutive de la plus large part de l'*actio*, c'est-à-dire du triple et unique fondement du *munus persuadendi*. Damien Nelis (*Further Voices in Propertius' Cynthia*, p. 47-62) pose le problème des hiérarchies énonciatives en insistant sur les présences directes et indirectes périphériques à celle du poète, fussent-elles internes ou externes au poème. En intertextualiste viscéral, l'auteur recherche les jeux de variance générique, l'intrication des signifiés et les tiroirs secrets d'une sémantique du multiple et du caché. Son article est construit comme un commentaire, ce qui en facilitera la consultation. Theresé Fuhrer (*Vergil's Aeneas and Venus Acting with Words : Miscarried Dialogues*, p. 63-78) démonte les ressorts du comique de la persuasion inefficace en faisant valoir que, si le comique provient d'un mauvais choix illocutif, la valeur perlocutive du dialogue reste malgré tout réelle. Elle est toutefois déplacée de l'intralinguistique à l'extralinguistique, puisque, à défaut d'avoir persuadé l'interlocuteur primitivement visé, c'est sur le lecteur que le discours a agi. Thomas Schirren (*Quam efficax est animi sermonisque grauitas – Dicta als Marker symbolischer Interaktion*, p. 79-100) voit dans la création sophistiquée les prodromes d'une obsession perlocutive qui dirigera toute la rhétorique antique vers le seul *munus persuadendi*. Il propose ainsi une lecture des *Facta et dicta* de Valère Maxime qui met en valeur non seulement une structure, mais encore une mise en œuvre de l'*exemplum* qui le montre en outil de perlocutivité optimisée. Valéry Berlincourt (*Indiscrétion et désobéissance : stratégies de construction du récit dans la Thébàide de Stace*, p. 101-128) s'attache à des récits de messagers qui ne sont pas ceux que l'on attendrait. Mettant en évidence le fait que la mutation de ces récits les aiguille vers d'autres traditions que celles évoquées précédemment et par conséquent attendues, l'auteur fait valoir que le poète les investit d'une fonction perlocutive autre, créatrice d'effet de surprise. Il ne s'agit plus d'un messenger informant un personnage du récit, son récepteur intralinguistique, mais d'un poète attendant de son lecteur, son récepteur extralinguistique, qu'il détecte une bifurcation thématique et la reconnaisse. Il s'agit donc de l'habituel jeu de connivence qui lie un *poeta doctus* et un *lector doctus*, seul apte à ne pas se laisser dérouter par une feinte inconséquence. Roland Mayer (*Ipsa uerba : Tacitus verbatim quotations*, p. 129-142) rappelle que la citation directe est une rareté – il faudra Suétone pour l'oser extensive – qui se limite aux séquences très brèves de maximes, bons mots et autre formes de *lumi-na*. L'usage tacitèen de la citation verbatim – on rappellera que l'adverbe n'existe pas en latin ! – semble être pour l'historien le moyen de se créer un point solide dans les fluctuations d'incertitudes constitutives de son œuvre et de sa vision du monde. Loreto Núñez (*Performance du mensonge. Mise en scène de la narration trompeuse chez Pétrone et Apulée*, p. 143-178) aborde le mensonge sous l'angle d'une performativité que la dia-

chronie rend double. Elle s'applique à montrer que le romancier vise des effets différenciés selon que le texte est abordé en première lecture ou en relecture. L'usage de la première personne, d'un référent qui autorise l'association du lecteur, permet au romancier des effets de performativité qui sont dûment exploités. Lavinia Galli Milić (*Fonctions du discours direct dans l'Orestis tragoedia de Dracontius*, p. 179-198) rappelle que cette œuvre appartient au genre épique et que l'abondance du discours direct qui s'y observe est conforme aux 50% attendus dans ce type générique. L'habituelle double perlocutivité intralinguistique et extralinguistique est dégagée, avec toutefois cette particularité que le discours y est construit de manière à ce qu'il porte une valeur non seulement informative mais encore axiologique ; la première dénote la personnalité de l'énonciateur et la seconde informe du jugement que l'auteur porte sur l'événement. Alexander Arweiler (*What is a Literary Speech Act ? Quintilian, John Searle and the Notion of « Constatives »*, p. 199-244) attaque de front le problème posé par ce que Damien Nelis et Therese Fuhrer appellent (p. 6) « the failure of Classicists in general to engage with modern philosophy of language ». À la décharge des *Classicists*, il faut leur créditer une saine attitude de méfiance envers ce qui fait le courant d'un conformisme qui ne serait pas le leur. « La mode, c'est ce qui se démode » affirmait un jour Gabrielle Chanel qui devait sans doute penser à autre chose – il n'est que de voir les psychanalystes courir sans la rattraper après une linguistique qu'ils n'appréhendent qu'à travers des théories et non par des faits qu'ils seraient bien en peine d'affronter par eux-mêmes. Il est toutefois possible de se défier d'une doxa raidie en dogmatisme par de plats épigones tout en se gardant assez de clairvoyance pour ne pas vivre hors du courant des idées. Comme le fait valoir l'auteur de l'article, l'acte de langage permet de réintroduire l'intentionnalité auctoriale avec une salubrité à laquelle chacun avait cru devoir renoncer. On lira le détail de son ardue contribution, mais l'on se souviendra que l'acte de langage est un phénomène communicationnel qui possède son économie dynamique propre. Celle-ci se dénote par l'attitude d'involuntivité de l'émetteur par rapport à son récepteur. De ce point de vue, l'acte de langage n'est que le résultat nécessaire de la mise en œuvre du langage en tant que moyen de manipulation transitive : le langage ne sert pas à communiquer, il sert à obtenir quelque chose. Ainsi qu'on a pu l'observer dans ce compte rendu, ce désir de manipulation est souvent reconnu par les auteurs comme dual. L'acte de langage agit sur le récepteur intralinguistique, celui qui vit sa vie textuelle ; mais il agit aussi sur le récepteur extralinguistique, sur le lecteur. Cette dualité fait toutefois oublier que l'économie dynamique des actes de langages engage tous ses termes dans cette boucle de rétroaction que j'ai évoquée plus haut et que par conséquent le producteur d'un acte de langage subit en retour l'effet de celui-ci. Un domaine reste donc à explorer, celui de la réaction de l'émetteur à ses propres actes de langages. Après tout, qui peut sortir indemne de sa propre énonciation !

Carole FRY.

Roberta GABRIELLI, *Ceramica etrusco-corinzia del Museo archeologico di Tarquinia*, Rome, G. Bretschneider, 2010 (Materiale del Museo Archeologico Nazionale di Tarquinia, 19, *Archaeologica*, 155), 24 × 17 cm, xiv-567 p., 56 pl., 190 €, ISBN 978-88-7689-251-6.

Le présent catalogue compte plus de 650 pièces faisant partie de deux collections, la « Raccolta comunale » et la collection des Comtes Bruschi Falgari, conservées au Musée de Tarquinia (créé en 1916, mais inauguré en 1924 seulement). Ces vases ont été exhumés au cours de fouilles qui ont eu lieu dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette précision signifie que l'on ne possède pratiquement aucun contexte archéologique et que les rapports de fouilles, quand ils existent, restent très succincts. Dans ces conditions, l'A. n'avait guère le choix de la présentation du matériel : un classement typologique s'imposait. On appréciera tout particulièrement les introductions circonstanciées dans lesquelles l'A. explique sa démarche et les raisons qui l'ont amenée à distinguer des sous-groupes

en fonction des décors et des formes et à proposer dans certains cas des ateliers de production. Les descriptions des vases sont complétées par une bibliographie et une proposition de datation qui tient souvent compte des travaux et des recherches de J. G. Szilágyi (*Ceramica etrusco-corinzia figurata*, 2 vol, Florence, Olschki, 1998). Ce qui est particulièrement remarquable dans ce catalogue, c'est le nombre impressionnant de vases destinés à contenir des parfums et des onguents : on ne compte pas moins de 326 *aryballoi* et *alabastra* de toutes les formes, ayant un décor ornemental ou figuré, mais aussi une quinzaine de pyxides ainsi que plusieurs balsamiques plastiques. Cette constatation conduit tout naturellement à s'interroger sur la signification et la place de cette céramique étrusco-corinthienne dans la société étrusque. L'A. fait plus qu'évoquer la question dans des pages de conclusion très denses (p. 493-554), qui constituent une remarquable synthèse de la place et de la fonction de cette céramique dans la société étrusque entre la fin du VI<sup>e</sup> siècle et les années 540-530. Production typique de l'Étrurie méridionale, tout particulièrement de Vulci, cette céramique répondait à l'origine à une demande de l'aristocratie séduite par les vases importés de Corinthe par voie maritime depuis les débuts du VI<sup>e</sup> siècle. C'est d'ailleurs vers le milieu de ce siècle que, selon la tradition, Demaretos, un riche commerçant corinthien fuyant la tyrannie de Kypsélos, se serait installé à Tarquinia et qu'accompagné d'artisans, il aurait introduit en Étrurie la *πλαστική*. La céramique étrusco-corinthienne était donc une céramique d'imitation, qui sut cependant s'adapter au goût local et innover tant dans les formes que dans les décors. Les vases étrusco-corinthiens attestent donc non seulement l'existence de relations commerciales soutenues avec le bassin oriental de la Méditerranée, mais elle atteste également l'existence d'une société friande de produits de luxe comme les parfums et les onguents. À partir des années 580, la demande accrue de ce type d'objets, due au développement d'une classe sociale de plus en plus capable de se procurer des produits exotiques, conduit les ateliers à accroître et à standardiser leur production : les formes sont moins variées, les décors figurés moins soignés, un phénomène qui ne fera que croître au cours des décennies ultérieures et qui conduira à la disparition vers 540 de ce type de céramique. Telles sont les très grandes lignes de l'histoire de cette céramique qui connut cependant des évolutions différentes selon les grands centres de production (ainsi à Tarquinia, les ateliers s'installent plus tardivement dans la première moitié du VI<sup>e</sup> s. par rapport aux centres de *Caere* et de Vulci) et que Roberta Gabrielli a parfaitement mises en évidence. Une très petite remarque à caractère typographique qu'il sera aisé de corriger à l'avenir : les accents aigus et graves sur la lettre « e » dans les mots français sont fréquemment confondus. Pol DEFOSSE.

Stéphanie GUÉDON, *Le voyage dans l'Afrique romaine*, Bordeaux, Ausonius (diff. De Boccard, Paris), 2010 (Scripta antiqua, 25), 21 × 14 cm, 527 p., fig., cartes, 22 €, ISBN 978-2-35613-030-3.

L'introduction rappelle que les sources antiques (en particulier Aelius Aristide) vantant la sécurité dans l'empire sont une invitation au plaisir du voyage, que facilite la densité de certains réseaux routiers, surtout justement en Afrique. Mais qui voyage ? Les officiels, les militaires, les semi-nomades. On est un peu étonné de ne pas voir annoncés d'emblée les déplacements des marchands. Le plan de l'ouvrage est thématique. Le ch. I (p. 23-34) est consacré à retracer les étapes de la découverte des confins de l'Afrique au début du principat, à l'initiative d'un État soucieux de bien connaître son territoire et ceux qui l'habitent. L'a. fait alors le point sur les motifs, les moyens, les itinéraires de Cornelius Balbus, Valerius Festus, Septimius Flaccus, Julius Maternus (Suetonius Paulinus et Hosidius Geta semblent avoir été oubliés, comme l'a été la célèbre inscription d'Agueneb, qui commémore le raid mené en 174 jusqu'à Thasuni, auprès d'Aflou, dans le Djebel Amour, par divers détachements militaires : *CIL VIII*, 21567). Dans cette découverte de l'Afrique, le témoignage de Pline est essentiel. L'a. poursuit par une étude des récits per-

sonnels de voyage (ch. II, p. 35-55), qui deviennent un genre littéraire à partir d'Apulée (du moins dans l'*Apologie*), mais qui triomphe à la période chrétienne avec les périple de saints ou les tournées pastorales d'Augustin (Ammien Marcellin est un peu négligé). Les voyageurs pourtant ne nous laissent guère de descriptions ni d'impressions malgré le goût des Romains pour la nature (p. 44-47). Il en découle que l'image qu'ils nous laissent de l'Afrique est singulièrement tronquée (seule la frange littorale est évoquée, mais pas décrite – réserve faite de l'oasis de Gabès par Pline, dont l'a. aurait pu tirer parti) : ils ne nous livrent finalement que des connaissances livresques rarement originales (p. 54). Abordant au ch. III (p. 57-99) les aspects techniques des voyages, l'a. rappelle le peu d'importance de la navigation fluviale et de celle qui se pratique le long des côtes, mais s'attarde plus longuement sur le réseau routier, sa dénomination dans les textes et son importance politique. L'attention est attirée sur certains points, comme l'utilisation du chameau (p. 83-88). Viennent (enfin !) les voyageurs. Après des considérations méthodologiques sur les moyens de les repérer, l'a. tente de classer, mais de façon « dépersonnalisée », les types de voyages, sans citer les quelques cas concrets (certes trop rares) que l'épigraphie nous a laissés : *CIL* VIII, 20758 ; 24787 par exemple, qui ne figurent pas dans l'index des sources. Elle poursuit par un réexamen de la question des migrations saisonnières, et l'on peut s'interroger sur le point de savoir s'il s'agit bien de voyages ou de dures conditions de vie chaque année répétées. Le sujet en tous cas est immense et a déjà mérité d'amples études. Sous le titre « Partir, c'est mourir un peu ? » (p. 167-188), sont étudiés les dangers de la route, insécurité, fatigue, et les moyens d'y obvier : le voyage en groupe, les provisions, les guides, la protection divine contre les mauvaises rencontres toujours possibles, surtout à la fin de l'antiquité. Le ch. VI enfin traite des voyages et de la vie de l'État, à commencer par les déplacements des empereurs : Hadrien (p. 189-201) et Septime Sévère (p. 201-202), et ceux des gouverneurs qui vont tenir leurs assises. La transition est peut-être un peu rude avec le *cursus publicus*, « outil essentiel du gouvernement » (p. 228), qui est ensuite longuement étudié (p. 210-239) dans ses aspects administratifs et politiques jusqu'à la fin de l'antiquité. Ce chapitre un peu disparate se termine avec un développement sur l'acheminement des produits essentiels à la vie de l'empire (p. 239-248). L'a. conclut enfin sa longue revue par l'affirmation d'une circulation permanente, en essor croissant, mais qui en même temps change de caractère sous l'emprise de nouvelles formes de religiosité (mais n'est-on pas là un peu dépendant de la nature des sources ? Symmaque voyage-t-il d'une façon différente de celle d'Apulée ?). On remarque surtout que, conclusion importante (p. 253), les voyageurs, à ce qu'ils nous disent, n'ont que rarement une idée précise des pays qu'ils traversent. Les historiens qui d'aventure auraient ambitionné de décrire concrètement l'Afrique romaine devront aller chercher ailleurs... Les notes, très abondantes, sont malheureusement rejetées à la fin du volume (p. 255-396). Elles sont suivies de 13 cartes ou croquis, de 8 pl. photographiques, de 44 p. de bibliographie et de plusieurs indices (dont celui des sources, p. 485-514). Bref, une synthèse riche de données, mais qu'une utilisation trop limitée des sources épigraphiques prive d'un aspect concret.

Jean-Marie LASSÈRE (†).

Gaël HILY et al., *Deuogdonion. Mélanges offerts en l'honneur du professeur Claude Sterckx*. Textes réunis par G. H. et al., Rennes, Tir, 2010, 20,5 × 14,5 cm, 711 p., fig., 38 €, ISBN 978-2-917681-11-4.

Cl. Sterckx est spécialiste de la civilisation celtique, des origines à l'époque moderne ; dans la ligne de G. Dumézil et du comparatisme, il étudie les mythologies celtique et indo-européennes. Le gros volume qui lui est dédié, composé de 36 contributions classées dans l'ordre alphabétique des auteurs et dont le titre gaulois signifie « les dieux et les hommes », explore surtout les domaines celtique, irlandais et breton ; quelques articles s'attachent à l'Antiquité classique. Retenons : F. Blaive applique la fonction indo-euro-

péenne de souveraineté reconquise à la vie de Romulus avant qu'il ne fonde Rome. D. Briquel voit l'idéologie trifonctionnelle présente dans l'accession au pouvoir des deux Tarquins. F. Marco Simón s'en prend (avec raison) à certaines déconstructions récentes qui, dans la mouvance post-coloniale, n'ont pas vu que l'*interpretatio Romana* était un mouvement double, du Romain à l'indigène certes, mais inversement aussi ; il s'appuie sur de nombreuses inscriptions. J. Poucet revient sur le problème (étudié *usque ad nauseam*, p. 555) de la mort par démembrement de Romulus, version défendue récemment par A. Carandini recourant, mais erronément, au comparatisme ethnographique de Frazer.

Bernard STENUIT.

Nicola HÖMKE et Christiane REITZ, *Lucan's Bellum Civile. Between Epic Tradition and Aesthetic Innovation*, Edited by N. H. and Chr. R., Berlin - New York, W. de Gruyter, 2010 (Beiträge zur Altertumskunde, 282), 24 × 16 cm, XII-240 p., 79,95 €, ISBN 978-3-11-022947-9.

El presente volumen representa la materialización editorial de un congreso celebrado en Rostock en 2007. Aparecen reunidos once artículos de características y enfoque distintos entre sí : el primero, firmado por Frederick Ahl, es el único que contempla a Lucano desde una perspectiva externa al propio poema épico, a través de la visión/representación construida por Quintiliano en su *Institutio oratoria*. El resto dirige el foco de atención mayoritariamente hacia la construcción de diferentes personajes, hacia diversas funciones implícitas de las intervenciones en estilo directo, hacia la reproducción de motivos narratológicos tomados de la tradición, y hacia la precisión de algunas de las características filosófico-políticas que gobiernan el poema lucaneo. Encontrará el lector también apuntes de intertextualidad lucanea en algunas contribuciones – es inevitable en estos tiempos – pero no ocupan una posición excesivamente destacada en el conjunto del volumen. Se da, además, la circunstancia de que el libro noveno, la *Libya* de Lucano, es objeto de disquisición en varios de los trabajos aquí reunidos. No puede ser fruto de la casualidad ; el libro noveno está de moda. — Tras el prefacio introductorio de las editoras (VII-XII), el volumen se abre con la contribución de Frederick Ahl (p. 1-15). La sencillez de su título “Quintilian and Lucan” no hace justicia a la riqueza de las consideraciones críticas articuladas por su autor. Ahl parte del conocido veredicto de Quintiliano (10, 1, 90) acerca de Lucano, “*oratoribus magis quam poetis imitandus*”, y de su relegación a la última posición en el catálogo de poetas de épicos (relativizada, si no simbólicamente polarizada, por la adición de Domiciano a continuación como el más excelso de todos los poetas). La postura de Quintiliano es interpretada por Ahl nuevamente en clave ideológica, es decir, el elemento de la poesía lucanea que suscita imitabilidad no es su carácter retórico (o retorizante) ni su valor estético-poético sino su vocación reivindicativa de la *libertas* y de denuncia contra los excesos del Cesarismo, encarnados en la figura de Nerón. Según Ahl, una ponderación positiva explícita de esta característica del poema lucaneo habría implicado un riesgo cierto para Quintiliano, pues se trataría de una opinión censurada por la aristocracia senatorial de la época de Domiciano. La lectura de Ahl, quizás algo romántica en la representación de sus actores – escritores liberales en oposición a un poder tan absolutista en su gobierno como obtuso en sus capacidades intelectuales –, propone en todo caso una posible muestra de la escritura estratificada de Quintiliano ; una escritura que contiene, a su vez, diferentes niveles de lectura disponibles únicamente a quien, dotado de los instrumentos que provee la instrucción retórica, está en condiciones de revelar las sutilezas del mensaje implícito. — En su artículo *Lucan's 'Ilioupersis' – Narrative Patterns from the Fall of Troy in Book 2 of the Bellum civile* (p. 17-38) – que en cierto modo prelude la publicación de su monografía *Krieg und Bürgerkrieg bei Lucan und die griechische Literatur. Studien zur Rezeption der attischen Tragödie und der hellenistischen Dichtung im Bellum civile* – Annemarie Ambühl propone un análisis en clave narra-

tológica e intertextual del discurso directo del anciano en que se rememoran las atrocidades de la guerra civil de Mario y Sula, en el segundo libro del *Bellum ciuile* (versos 67-233). En particular, Ambühl centra su atención en la reutilización por parte de Lucano de ciertos patrones narrativos que tienen su manifestación original en el motivo de la *Ilioupersis*. El discurso del desconocido anciano, significativamente el más extenso de toda la composición, ya ha sido objeto de estudios señeros desde diferentes perspectivas – Fantham, Conte, Schrijvers, por citar sólo algunos de los nombres más reconocibles –, a menudo complementarias entre sí. La aproximación narratológica de Ambühl no es exhaustiva (y no pretende tampoco serlo) pero los apuntes que ofrece en su estudio relativo a los motivos narrativos de la toma de Troya enriquecen abundantemente la descripción de la técnica poética de Lucano. Ambühl recorre brevemente la tradición literaria de la *Ilioupersis*, poniendo el énfasis en aquellos momentos más relevantes para la recepción lucanea del motivo. Su propuesta de vincular al anciano lucaneo con el personaje trágico (euripideo y senecano, en alguna ocasión incluso ovidiano) de la vieja Hécuba proporciona buenas claves de lectura intertextual y narratológica en la construcción del lamento de la muerte inesperada de su hijo que replica el lamento por la muerte de Astianacte (versos 28-36). Del mismo modo resulta productiva la lectura del asesinato del pontífice Escévola ante el altar de Vesta (versos 126-129) como réplica de la muerte de Príamo ante el altar de Zeus, y del lamento autobiográfico por la muerte inmisericorde de su propio hermano (versos 169-173) como réplica de los luctuosos preparativos de las exequias de Polixena y Polidoro. — En *Ut generos soceris mediae iunxere Sabinae: Die Gestalt Julias in der Pharsalia Lukans* (p. 39-52), Lisa Sannicandro atiende a la construcción en el *Bellum ciuile* de la figura ausente, ya fallecida, de Julia, a la que su padre, Julio César, había dado en matrimonio a Pompeyo como *pignus* de la alianza triunviral. La posición de Julia como eslabón de unión familiar y político entre las facciones encabezadas por César y Pompeyo es reconocida por Lucano, quien la presenta en el proemio del libro primero como la única persona que podría haber evitado la guerra civil (1, 115-116) *tu sola... poteras...*. En la construcción de la figura de Julia, Sannicandro identifica el peso destacado que tienen los precedentes del acervo histórico-legendario latino – a través del episodio de las Sabinas – en combinación con los de la tradición mitológica helénica – en particular de la Yocasta de la saga tebana, que trata de evitar el enfrentamiento entre los hermanos Eteocles y Polínices –. Finalmente, Sannicandro analiza con finura las líneas maestras de la representación elegíaca de Julia en el sueño de Pompeyo (3, 8-40), aparición onírica de ultratumba que reprocha a su ex-amado la presencia de la *paelex Cornelia*, donde se produce la confluencia de modelos precedentes (Creusa, Dido, Cintia). La Julia elegíaca de Lucano es una construcción densa en referencias y modelos y, precisamente por ello, admite aún mayor detalle de estudio. El cruce referencial entre unidad familiar y unidad ciudadana (*familia / ciuitas*), de las que la guerra se revela como elemento de distorsión, cimienta toda la construcción lucanea de Julia como Sannicandro se encarga de poner de relieve a lo largo de su estudio. — En “Caesar’s Voice and Caesarian Voices” (p. 53-70) Elaine Fantham analiza las situaciones del *Bellum ciuile* en las que César hace acto de presencia, así como los interlocutores que interactúan con él en el poema, y los contextos elegidos por Lucano para construir tales situaciones. Como clave de lectura para interpretar esta caracterización indirecta de César y de su causa, Fantham recurre a la teoría paneciana de las cuatro *personae* – recogida por Cicerón en *De officiis* 1, 107-125 –, que sirve para ilustrar la adecuación de ciertos comportamientos a ciertos personajes, pero su valor inadecuado para otros. Del mismo modo, los escenarios en los que Lucano recrea las intervenciones de César son leídos a la luz de la narración de la guerra civil de Apiano, con el propósito de verificar su conciliación con el devenir real de los acontecimientos. De este pormenorizado análisis se desprenden algunos detalles de interés para el lector, como por ejemplo la ausencia de toda interacción por parte de César con

personajes de su mismo nivel o la polarización retórica que introduce Lucano sobre la figura de César, que aparece completamente silenciado y solitario, una vez alcanzada la victoria en Farsalo, con la única excepción de la necrológica de Pompeyo (9, 1064-1104). — El artículo de Alessandro Rolim de Moura, *Lucan 7 : Speeches at War* (p. 71-90), aborda uno de los rasgos más decididamente retorizantes del poema lucaneo, a saber, el entramado dialéctico de los discursos directos. De este entorno temático el autor acota el campo de su análisis a las arengas del libro séptimo para mostrar los procedimientos empleados por Lucano con el propósito de trabar y conferir sistematicidad dialógica a los discursos del *Bellum ciuile*. Mediante el recurso a la metalepsis -tan del gusto de Tito Livio- los personajes alcanzan el mismo nivel de conciencia e información que posee el autor y esto permite que discursos pronunciados bajo coordenadas diatópicas y diacrónicas distantes representen un diálogo cruzado entre las partes. Más aún, el diálogo no se limita a las diferentes voces que se manifiestan en estilo directo, sino que también están enlazadas con las manifestaciones explícitas, con las actitudes y con las opiniones implícitas que el narrador inserta en su obra. El estudio detallado de estos rasgos sirve para enfatizar una de las facetas que ponen de manifiesto con mayor intensidad la insólita permeabilidad del poema de Lucano a elementos característicamente explotados por otros géneros literarios no poéticos. — En *Bit by Bit towards Death – Lucan’s Scaeva and the Aestheticization of Dying* (p. 91-104) Nicola Hömke se aproxima a la construcción de la figura de Esceva fijando el punto de mira sobre dos aspectos de gran importancia. De una parte la consideración de la *aristeia* de Esceva, una *aristeia* calibrada conforme a la tradición épica más genuina y seguramente una de las fases menos antiépicas del poema lucaneo, revela sin embargo una subversión de valores en su aplicación al héroe de una guerra entre ciudadanos ; lo que en el contexto de la guerra honorable entre hegemonías adversarias resulta heroico, cuando aparece aplicado a una guerra civil (de la ciudadanía de Roma, modelo de civilización) se desnaturaliza y adquiere un sentido inverso al acostumbrado. De este modo, aunque el módulo épico de la *aristeia* es ortodoxo, la interpretación de los valores contenidos en ella produce lo que Hömke denomina la destrucción del héroe épico ; la *uirtus* heroica que define la acción de Esceva, un valor positivo en términos absolutos, resulta un rasgo negativo cuando aparece aplicado en términos relativos. No menos importante en la degeneración del héroe épico es la aplicación de un valor depreciativo al héroe individual que amenaza a la comunidad (*ciuitas*), subversión evidente de los antiguos valores del héroe homérico que prevalecía sobre la comunidad. De otra parte, el análisis de los patrones narrativos de la estética *pulp* de Lucano en el episodio de Esceva – que por otro lado sirve para anunciar un estudio monográfico de la autora sobre esta temática en el conjunto del poema – muestra la centralidad de dos aspectos, ya identificados en otros estudios pero ponderados aún más en el presente : la destrucción de la integridad física, es decir, la progresiva desmembración de la unidad individual en todas sus partes, y el protagonismo narrativo del proceso que conduce a la muerte violenta, por encima de la muerte misma. De la combinación de ambos se deriva un hiperrealismo épico, donde la guerra produce atrocidades sobre los individuos y la descripción del sufrimiento físico se prolonga en el tiempo más allá de la impresión patética de una simple *iunctura* poética. — Claudia Wick en *Plus quam visibilia – Lukans suggestive Nichtbeschreibungen* (p. 105-117) llama la atención sobre la estilización patética de algunas descripciones del libro noveno y en particular sobre la funcionalidad de ciertos expedientes técnicos como la hipóbole, de la paradoja y de la deslocalización del objeto descrito. El empleo de estos procedimientos característicamente retóricos así como el recurso al tema declamatorio del “Alejandro en el fin del mundo” (la *transgressio limitum*), bien arraigado en la tradición declamatoria, sirven al propósito de conferir profundidad a las localizaciones de los acontecimientos. Muy aprovechable es, asimismo, la propuesta de lectura de la *Libya* lucanea como reflejo de una *topothesia* deliberada que

permite al poeta presentar escenas en las que, de forma no declarada, el aspecto exterior del paisaje se funde con el estado interior de los personajes que allí se ubican, contribuyendo a crear una atmósfera de mayor espesura psicológica. — *Medusa, Antaeus, and Caesar Libycus* (p. 119-134) de Dunstan Lowe en ciertos aspectos se sobrepone con la lectura propuesta en el trabajo anterior relativa a la *Libya* de Lucano en cuanto territorio inhóspito, salvaje y hostil en el imaginario romano, que interactúa activamente en la construcción del desarrollo épico. La identificación de *Libya* con la *pars Caesaris* como agente hostil contra las tropas pompeyanas trasciende la localización geográfica del episodio del libro noveno; como apunta, no por nada, Lowe César es presentado como un león libio, y el fiero Esceva, campeón de las tropas cesarianas, es comparado con un elefante, también libio. Pompeyo, por el contrario, aparece como un tigre (animal ligado referencialmente no al continente africano sino al asiático). Tal asimilación de *Libya* con César – o la construcción del *Caesar Libycus* de Lucano – sirve para poner de relieve la pérdida de los valores ciudadanos de éste y la negación en su persona de algunas características distintivas de su romanidad (rasgos cívicos) mediante la acentuación de los rasgos que comparte con la salvaje e incivilizada *Libya*. Pero como Lowe muestra en su estudio, *Libya* (y, por extensión, en ciertas circunstancias también la caracterización de César) acopia valores adicionales en el *Bellum ciuile*. Lo sobrenatural, la indefinición de la memoria legendaria y la volubilidad de la certidumbre encuentran su desarrollo en la geografía libia a lo largo del poema de Lucano, por una parte en el excurso de las serpientes libias y del mito de Medusa, y por otra en el episodio de Anteo. Ambos episodios son analizados por el estudio con interesantes sugerencias de lectura cruzada en la relación simbólica que desempeñan serpientes y leones, como si fueran anverso y reverso de una sola representación del espacio mítico. — Erica Bexley también afronta el simbolismo del mito de Medusa dentro del excurso de las serpientes libias en *The Myth of the Republic : Medusa and Cato in Lucan, Pharsalia 9* (p. 135-153). La colisión en algunas interpretaciones con la propuesta de lectura de Dunstan Lowe de este mismo volumen es reflejo, a pequeña escala, de las divergencias en la aproximación hermenéutica de la crítica a que está sujeta la obra de Lucano. La hipótesis que sostiene Bexley pretende establecer un paralelismo alegórico entre la figura mítica de Medusa y la figura de Catón. El motivo de la decapitación de Medusa está vinculado, a entender de Bexley, con las numerosas cabezas cercenadas a lo largo del *Bellum ciuile* – la de Pompeyo, a la conclusión del noveno libro, incluida –, y devuelve el eco, en definitiva, del motivo de la desintegración del Estado romano, *caput mundi*. Pero más allá de este valor simbólico, el mito de Medusa cumple una función subsidiaria al propósito de caracterizar al personaje de Catón; la centralidad de la mirada (de Medusa, como es evidente, pero también y sobre todo de Catón) en todo el excurso de las serpientes libias ha sido ya puesto de manifiesto por la crítica reciente (sobre todo por Leigh), pero Bexley aporta una interpretación sugerente sobre el significado de la mirada de Catón. Frente a la visión de Leigh, para quien la mirada evoca el ambiente espectacular característico de los juegos y del anfiteatro – esto es, la espectacularización de los sufrimientos de la guerra civil que ocupan la acción épica –, Bexley propugna en la “visividad” de Catón una evocación de la figura del *sapiens* estoico que *ex alto dolores suos spectat* y que contempla desde la perspectiva de su posición los estragos causados por las serpientes entre sus hombres (lo mismo que sucede, en otro plano, con la figura de Murro). Respecto a la paradoja de un Catón, alineado con la actitud estoica frente a la guerra, pero al tiempo partícipe activo de la propia guerra, Bexley defiende la intencionalidad de Lucano en la construcción de un personaje que no sería otra cosa que la representación literaria de las propias contradicciones en que incurrió el personaje histórico de Catón. — Claudia Wiener en “Stoische Erneuerung der epischen Tradition – Der Bürgerkrieg als Schicksal und die Entscheidungsfreiheit zum Verbrechen” (p. 155-173) vuelve a considerar uno de los aspectos más debatidos de la poética lucanea, a saber,

la presencia del estoicismo en la visión épica del poeta hispano y su relevancia como factor de modificación del código épico. Así pues, coordenadas temáticas como teodicea, *fatum*, *telos*, libertad del individuo, leyes naturales, colapso, *Weltuntergang*, etc. se combinan para conformar una perspicaz lectura (por fuerza, no sistemática) del *Bellum ciuile*. La confluencia de este armazón conceptual con la construcción del espacio épico de Lucano puede proporcionar explicaciones valiosas a diferentes rasgos singulares de su planteamiento, como la desaparición del aparato divino, la presencia de las *causae* y los *publica semina belli* como detonantes de las situaciones, o la inversión de los valores épicos. — Como indica el título de su contribución, “... und es bewegt sich doch! Der Automatismus des abgehackten Gliedes” (p. 175-190), Martin Dinter centra su atención en el tema del *akroteriasmos* en Lucano y el influjo que sobre él han ejercido las ocurrencias de este motivo épico en la tradición precedente. Con este fin se retrotrae primero a las manifestaciones pre-ovidianas para luego detenerse en las *Metamorphosis* de Ovidio, a las que concede un valor metapoético ejemplificatorio y paradigmático – y en particular al episodio de la amputación de la lengua de *Filomela* (acompañada de una interpretación en clave de simbolismo erótico que requiere mayor profundidad para ser convincente) en el libro sexto y a las amputaciones de la escena de Perseo y Andrómeda en el quinto –. Ya circunscrito al *Bellum ciuile*, Dinter analiza los episodios cruentos de Medusa, Mario Gratidiano, la batalla naval de Massilia, y la decapitación de Pompeyo (8, 663 ss.). El análisis de Dinter pretende dar una lectura cohesionada a diferentes momentos de la tradición y a diferentes motivos reunidos en el *Bellum ciuile*. Su afán por abarcar los precedentes ofrece una sólida base pero, al final, si la consideración de los motivos de la amputación de miembros en Lucano se hubiera realizado con mayor detenimiento y profundidad el resultado, ya de por sí satisfactorio, habría sido sin duda mucho más positivo. — El volumen se cierra con una bibliografía de (no todas) las referencias bibliográficas presentadas en los diferentes trabajos (p. 203-226), y con un amplio y utilísimo *index locorum* de precisión milimétrica (p. 227-240). David PANIAGUA.

Frédéric HURLET, *Le proconsul et le prince, d'Auguste à Dioclétien*, Bordeaux, Ausonius (diff. De Boccard, Paris), 2006 (Scripta Antiqua, 18), 23 × 16,5 cm, 351 p., 30 €, ISBN 2-910023-77-X.

La parution de ce livre, qui est issu d'un mémoire inédit présenté le 6 décembre 2003 pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches devant l'Université de Bordeaux III, fut accompagnée par plusieurs articles publiés par l'auteur durant la décennie écoulée et portant sur des aspects ponctuels (notamment le cas de la province d'Afrique proconsulaire) d'une question essentielle pour la compréhension de ce que fut le principat d'essence augustéenne, en particulier dans son fonctionnement politique et administratif : les rapports entre les institutions de la *res publica* et le *princeps*, le cadre concret des modalités du gouvernement des provinces de l'*imperium Romanum*, les relations entre le centre et la périphérie, l'*Vrbs* et les *provinciae*. Présentée en introduction comme une contribution à l'histoire politique, institutionnelle et administrative de l'Empire romain, cette étude prend place dans le cadre des recherches qui, depuis les années 1970, s'attachent à explorer les ressorts de cette entité politique qui demeure, à bien des égards, difficile à cerner, véritable république monarchique, cité-État devenue capitale d'empire. On peut mentionner les enquêtes d'envergure de Fergus Millar, depuis sa vaste synthèse sur *L'empereur dans le monde romain* (1977, 1992<sup>3</sup>) jusqu'à ses principaux articles des années 1960-2000, en grande partie réunis dans les deux premiers volumes de ses *scripta varia* (*Rome, le monde grec et l'Orient*, 2002, 2004), mais également, menée sous son patronage, la thèse demeurée inédite de G. Burton sur les *Pouvoirs et fonctions des proconsuls de 70 à 260*, soutenue à Oxford en 1973. On comprendra aisément que, si l'objectif visé est, comme l'indique le titre de l'ouvrage, destiné à englober une histoire de

l'Empire romain de ses fondements augustéens au règne de Dioclétien, c'est bien à la « révolution augustéenne » que l'essentiel des développements de ce livre en trois parties est consacré. On peut difficilement en faire grief à l'auteur qui a très consciencieusement présenté une analyse méthodique de la documentation disponible, principalement littéraire et épigraphique. Il s'est agi de procéder, sinon à un véritable « renversement de perspective », annoncé en introduction (p. 17), du moins, à la suite de nombreuses enquêtes récentes, d'être attentif aux limites d'un schéma traditionnel (voire devenu canonique) de la supériorité absolue du pouvoir impérial, qui ne rend pas compte des modalités très subtiles de l'approche par César le Jeune des institutions républicaines, refondées sinon à proprement parler restaurées, lui permettant d'inscrire son action dans la durée : le passé *ab Vrbe condita* reconstitué et un futur dynastique impliquant de laisser aux élites, et particulièrement aux familles sénatoriales, une place servant les desseins du nouveau Romulus. On saura gré à F. Hurlet d'avoir été très soucieux de la mise en contexte des situations politiques et institutionnelles des années triumvirales, puis des phases de mise en place progressive du principat. C'est cette dimension « augustéenne » de l'œuvre en recension qui est la plus manifeste, même si l'ensemble offre matière à réflexion et reconsidération d'une histoire pluri-séculaire, marquée par quelques scissions chronologiques importantes : Claude, les Flaviens, les premiers Antonins (Trajan et Hadrien) puis les Sévères (Septime Sévère, Caracalla et Sévère Alexandre notamment). — L'étude est conduite en trois temps, depuis une réflexion sur l'intervention impériale dans la désignation des proconsuls (première partie, p. 21-126), en trois chapitres abordant en premier lieu le tirage au sort (p. 24-82), puis la procédure *extra sortem* (p. 82-103), enfin la prorogation (p. 104-124) ; ensuite, une mise en regard des pouvoirs du proconsul et du prince en trois temps (p. 127-195), avec un premier développement conséquent sur l'*imperium militiae* (p. 131-160), puis une étude du monopole impérial de la victoire qui s'attache au dossier sur le statut auspicial des proconsuls (p. 161-177), en dernier lieu, la hiérarchie des *imperia* permettant de revenir sur les débats récurrents à propos de la notion d'un *imperium maius* ou *aequum* (p. 177-194) ; la troisième et dernière partie, qui ne comprend que deux chapitres, est volontairement présentée comme relevant d'une perspective autre, une « contribution ponctuelle d'histoire administrative qui a pour objet de prolonger les réflexions plus politiques et institutionnelles présentées dans les deux premières parties » (p. 198) : elle aborde le mode de communication entre le prince et le proconsul, en tant qu'expression des rapports entre le pouvoir impérial et le gouvernement des provinces publiques (p. 197-301) ; sont successivement abordées la définition des édits, lettres et mandats d'époque augustéenne (p. 202-233), puis la notion d'un « gouvernement par correspondance » (formulation reprise d'une étude de Millar publiée en 2000), proposant un catalogue de 76 sources présentées puis analysées afin de synthétiser les objets et formes de l'intervention impériale (p. 233-301). Une annexe (p. 302-308) évoque le personnel impérial présent dans les provinces publiques, des procurateurs aux légats, susceptible d'assurer un contrôle indirect au service du prince, puis une conclusion générale (p. 309-314) regroupe utilement les propositions de l'auteur. On soulignera à cet égard l'accessibilité des principaux résultats de l'enquête, généralement résumés à la fin de chaque chapitre et des trois grandes parties (en forme de remarques conclusives, de bilan ou de conclusions), ce qui rend ce livre érudit tout à fait abordable par un public étudiant désireux de prendre connaissance des avancées récentes, débats et polémiques, en histoire politique et administrative de l'État romain du Haut-Empire, fondé sur un dossier de sources le plus exhaustif possible. Le volume se clôt judicieusement par les sources, les abréviations et la bibliographie (p. 315-331), enfin des *indices* (p. 333-351), des sources (littéraires, épigraphiques, juridiques, numismatiques et papyrologiques), géographiques, des noms de personnes, un très bref index thématique achevant l'ensemble de ces instruments indispensables à la consultation d'un tel ouvrage. — Je m'en tiendrai dans ce

qui suit à quelques remarques concernant le processus de *restitutio rei publicae* dans le cadre de la désignation des proconsuls et de leurs relations avec Octavien-Auguste, de l'époque triumvirale aux dernières années de son règne ; ce qui peut être prolongé par l'interprétation des premières années du principat et de la nature des pouvoirs du *princeps*, puis de l'héritage assumé par ses successeurs ; enfin, ce que l'on peut déduire de l'important dossier documentaire concernant les modes de communication, dans une perspective politique tout autant qu'administrative. La conception d'une *res publica restituta* par Octavien-Auguste a orienté depuis une dizaine d'années, et plus particulièrement à la suite de la publication en 1999 de *l'aureus* de 28 (*Leges et iura p. R. restituit*) par J. Rich et J. Williams, les réflexions concernant la nature du régime augustéen, lors de cette mise en place d'un *nouus status*. Je signalerai à ce propos la publication récente d'un colloque organisé à Nantes par l'auteur et Bernard Mineo, dont le titre souligne bien les enjeux de ces débats : *Le Principat d'Auguste. Réalités et représentations du pouvoir. Autour de la Res publica restituta* (PUR, 2009), auquel on peut renvoyer pour les divers éclairages apportés et la bibliographie (particulièrement l'introduction et la première partie). Pour notre propos, le retour aux règles pompéiennes de 52 av. n. è., l'abandon du consulat par Auguste en 23, et plus généralement le sens de la période 31-23 à cet égard, sont autant de jalons scrutés avec soin par F. Hurlet, afin de rendre compte du fonctionnement concret de la *sortitio* et des écarts à cette pratique remise à l'honneur d'une désignation régulière et annuelle des proconsuls, *extra sortem* et prorogation. La première partie livre un exposé équilibré des formes de l'intervention impériale, en établissant avec rigueur les modalités du comportement augustéen en la matière. Les reconstructions proposées sur la base d'hypothèses clairement identifiées comme telles (« si l'on veut bien admettre ») m'ont paru convaincantes et sont prolongées par la documentation des deux siècles et demi qui suivent, ce qui permet de dresser les listes des nominations *extra sortem* ou prorogations, souvent en contexte de guerre (p. 93-100 et 109-122). Les conséquences de la monopolisation impériale du consulat durant les années 31-23 sont ainsi exposées, en particulier pour les proconsulats de 22, 21 et 20. Je retiens des remarques concernant l'organisation technique de la *sortitio* (p. 79-82) l'essentiel, à savoir l'importance du rituel politique lors de ces pratiques, et ce sur la plus longue durée possible, depuis le soin apporté par Auguste au discours valorisant le retour aux conceptions supposées de la *res publica*, qui avait de surcroît l'intérêt de remettre l'aristocratie sénatoriale au cœur du dispositif politique, jusqu'aux témoignages du III<sup>e</sup> siècle, même si l'équivalence des listes (postes à pourvoir et candidats) rendait le processus sans véritable enjeu. La deuxième partie s'ouvre sur une relecture du livre 53 de Dion Cassius qui a le mérite d'aborder le problème de l'interprétation des premières années du nouveau régime par nos sources, de sorte que les changements sont à replacer dans le temps long : c'est ce que permet notamment de vérifier l'idée couramment défendue d'une démilitarisation des provinces publiques dès la réforme de 27, comme pouvaient le suggérer les témoignages de Strabon et de Dion. On s'accordera volontiers avec l'auteur sur la prudence du *princeps*, qui est faite d'empirisme et de pragmatisme (p. 194). La monopolisation de la victoire, que j'avais pu naguère analyser dans la perspective de la construction d'un « univers festif » dès les premières années du principat dans *La Fête à Rome*, n'implique nullement de retenir des solutions institutionnelles radicales dès les années 28-27, mais au contraire de constater ce que l'*auctoritas Augusti* permettait d'envisager en matière de primauté de l'*imperium*, d'un point de vue militaire, auspicial et hiérarchique, sans qu'il faille considérer pour autant une quelconque disparition de l'*imperium auspiciumque* des proconsuls. Il reste que le témoignage sévérien distinguant nettement légats d'Auguste propréteur et proconsuls, gouverneurs des provinces publiques et des provinces impériales, mérite d'être commenté au titre de la perception sur le long terme des conséquences de la réforme augustéenne (en particulier à propos de la détention de l'*imperium militiae*,

des auspices militaires et du *ius gladii*). En dernier lieu, le rappel en introduction de la 3<sup>e</sup> partie du modèle interprétatif de Millar et des enjeux de cette lecture des interventions du prince dans l'Empire (« The Emperor at work ») en termes de passivité ou de réactivité, avec de surcroît la place centrale accordée au système de la pétition-réponse (sur l'œuvre de Millar et les débats historiographiques qu'elle a suscités, on peut se reporter au livre à paraître en 2012 (*The Roman World* de Fergus Millar), avec la mise au point de Peter Eich, « Centre and Periphery. Administrative Communication in Roman Imperial Times »), vient nous signifier qu'au-delà des tentatives d'interprétation de la nature de l'Empire romain, plus ou moins élaborées ou conceptuelles, nous disposons d'une documentation précise non négligeable. C'est en ce sens que les développements des deux derniers chapitres du livre de Hurllet sont importants et, loin d'être des excursus, ils font partie des pièces essentielles d'un dossier qui permet d'étayer les modalités concrètes du fonctionnement de l'*imperium Romanum*. La notion d'intermédiaire traduit au mieux la place du proconsul en sa province – mais l'on pourrait dire de tout gouverneur, ceux-là mêmes qui prendront au cours du III<sup>e</sup> siècle le titre générique de *praeses* –, entre le pouvoir impérial et les cités et populations des territoires provinciaux. L'inventaire des sources (p. 235-279) permet de mesurer l'importance des lettres et rescrits d'une part, tout autant que de certains règnes d'autre part, au-delà des inévitables distorsions imputables au hasard des découvertes, Trajan, Hadrien, Antonin et Marc Aurèle en tête, et de recenser la nature de leurs interventions. En définitive, l'étude de F. Hurllet apporte concernant le principat, d'Auguste au III<sup>e</sup> siècle, un ensemble d'analyses de qualité qui, à partir du prisme des relations entre le proconsul et le prince, nous livre une approche judicieuse et toujours stimulante sur le régime augustéen et ses transformations progressives, de dynastie en dynastie, en donnant à lire toutes les sources disponibles et en proposant une interprétation qui emporte la plupart du temps la conviction du lecteur. Une fois de plus, la preuve est ainsi faite que l'*Imperator Caesar Augustus* a établi très progressivement les fondements de sa *res publica* monarchique, en respectant au mieux l'héritage des dernières décennies de la République tout en feignant de tirer un trait sur l'époque triumvirale, mais en privilégiant les formes de communication les plus adaptées à l'expression d'une autorité ayant justifié au regard de ses contemporains la primauté de son *imperium* et offrant à ses successeurs un modèle de comportement pour l'avenir.

Stéphane BENOIST.

*Invigilata Lucernis* 31, 2009, Bari, Edipuglia, 2010, 24 × 17 cm, 263 p., ISBN 978-88-7228-585-5. ISSN 0392-8357.

Après la très brève étude de N. Adkin, *Horace's Weak Sheep : Etymologizing in Epode 2,16* (p. 7-8), qui propose une explication personnelle de *ouis*, M. Ambrosetti, *Sulla lingua di L. Cornelio Sisenna. I : Lessico* (p. 9-58), s'attaque à une reconstruction de la langue et du style de Cornelius Sisenna, si appréciés de Cicéron. Des dizaines de mots sont placés dans leur contexte et dûment expliqués. Une suite est prévue à cette étude. N. F. Berrino, *Telegono parricida : un unicum oraziano (Hor. Carm. 3, 29, 8)* (p. 63-67), propose une interprétation positive, si l'on peut dire, de l'acte fratricide de Romulus dans le cadre d'un rite de fertilité et d'une renaissance qui n'est évidemment possible qu'après la mort. P. Colafrancesco, *Phantasia vs. Imago nel commento di Servio a Virgilio* (p. 79-88), décèle deux possibilités de *phantasia* : l'image même telle qu'elle est produite mais aussi la capacité de produire des images. Cette ambiguïté amène un commentaire détaillé. C. Craca, *Uno strano parassita : Letino e Frebbre in Marziale 12,17* (p. 89-94), voit dans l'épigramme presque une scène de comédie avec une Fièvre personnifiée, qui n'abandonnera pas sa victime tant elle est bien nourrie. G. Giangrande, *On the Text of Pentadius* (p. 105-107), livre une exégèse textuelle de six passages difficiles. A. Luisi, *Livia cantata da poeti e prosatori* (p. 109-117), aborde deux sujets. Tout d'abord, il attribue la pré-

sence exceptionnellement faible de Livie dans la littérature à la prééminence absolue réservée à Auguste. Ensuite, il cherche à cerner le rôle de Livie dans la *domus augustea*, si mal mis en évidence par les historiens. Au passage, on notera, toujours à propos de Livie, l'analyse de l'ironie chez Ovide, tandis que l'auteur tend à lui attribuer la *Consolatio ad Liuiam*. G. Maselli, *Riflessi cristiani in Apuleio : un possibile antecedente della laus paupertatis* (*Apol.* 18, 2-6) (p. 119-129), apporte sa pierre à l'édifice sans cesse en construction de l'influence du christianisme sur Apulée. On argumente ici en faveur d'une absorption de la terminologie chrétienne. Comme illustration, la *paupertas* est mise en parallèle avec l'*agapé* de 1 *Corinthiens*, 13, 4-7. S. Palumbo, *Vestali pagane e vergini cristiane nell'epistola XVIII di Ambrogio* (p. 131-139), insiste sur la supériorité des vierges chrétiennes par rapport aux Vestales : c'est la réponse de saint Ambroise à Symmaque. C. Salemmè, *Animali in guerra* (*Lucr.* 5, 1308-1349) (p. 157-175), rédige une exégèse fouillée à ce passage difficile, que l'on ne peut comprendre qu'en le mettant en rapport avec des éléments profondément épicuriens. F. Scoditti, *Teoria e pratica musicale nel IX libro del De Nuptiis di Marziano Capella* (p. 177-192), démontre par une analyse stricte de différents termes techniques, la richesse et la complexité de la modulation ainsi que la progression de la mélodie dans la composition. A. Stramaglia, *Pseudo-Quintilianus, Declamationes maiores, 2 : Caecus in limine* (p. 193-240), offre une édition critique nouvelle avec traduction et notes explicatives. Pour N. Zugravu, *Princeps bonus nel Liber de Caesaribus di Aurelio Vittore* (p. 241-253), Aurélius Victor rédige une histoire des empereurs plus que de l'empire ; même si tous les *Caesares* ont été utiles à l'État, c'est en Constance II que notre confrère roumain voit le souverain idéal. H. White, *Notes on the Text of Ovid's Heroides* (p. 255-260), rectifie le point de vue de J. Diggle (dans *CQ* 17, 1967) qui voyait beaucoup de « textual alterations ».

Pol TORDEUR.

Line Overmark JUUL, *Oracular Tales in Pausanias*, Odense, University Press of Southern Denmark, 2010 (University of Southern Denmark Classical Studies, 23), 24 × 16,5 cm, 278 p., 348 DDK, ISBN 978-87-7674-483-0.

« Pèlerin grec dans le monde romain », Pausanias est un auteur qui a été un peu dédaigné en ce qui concerne les réponses oraculaires, car la *Description de la Grèce* a été considérée comme un ouvrage tardif et, par conséquent, comme un témoin peu intéressant, même si elle constitue la seule ou la plus importante source pour plus de soixante pourcent des réponses oraculaires qu'elle contient. Pausanias a surtout été lu pour l'information relative à l'archéologie et à l'histoire de l'art qu'il fournit. Le but de cet ouvrage est de rassembler toutes les réponses oraculaires qui se trouvent chez Pausanias et de les étudier selon le modèle des recherches qui ont été consacrées aux textes oraculaires chez Hérodote (cf. L. Miletta, *L'analisi dei testi oraculari in Erodoto* in G. Abbamonte et alii (éd.), *L'ultima parola. L'analisi dei testi : teorie e pratiche nell'antichità greca e latina*, Naples, 2004, p. 215-230). Après une présentation de Pausanias et de son œuvre, un aperçu des travaux relatifs à l'étude des réponses oraculaires et des remarques sur l'authenticité de ces réponses ainsi que sur la procédure oraculaire en usage à Delphes, une première analyse est consacrée à la forme des récits oraculaires. Elle est fondée sur un catalogue de 173 entrées que l'on trouve dans l'appendice 2 et qui est construit sur le modèle de la communication de Roman Jakobson : le destinataire, le destinataire, le contexte, le message, le contact, le code. Cette analyse empirique de la forme conduit à la conclusion que les récits oraculaires présentent des signes évidents de composition orale. La structure narrative qui les caractérise avec des *formulae* et un schéma uniforme montre clairement que les réponses ont été formulées oralement sur les sites oraculaires et qu'elles ont été composées selon les principes de la tradition orale. Lors de leur transmission orale, les récits oraculaires ont subi une sorte de « structuration » qui a conduit à un schéma narratif fixe avant d'apparaître sous leur forme actuelle dans les différentes

versions écrites. Vient ensuite une étude de la fonction des récits oraculaires dans l'ouvrage de Pausanias et des techniques narratives utilisées par l'auteur. Le dernier chapitre tente de replacer les analyses précédentes dans le cadre de la société gréco-romaine du II<sup>e</sup> s. dans laquelle l'ouvrage a été composé. La division entre *logoi* et *theoremata* constitue le cadre contextuel à la lumière duquel la fonction des récits oraculaires dans l'œuvre de Pausanias doit être définie. Les récits oraculaires peuvent être caractérisés comme étant une partie importante des *logoi* historiques et mythiques. On constate en effet que, lorsque les récits oraculaires apparaissent dans les *logoi*, la narration se construit autour du récit oraculaire, lequel revêt par conséquent un caractère plus étoffé et contient souvent une réponse détaillée en hexamètres. Dans ces passages, les récits oraculaires occupent donc une fonction essentielle, dont le but est de démontrer et de décrire l'identité du requérant dans un contexte politique. Dans les passages dits *theoremata*, en revanche, les récits oraculaires sont beaucoup plus brefs. Malgré cette concision, leur importance est tout aussi grande, car le récit oraculaire permet de replacer le monument décrit dans un contexte culturel et historique. En outre, le récit oraculaire lui confère un statut sacré, car, selon le récit, il a été élevé sur l'ordre du dieu. Le monument et, éventuellement, le nouveau culte héroïque réveillent le récit oraculaire dans la conscience collective de la communauté et deviennent ainsi la preuve concrète que le requérant a bien rempli sa part dans le contrat *do ut des* et qu'il rétablit *ipso facto* la *pax deorum* comme garantie de l'équilibre social dans le futur. Le récit oraculaire renvoie donc en même temps à une tradition passée historique en vue de construire une identité présente, qui doit assurer le futur de la communauté. On retrouve dans un tel récit l'équation passé = présent = futur. Pausanias n'utilise pas ces récits oraculaires pour construire une identité pan-hellénique vis-à-vis de l'Empire romain, mais il s'en sert pour (re)construire une identité locale dans les différentes *poleis* qu'il visite et qu'il décrit dans son ouvrage. On peut conclure que Pausanias a adapté et abrégé ces récits et qu'il rapporte seulement ce qu'il considère comme important. Il n'est pas nécessaire de raconter le mythe tout entier, mais seulement les éléments qui ont un lien avec le contexte narratif du récit oraculaire. Dans ses *logoi*, il choisit souvent le contenu en se fondant sur ce qu'il a lu ou pas chez des auteurs antérieurs. L'intérêt de Pausanias pour les sujets religieux est particulièrement fort pour plusieurs raisons. Pausanias dit qu'il a participé lui-même à certains cultes et à des rites religieux. Les cultes locaux lui sont étrangers, car il vient d'Asie Mineure, et c'est précisément dans les temples que les symboles de l'histoire de la communauté locale peuvent être retrouvés. Sous ce rapport, Pausanias considérait que les récits oraculaires étaient des témoignages religieux. Voilà pourquoi il leur accorde plus d'autorité que les autres *logoi*. Pausanias attachait une grande importance à l'autopsie. Sous ce rapport, son œuvre peut être vue comme une sorte de Grand Tour. Bien que sa narration soit dépourvue de données personnelles, son ouvrage peut être considéré comme personnel pour la simple raison qu'il écrit à la première personne. Lorsqu'il manifeste son intérêt pour la Grèce archaïque et classique, Pausanias s'inspire des tendances littéraires et culturelles de son temps. Le *Panhellenion* d'Hadrien a beaucoup d'importance pour la façon dont Pausanias aborde son sujet, comme le montre l'éloge d'Hadrien en I, 5, 5. Grâce à la croissance économique et culturelle que connaît la Grèce sous le règne d'Hadrien, Pausanias ne voit pas le monde grec sous un jour négatif qui consisterait à regretter le déclin du présent par rapport à la grandeur des temps anciens. Il ne veut pas idéaliser la Grèce du passé, comme le font certains auteurs contemporains, mais choisit de décrire les conditions concrètes des paysages et des cités telles qu'il les rencontre au cours de son tour. Durant ce circuit, Pausanias a sans doute rencontré, à certains endroits, une tradition orale vivante, ce qui implique que plusieurs récits oraculaires présents dans son œuvre sont la première version écrite d'une transmission orale. De ce point de vue, on peut comparer Pausanias avec l'auteur de contes danois Evald Tang Kristensen (1843-1929), qui s'est attaché à recueillir, dans le

Jutland, les joyaux de la littérature orale. L'un et l'autre ont passé une grande partie de leur vie à voyager, à visiter des peuples et à écouter leurs récits de légendes anciennes dans le but de les transmettre aux générations futures. Bibliographie. Cinq appendices : (1) *Corpus oraculorum* (texte grec sans traduction), (2) catalogue des récits oraculaires, (3) concordance des réponses de l'oracle de Delphes, (4) statistiques de la répartition des récits oraculaires dans les dix livres de Pausanias, (5) cartes des sites oraculaires. Il n'y a pas d'index.

Bruno ROCHETTE.

Robert A. KASTER, *Macrobius. Saturnalia*. Volume 1. *Books 1-2* ; Volume 2. *Books 3-5*, Volume 3. *Books 6-7*. Edited and translated by R. A. K., Cambridge, Mass. - Londres, Harvard University Press, 2011 (Loeb Classical Library, 510, 511 et 512), 17 × 12 cm, LXXIV-387, x-475 et x-454 p., 19,50 € chacun, ISBN 978-0-674-99649-6 ; 978-0-674-99671-7 ; 978-0-674-99672-4.

The guru on *grammatici*, Robert Kaster, now does the guru on *grammatica*, Macrobius Theodosius, for Loeb – a grammatical *Glücksfall*. Kaster has recently been doing important work on Macrobius' MSS (cf. his *Studies on the Text of Macrobius' Saturnalia*, Oxford, 2010). The canonical edition by James Willis, who (cf. *Gnomon* 36, 1964, p. 790) was wont to pose as a miniature Australasian Housman, sucks. The canonical English translation by Percival Davies, though it appeared six years after Willis' edition, was not based on it, but instead on Eyssenhardt's Teubner of 1893, which is even worse. It is therefore natural that Bob Kaster's *Saturnalia* should be a doubly better beanfeast than Percy Davies'. First we are regaled with 50 pages of "Introduction", which consists of the following sections : "Macrobius Ambrosius Theodosius" (a Cameronesque nostalgist who may even be a conscientious Christian), "Dramatic Date and *Dramatis Personae*", "The *Saturnalia* as Dialogue", "The Plan of the Work and its Sources", "Text and Translation" (a codicological cave of Ali Baba). Helpful notes make this *Saturnalia* especially enjoyable. — Since "grammar" is etymologically "glamour", it will be appropriate to zero in, like Macrobius himself, on the Latin poet with the most glamour, because the most grammar - Virgil. The exordium of Book V establishes Virgil's stylistic superiority to Cicero. Here the dialogue runs : *uideo quid agas, ... quid intendas, quo me trahere coneris, ... scilicet ... ad comparationem Maronis et Tullii* (V, 1, 3). The beginning and end of this very important sentence are translated by Kaster thus : "I see what you're up to ... a comparison of Maro and Tully". Such nomenclature may strike the modern reader as a tad Ogygian : *Tullius* is translated normally on its next occurrence (VI, 2, 33) as "Cicero". Exception may also be taken to the juxtaposition of such preciosity with the colloquialism of initial "what you're up to" with its consequent imputation of *espèglerie*, for which there would appear to be no warrant in the Latin : the same *quid agis ?* is a *sancitissima uox* opening a *prosopopoeia* of the *patria* in Cicero, *Catil.* I, 27 (cf. I, 29). *Grauitas* is also suggested by the second unit in this impressive Macrobian tricolon that combines *auxesis* with Behaghel's Law : *quid intendas* (cf. participial *intentus* with *OLD s. v. 2* : "intensely serious"). Further corroboration is supplied by the gravely glossatorial *uerecunde* that begins the next sentence : *uerecunde enim interrogasti*. These three words are rendered by Kaster as "You put circumspectly the question you really want answered". It may however be asked whether "circumspectly" catches quite the right nuance of *uerecunde*, which here would seem rather to signify "discreetly" (so *OLD s. v. 2*). — The afore-mentioned stylistic mix implied by Kaster's "Tully" and "you're up to" is solemnly condemned by Quintilian, *Inst.* VIII, 3, 60 : *uitium est ... si quis sublimia humilibus, uetera nouis, poetica uulgaribus misceat*. On a lighter note reference may also be made to Macrobius' previous sentence but one, which opens this book. Here Virgil's *orandi disciplina* is translated by Kaster as "skilled in the ways or [sic] oratory". This somewhat circumlocutory rendering of *orandi* has generated a typo that *pour comble de malheur*

also flies in the face of the oratorical principle enunciated by (e. g.) Macrobius' own Saturnalist and arch-grammaticus Servius : *mala est compositio ab ea syllaba incipere, qua superius finitus est sermo* (*Aen.* II, 27). Servius then goes on to point out that the resultant collocation can entail an inappropriate unpleasantness, as here – an 'orrible "'or[r]or". Such cavils may however be parried with the Macrobian Symmachus' defence of Virgil himself : *ista quae proscindis defendere quilibet potest ex plebeia grammaticorum cohorte, ne Servio nostro ... in excusandis talibus quaeratur iniuria* (I, 24, 8). At this *Saturnalia* we do not, like Macbeth, "sup full with [h]orror". Quite the contrary : Kaster has served up a yummy beano for all students of Macrobius in particular and of *grammatica* in general.

Neil ADKIN.

Christina S. KRAUS, John MARINCOLA et Christopher PELLING, *Ancient Historiography and its Contexts. Studies in Honour of A. J. Woodman*. Edited by Chr. S. Kr., J. M., and Chr. P., Oxford, Oxford University Press, 2010, 24 × 16,5 cm, XIV-449 p., 1 front., 80 £, ISBN 978-0-19-955868-1.

Vingt-et-un articles : un seul, consacré à un écrivain grec (Thucydide), les autres, à des latins. Tous sont dus à des « scholars » appartenant au petit monde des auteurs anglo-américains, un peu repliés sur eux-mêmes, et dans l'ensemble peu ouverts aux études extérieures. Certains de ces articles présentent de belles qualités d'analyse, voire de finesse et, en tout cas, de solide érudition. — John Moles, *Narrative and Speech Problems in Thucydides Book 1* (p. 15-40). Un article un peu inégal. La 1<sup>re</sup> partie, très riche, consiste dans une analyse fine et détaillée du vocabulaire des paragraphes 5 et 6 du chapitre 23. Importance des termes utilisés pour l'exposé des causes de la guerre. Les traductions anglaise et française des mots πρόφασις et αἰτία sont particulièrement intéressantes : Moles (p. 18) traduit πρόφασις par « précause », J. de Romilly (Budé) par « motifs et causes » et διαφόροι par « différends », Moles par « différences ». La causalité, chez Thucydide, est, de toute façon, complexe. – Nombreux rapprochements avec Hésiode et Hérodote. Chez Thucydide, ἀρχή et αἰτία sont liés : donc « calibration » multiple ; les mots αἰτία et πρόφασις peuvent être synonymes. Πρόφασις est une « précause » d'ordre psychologique. Rapport étroit également avec le vocabulaire d'Hippocrate (langage médical). En réalité, la principale cause de la guerre a été la peur, celle que les Spartiates et leurs alliés ressentiaient devant la puissance d'Athènes, notamment de sa flotte. Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> parties (p. 23 sq.) concernent la *Pentecontaetia* au cours de laquelle la puissance athénienne a été acquise par la construction des remparts de la ville et des Longs Murs, la création de la Ligue de Délos, la masse des tributs recueillis et gardés par Athènes et l'attitude impérialiste de l'ecclésia, cela au cours des années 433-432. On ne voit pas toujours très bien à quoi tend la « démonstration » de Moles. Celui-ci use et abuse du terme « pun » (« punning ») – près de dix fois – qui signifie théoriquement « jeu de mots », mais qui désigne en fait l'ambiguïté de certains termes utilisés par Thucydide : par exemple ἀρχή, qui équivaut à la fois à « commencement », « pouvoir » et « Empire » : cf. p. 25 où l'on voit que le début du pouvoir de Thémistocle (l'archontat) correspond à celui d'Athènes. L'analyse des faits prouve, à la fois chez Thémistocle et Pausanias, que les liens qu'ils ont eus avec la Perse jouèrent un grand rôle dans les rapports entre Athènes et Sparte et la conduite de la guerre. Que Thémistocle soit l'homme idéal pour Thucydide est en tout cas certain. Moles souligne aussi, à juste titre, le jeu un peu ambigu de Périclès (mais celui-ci meurt au début de la lutte). Le recenseur regrette vivement l'absence de conclusion nette : que voulait démontrer en réalité Thucydide ? Comment celui-ci jugeait-il Périclès ? – Un peu décevant à cet égard. — Christina Shuttleworth Kraus, *Divide and Conquer : Caesar, De Bello Gallico 7* (p. 40-59). Le lecteur qui s'attendait plus ou moins, d'après le titre, à un commentaire d'une devise du genre « Diviser pour régner » est un peu surpris par le contenu de cet article. La « division » dont il s'agit ici n'est pas celle

des peuples (à soumettre), mais celle des territoires qui constitueront le futur Empire. L'auteur a soin de souligner l'importance de la « catégorisation » (centuriation, par exemple) à laquelle Rome procède dès le début pour organiser ses conquêtes : la tâche n'en sera que plus facile. Les *commentarii*, comme ceux du *B.G.*, seront ainsi d'ordre surtout géographique : du coup le récit s'étendra sur une échelle plus large et sera lui-même divisé presque de façon naturelle : symbolique à cet égard est la première phrase du *B.G.* L'exposé de l'auteur traite successivement d'Avaricum, de Gergovie et, beaucoup plus brièvement, d'Alésia et concerne donc trois sièges, d'où la structure du livre 7 de César. La deuxième partie de l'étude de C. S. K., intitulée « Barring Misfortune », n'est pas claire, car on ne voit pas ce que l'auteur veut démontrer. La 3<sup>e</sup> partie (p. 49-59) mêle le récit de l'attaque contre Gergovie et la révolte des Éduens, eux-mêmes divisés entre troupes loyales et troupes rebelles. Le récit de César se partage entre les deux récits. Suivent deux discours (discours après une défaite) : celui de Vercingétorix : il n'aurait pas, pour sa part, laissé les habitants d'Avaricum se fier à leurs propres forces pour résister à César. Quant à celui-ci, il reproche à ses troupes leur indiscipline à Gergovie. Les deux discours, placés au milieu du livre, ne font que souligner le mérite des Romains. Un article qui manque d'unité. Intérêt ici de la description détaillée du mur gaulois ? L'exposé va un peu en zig-zag. Le point d'interrogation après *Conquer* (p. 49) n'est pas expliqué. — Jane D. Chaplin. *Scipio the Matchmaker* (p. 60-72). Un bref et bon article qui examine les différents aspects de la figure complexe de Scipion l'Africain : généreux et chaste (bien que φιλοϋννης) en Espagne où, après la prise de Carthage, il remet la belle et jeune captive à son fiancé, puis fait la leçon à Masinissa qui, emporté par sa passion, n'avait pas hésité à épouser Sophonisbe, la fille d'Hasdrubal : celle-ci était une prise de guerre et appartenait, en tant que telle, au sénat et au peuple romain. Tout autre apparaît le personnage dans la seconde partie de sa vie où il devient, au contraire, le symbole de la tyrannie et annonce par là les *imperatores* de la fin de la République : cf. l'attitude de Scipion qui n'hésite pas à s'opposer au sénat lors de son intervention illégale en faveur de son frère, alors que celui-ci était conduit en prison. — T. P. Wiseman. *Velleius Mythistoricus* (p. 73-86). Wiseman commence son article en disant qu'il parlera, à propos de ce qui nous reste du livre I de Velléius Paterculus, du peu de chose que Woodman lui a laissé à dire. C'est un hommage et une flatterie, mais, compte tenu de la brièveté et de la relative aridité des 8 premiers chapitres qui constituent aujourd'hui le livre I, c'est faire preuve d'un certain courage, car ce sujet écarte *a priori* les commentaires développés de la période qui va de la guerre de Troie au règne de Romulus. En fait, traiter des voyages d'Énée est une façon de commencer l'histoire de Rome : les mentions du roi d'Albe chez Virgile et Tite-Live constituent la préhistoire de la Ville. — En réalité, Velléius Paterculus, qui parle d'Agamemnon et de ses successeurs, place les débuts de son ouvrage avant la guerre de Troie... — Wiseman, quant à lui, mentionne les grands mouvements de peuples en Grèce, parle de la colonisation de l'Eubée par les Athéniens et de leur installation en Ionie et dans les îles. Le *floruit* d'Homère correspond à une époque qui précède de 100 ans la fondation de Rome. C'est alors que Didon fonda Carthage. Environ 120 ans après Homère, vint Hésiode ; c'est ensuite la fondation en Italie de Capoue et de Nole. Après quoi Hercule mourut sur l'Oeta et devint dieu, 40 ans avant la chute de Troie. Ses fils sont chassés du Péloponnèse par ceux de Pélops. C'est ensuite le retour des Héraclides, la fondation de Corinthe, puis celle de Rome (vers 755-754), soit 437 ans après la destruction de Troie (naturellement beaucoup de chiffres sont corrompus). Inattendue est la mention de l'apothéose d'Hercule qui a son autel à l'Ara Maxima, à Rome. Wiseman établit plusieurs rapprochements avec Diodore qui relie l'apothéose d'Hercule à la fin des Douze Travaux. Pour Velléius Paterculus, Hercule accomplit en Occident de nombreux exploits utiles, mettant fin à des tyrannies, ouvrant des routes et battant les Géants. Velléius Paterculus lui-même est Campanien, comme son patron et protecteur,

M. Vinicius. L'auteur ne parle pas de l'expression « Mythistoricus » qu'il aurait sans doute mieux valu écrire « Myth-historicus ». La formule est d'ailleurs inexacte, ou du moins demanderait discussion, étant donné les nombreux événements historiques et non mythiques auxquels se réfère Velléius Paterculus. — Anna Chahoud. *Romani ueteres atque urbani sales : A Note on Cicero De Oratore 2.262 and Lucilius 173M* (p. 87-96). Un très bref article (une « note »). Suite d'anecdotes concernant les plaisanteries sur les mots (*De oratore* 2, 262) dont Cicéron donne de nombreux exemples, mais le lecteur est souvent gêné parce qu'il ne connaît pas suffisamment l'identité des personnages cités. Surtout, absence de contexte comme c'est le cas chez Lucilius 173M. Les « bons mots » (*dicta*) sont plus ou moins dépendants du « clan » social de l'intéressé. Licinius Crassus, comme Laelius, est un exemple pour Cicéron qui aime citer un passé exemplaire (culture aristocratique) ; cela, avec une certaine nostalgie. Cicéron fait preuve d'indulgence à l'égard de C. Granius, un *praeco* (qualifié par lui de *dicacissimus*), parce qu'il était l'ami intime de Licinius Crassus, avant de devenir celui de Cicéron et d'Atticus. A. Chahoud souligne à juste titre le caractère plus ou moins méprisant des diminutifs. Le recenseur regrette l'absence d'une conclusion générale. L'article se résume trop souvent à une suite d'exemples. C'est un réservoir de bons mots. On attendait davantage et surtout mieux. — Elizabeth A. Meyer. *Allusion and Contrast in the Letters of Nicias (Thuc. 7.11-15) and Pompey (Sall. Hist. 2.98M)* (p. 97-117). Une contribution très intéressante, riche et bien argumentée. L'auteur compare la lettre envoyée à l'ecclésiastion d'Athènes par Nicias, chef de l'expédition athénienne en Sicile, à celle adressée par Pompée au sénat romain, alors qu'il était à la tête de l'armée romaine partie en Espagne pour y réduire Sertorius. Les deux généraux écrivent à un moment où la situation militaire est menacée. Nicias demande soit son propre rappel, soit celui de son armée, soit l'envoi d'une nouvelle flotte et d'une nouvelle armée ; Pompée, qui a remporté plusieurs succès (avec Métellus), se plaint du manque d'argent et de vivres pour pouvoir continuer la lutte. L'auteur relève les nombreux points communs entre les lettres : les deux généraux regrettent l'absence de réponse à leurs nombreuses lettres et à leurs envoyés précédents ; tous deux soulignent que ce sera là leur dernière demande, Nicias, parce qu'il espère être rappelé, Pompée, parce qu'il a l'intention de rentrer à Rome avec ses troupes, si on ne l'écoute pas. Les différences ne sont pas moindres : Nicias note que la Sicile ne peut plus les nourrir et risque, de toute façon, de passer à l'ennemi, Pompée menace le sénat de voir les deux armées, la sienne et celle de Sertorius, marcher sur l'Italie. En outre, Pompée déforme et exagère le danger, car il a jusqu'alors remporté plusieurs victoires ; il rappelle aussi aux sénateurs les nombreux services qu'il leur a rendus dans le passé. La situation de Nicias, très malade (crises néphrétiques) contribue à affaiblir sa position. Mais surtout, le ton de la lettre de Pompée frise l'arrogance alors que celle de Nicias est presque pathétique et, en même temps, maladroitement parce que relativement timide : il présente son éventuel rappel plus comme une faveur que comme une urgente nécessité. L'analyse de l'auteur, notamment la présentation qu'elle fait des « audiences » est fine : l'assemblée d'Athènes n'apprécie que les succès de ses généraux et n'hésite pas à sanctionner sévèrement ceux qui sont vaincus ; le sénat romain, lui, est certainement ébranlé, voire intimidé, par le ton quelque peu brutal de la lettre de Pompée. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'on est encore en période de guerre civile : l'équipée de Lépide est récente. En conclusion, le recenseur tient à louer la justesse des pages d'E. A. Meyer. Le choix de son sujet d'étude, à savoir l'examen comparatif des deux lettres, était particulièrement judicieux. À noter aussi la richesse des notes (opinions des autres « scholars »). Il regrette cependant que l'auteur ne fasse aucune allusion à l'opinion de Salluste à l'égard de Pompée, compte tenu d'un passé encore récent, et ne relève pas suffisamment l'ambiguïté de l'avertissement de Pompée (marcher sur l'Italie). Celui-ci ne pouvait pas ne pas se rappeler ce qui s'était passé une dizaine d'années auparavant (débarquement de Sylla et de son armée en Italie). — S. P.

Oakley. *Dionysius of Halicarnassus and Livy on the Horatii and the Curiatii* (p. 118-138). Cette vingtaine de pages a beaucoup de qualités. L'examen des textes cités est fait avec minutie et les bonnes remarques concernant les deux historiens sont fréquentes, notamment en ce qui concerne les rapports entre histoire et tragédie (encore que « Denys joue rarement le rôle d'historien tragique », et qu'« il ne s'intéresse guère, à la différence de Tite-Live, aux changements de fortune » (p. 119). Denys recherche surtout, dans son récit, l'ἀκρίβεια (précision), d'où son intérêt pour les discours, notamment ceux des principaux personnages. Oakley note le souci qu'a l'historien grec de souligner la parenté des combattants et de préciser les blessures successives reçues par deux des Horaces (à l'aîne et à l'intestin), de noter (21, 1) la jalousie des divinités qui conduisent le vainqueur à tuer sa sœur le jour même de sa victoire (nombreux rapprochements avec Hérodote). Plusieurs tragédies grecques font état, elles aussi, du conflit entre les obligations dues à la famille et à la patrie. Denys fait une large place à l'émotion ; Tite-Live, au rôle des spectateurs du combat ; Tite-Live divise son récit en six épisodes, jusqu'à la destruction d'Albe ; il abrège beaucoup le récit annalistique. Oakley n'hésite pas à consacrer plus de deux pages à un résumé détaillé des premiers chapitres du livre III de Denys ; il note que ce dernier épouse la cause romaine contre celle d'Albe (on sait que, pour lui, les Romains ont une origine grecque : d'où les rapprochements que le lecteur peut faire avec Thucydide et Hérodote). Denys ne rechigne pas à entrer dans les moindres détails, à développer les discours des combattants dans un climat qui fait songer à la fois à l'épopée et à la tragédie (meurtre de la sœur des Horaces). Place est faite à l'attitude des spectateurs – mais ceux-ci semblent moins conscients que ceux de Tite-Live de l'importance de l'enjeu : ce dernier souligne les phases d'anxiété et d'excitation. Oakley remarque, en analysant le texte de Tite-Live de façon très détaillée (presque mot par mot, par endroits), que le texte est parfois interrompu pour faire place à un *forte* saisissant ; il souligne que, pour Tite-Live, le dernier des Horaces avait « par chance » gardé toutes ses forces. Au paragraphe 14, l'historien latin note – et cela accroît la vraisemblance de son récit – que les cinq tombes existaient encore de son temps. Quant au discours d'Horace le père, chez Tite-Live, il accentue le caractère dramatique de la scène. — David West, *Amores 1.1-5* (p. 139-154) Sans doute cet article est-il bref, mais le recenseur l'a lu avec plaisir, tant l'analyse est souvent judicieuse et le vocabulaire bienvenu. Après une brève mention de l'extrême jeunesse d'Ovide quand il a publié en 5, puis en 3 livres, les 53 poèmes des *Amores*, le commentaire des 5 premiers d'entre eux nous en donne non seulement la signification, mais relève, suivant les cas, les nombreuses assonances ou allitérations (cf. I, 1, 15-16 : *tuumst tua sunt tempe tuta sua est*). Le dialogue entre le poète et Cupidon est fort bien analysé par West qui fait justement ressortir l'ironie de l'expression *risisse Cupido dicitur* ; de même en ce qui concerne l'« empiètement » de Cupidon sur le territoire des autres dieux. Le second poème est également ironique, puisque Ovide y traite les dieux comme s'ils étaient des hommes. — L'auteur compare le sort d'Ovide à celui d'Horace dont il n'a pas eu le « savoir-faire » dans sa façon de gagner l'amitié de Mécène et d'Auguste. — Peut-être West aurait-il dû noter que, dans le poème 5, Ovide rejoint le groupe des *uates* qui, dans l'Antiquité gréco-latine, ne doutent pas de voir leurs vers chantés par toute la terre et le nom de la femme aimée joint au leur. D'autre part, le recenseur ne partage pas le point de vue de l'auteur de l'article (p. 148) qui voit dans le poème I, 3, une « démonstration de la technique de séduction » d'Ovide. Cette dernière opinion est en revanche fondée dans le poème suivant (rapports que l'aimée doit avoir avec son mari). En 5, 9, le nom de Corinne est prononcé pour la première fois (peut-être aurait-il fallu dire un mot de la construction, au vers 14, de *pugnabat... tegi* : « elle luttait pour être cependant recouverte de cette tunique », même si cette construction n'est pas exceptionnelle avec *pugnare*). Quelques inexactitudes dans les traductions parfois forcées et impropres : cf. 1, 4, 2 *Ultima cena tuo sit, precor, illa uiro*, traduit lourdement par « I hope it chokes him »

[« j'espère que ce repas l'étouffera »]. De même, en 1, 1, 25, où *puer* est rendu par « rascal » [« gredin »], alors que le mot signifie seulement « l'enfant ». En 1, 2, 36, *turba* est commenté par « gang of villains » (p. 141), ce qui est très exagéré. En 1, 5, 26 (dernier vers), *Proueniant medii sic mihi saepe dies* (« Puisse souvent s'écouler ainsi pour moi l'après-midi ») est traduit « May many a midday yield me such a harvest ! » (p. 154). Pourquoi déformer ainsi inutilement le sens ? Volonté d'étonner le lecteur ? recherche artificielle de l'effet ? Ces remarques n'enlèvent pas grand chose au mérite de l'auteur, dont nous avons beaucoup apprécié le commentaire. — Robin Seager, *Rome and Persia 357-9 : The Role of Tamsapor* (p. 155-164). Ce très bel article est consacré à un épisode de la période d'extrême tension qui caractérisa, pendant plusieurs années, les rapports entre l'Empereur romain Constance II et le roi de Perse Sapor. Seuls les problèmes internes survenus dans chaque pays empêchèrent le déclenchement immédiat d'un conflit armé. Le récit d'Ammien raconte surtout les activités des « seconds couteaux », car les Empereurs eux-mêmes ne semblent pas avoir été toujours au courant de leurs faits et gestes. Le satrape Tamsapor écrit au roi de Perse pour lui suggérer de faire la paix avec Rome à condition que celle-ci restitue à la Perse les territoires annexés par elle (Arménie et Mésopotamie). Seager note les menées d'Antonin qui trahit Rome et déserte. L'auteur se demande à juste titre pourquoi Ammien accorde tant d'intérêt à cet épisode, mais ne nous propose pas de réponse. De toute façon, le recenseur n'a pas de remarque à faire sur un exposé qui n'est bien souvent qu'une copie de celui de l'historien latin. — Damien Nelis, *Munera uestra cano : The Poet, the Gods, and the Thematic Unity of Georgics I* (p. 165-182). Ce n<sup>ème</sup> commentaire des *Géorgiques*, en l'occurrence du livre I, est intéressant dans la mesure où il examine quelques points jusque là plus ou moins négligés. Seule la structure du livre I est étudiée, mais le contenu des quatre livres est évoqué. Importance du début du livre I (*hinc canere incipiam*) et des autres ouvrages didactiques grecs et latins (Hésiode, Aratos) déjà publiés. L'auteur note au passage que l'expression *munera uestra* s'adresse aux Faunes et aux Dryades, donc à des êtres divins qui l'aideront dans la composition de son poème. César est invoqué comme futur dieu : il est l'équivalent de Jupiter et doit montrer la route aux paysans, à qui l'œuvre est destinée. Dès le prologue, la signification politique du poème est soulignée et celui-ci doit être lu à la lumière de l'histoire contemporaine (p. 171). En même temps, les *Géorgiques* évoquent les quatre saisons et, par là, les difficultés que rencontrera le paysan conduit par César, assimilé au Soleil qui guide le monde. L'assassinat de César est, à cet égard, une catastrophe, car il annonce la guerre civile. César (qui est alors le nom d'Octave) remporte de nombreuses victoires dont Actium est la principale : à ce titre, l'aspect historique des *Géorgiques* doit être considéré comme essentiel. César est présenté comme le sauveur du monde, puisqu'il est « intégré dans la structure de l'ordre cosmique » (p. 182). Ces pages, certes intéressantes, ne sont pas sans défauts. Le lecteur ne voit pas toujours le lien entre César, d'une part, Empédocle et Lucrèce, de l'autre. Pas davantage, le rôle et la place de la religion ne sont très clairs dans l'exposé. L'auteur, en voulant élargir son sujet, s'égare un peu (il est beaucoup plus à l'aise dans l'étude de la signification historique des *Géorgiques*). À cet égard, l'exposé est un peu décevant. — John Marincola, *Eros and Empire : Vergil and the Historians on Civil War* (p. 183-204). Le premier mot du titre étonne (était-ce l'intention de l'auteur ? le mot ne sera pas réemployé dans les 21 pages qui suivent). Alors ? impropre ? gratuit ? Le lecteur est ébranlé, mais la suite l'éclaire peut-être : *eros* est l'équivalent du désir, désir de richesse et de dépouilles. À cet égard, Turnus apparaît comme le vaincu : il représente tous les opposants à Rome. Différence entre guerre sociale et guerre civile ? Importance de la première, qui est elle aussi une guerre civile. C'est l'opinion de Posidonius, Lucullus et surtout de Sisenna, qui commence son œuvre par la guerre sociale. Marincola considère à juste titre les livres 7-12 de l'*Énéide* comme les plus importants : cf. Virgile *maius opus moueo* (7, 45). Rappel des « services » que les Italiens

avaient, pendant des siècles, rendus à Rome, sans en avoir obtenu la moindre reconnaissance : pour l'auteur de l'article, l'Italie « se répand » (p. 193) dans la seconde moitié de l'*Énéide* : d'où l'importance de l'expression *tota Italia* dans les *R.G.* d'Auguste (25, 21). C'est sans doute après 42 que Salluste rédige son *Catilina* : en fait la *Conjuración de Catilina* décrit une guerre civile (p. 194). À noter l'émotion dans la fin de l'ouvrage. Pas de triomphe ni d'un côté ni de l'autre : de même Virgile décrivant la mort de Turnus. Dans le discours de César au sénat, l'orateur pense au futur (clémence du peuple romain). Vu par les Italiens, Énée est un envahisseur, mais Virgile a soin de montrer qu'il ne veut pas les priver de liberté : l'*Énéide* est, en fait, une méditation sur la destinée de Rome ; elle montre que le désir excessif de richesses conduit à la guerre civile ; elle souligne aussi la mutabilité de la fortune. Le conflit Énée-Turnus annonce ce que sera la future race des Romains (p. 203). La mort de Turnus est le premier pas vers l'Empire. Les historiens de Rome ont montré que les guerres menées par elle étaient un symbole de complexité : ils n'ont pas seulement exprimé l'orgueil d'une Rome triomphante. Une excellente formule (p. 204) : « conflicting demands of empire made no less on the conquerors than on the conquered ». C'est la conclusion d'un article très riche et très suggestif. Le recenseur l'a beaucoup apprécié. — Denis Feeney, *Fathers and Sons : The Manlii Torquati and Family Continuity in Catullus and Horace*. C'est une véritable étude prosopographique qu'entreprend l'auteur. Sa note 1 fait l'éloge du Maître en la matière que fut F. Münzer (cf. les colonnes célèbres et si précieuses qu'il rédigea pour la *RE*). En l'année 340 où, comme consul, il ordonna l'exécution de son fils (Tite-Live 8, 7), Manlius Torquatus gagna le surnom d'« *Imperiosus* » ; c'est un siècle plus tard qu'un de ses descendants, consul en 224, se rendit lui aussi célèbre en incitant le sénat à refuser de payer la rançon des prisonniers faits par Hannibal à Cannes. Après Tite-Live, c'est à Catulle que fait appel l'auteur de l'article (le poète fait l'éloge de L. Manlius Torquatus dans son épithalame (61, 316 sq.), puis à Horace qui, par deux fois, mentionne un Torquatus (*Odes* 4, 17, 33 ; *Ep.* 1, 5). D. Feeney rappelle que le collègue au consulat de 340, fut P. Decius Mus, qui se dévoua pour sauver l'armée romaine. Leurs descendants assurèrent à leur tour la continuité de la *respublica* : cf. en 210, où un Manlius refusa le consulat parce que, dit-il, il n'aurait pu supporter les nouveaux *mores* des ses compatriotes ; de même, un consul du même nom ne put souffrir que son fils, en 140, fût accusé de corruption. Il lui ferma sa porte et amena son fils à se pendre. Le Manlius Torquatus dont Catulle fêta le mariage est sans doute le fils du consul de 65. Il avait été préteur en 49 et fut tué à Thapsus. Cicéron fait allusion à ce Torquatus dans le *Pro Sulla* 27, dans le *Brutus* et de *De Finibus* 1, 34 ; 2, 72-73. Horace écrit deux poèmes (cf. *supra*) où il cite des membres de cette *gens*. Le Torquatus cité par Horace était hanté par l'idée d'avoir un héritier. En fait, c'est le dernier Torquatus que nous connaissions. Un exposé très intéressant, révélateur du caractère des « vieux Romains ». — J. G. F. Powell, *Juvenal and the Delatores*. Le thème général est l'hypocrisie : série d'attaques contre les Grecs et les Romains, surtout ceux appartenant à l'élite de la société. Le sénat s'occupe beaucoup de la législation morale. Les *prosecutores* rappellent un peu les sycophantes en Grèce. Attaque contre Creticus qui se promène en toge transparente (la *multicia*). Juvénal dénonce l'activité des *accusatores*, puis celle des *delatores*, qui ont une place officielle dans le système légal romain. C'est cependant un métier dangereux et, en tout cas, difficile : il faut des preuves et des témoins. Nombreux sont les orateurs qui se sont spécialisés dans ce rôle. À l'époque républicaine, c'était surtout les jeunes avocats qui se livraient à cette activité : en général, ils ne sont pas considérés (cf. le mépris de Cicéron). Trajan exilera un certain nombre de ces accusateurs (beaucoup de fausses accusations). Un article qui aurait beaucoup gagné à être réduit. — Francis Cairns, *Roma and Her Tutelary Deity : Names and Ancient Evidence*. Neuf textes, latins et grecs, mentionnent les noms de divinité tutélaires de Rome. Le nom de Rome a suscité diverses hypothèses : nom secret ou divinité protectrice ? Ces textes sont : Plinie,

*N.H.* 3, 65 (Mommsen ajoute *nisi* entre *dicere* et *arcanis*) et 28, 18 ; Plutarque, *Questions romaines* 278f-279a ; Solin 9, 46 ; Macrobe, *Saturnales* 3, 9, 2-5 ; Servius, *Comm. sur l'Énéide* 1, 277 et 2, 351 ; *Comm. sur les Géorgiques* 1, 498 ; Lydus, *Des mois* 4, 73. Les uns (Pline et Solin) mentionnent une déesse du silence, Angerona, comme divinité protectrice ; Servius évoque d'abord une divinité dont il ne cite pas le nom, puis cite Vesta ; Pline parle lui aussi d'une divinité protectrice ; pour Plutarque (texte incertain), le nom aurait été révélé par un certain Valérius Soranus ; Servius et Macrobe juxtaposent les noms proposés ci-dessus, mais déclarent que le nom latin de Rome demeure secret ; pour Lydus, au contraire, ce nom n'est pas secret et même il lui ajoute deux autres noms. Les uns pensent que le nom (secret) de Rome était prononcé seulement lors des rites, d'autres le nient. Cairns s'oppose à l'addition de Mommsen, défendue par Linderski et Savage. Il nie qu'il y ait une culture du secret dans la religion romaine ; il fait preuve, après une longue et un peu confuse discussion, d'un scepticisme généralisé à l'égard des neuf textes et notamment pour celui de Q. Valérius Soranus, d'ailleurs non identifiable (aucun rapport avec les deux frères du même nom amis de Cicéron) qui aurait été exécuté sur l'ordre de Pompée pour avoir révélé le nom secret de Rome – ou, suivant d'autres, crucifié en Sicile sur l'ordre du sénat. Les dires de Lydus pour qui Romulus aurait donné trois noms à Rome, dont celui de *Flora*, ne sont pas vraisemblables. Quant à *Amor*, c'est simplement un anagramme de *Roma*. Le recenseur approuve le scepticisme de Cairns (cf. sa conclusion, p. 266) : seule la « foi » peut être invoquée pour ajouter créance à des affirmations qui sont pour la plupart erronées ou qui ne sont que des inventions. — Edward Courtney, *Seven Passages of the Annals (and one of Manilius)* : 1) *Ann.* 11, 14, 3. Le texte probable, selon moi, est *etiam nunc in aere publicandis plebiscitis per fora ac templa fixo*. Que signifierait *in aere publico* ? 2) *Ann.* 11, 23, 2. Rien ne me paraît s'opposer à ce qu'on comprenne, comme Woodman : « les seuls indigènes y avaient suffi jadis pour les peuples consanguins ». 3) *Ann.* 12, 5, 1. Il n'est pas nécessaire de chercher un sujet à *sperneretur*. 4) *Ann.* 12, 65, 2. Le texte est sans doute correct. P. Wuilleumier (Budé) traduit justement et « il (Narcisse) aurait plus de honte à se taire que s'il avait passé sous silence l'impudicité de la précédente épouse ». 5) *Ann.* 14, 61, 3. Inutile, à mon avis, de remplacer *qui* par *quae*. 6) *Ann.* 15,63,3. Problème de *inuertere*. Des trésors d'érudition sont déployés, mais c'est pour moi inutile. *Oxford Latin Dictionary* donne notamment le sens d'« altérer ». P. Wuilleumier (Budé) propose « transposer », ce qui me paraît probable. 7) *Ann.* 15, 65. *Insontibus ? insonti ?* Le plus simple est d'introduire une *crux*. — Rhiannon Ash, *The Great Escape : Tacitus on the Mutiny of the Usipi (Agricola 28)*. Le début du titre est une trouvaille. Il s'agit ici d'un épisode dramatique – et non d'une digression dans un récit suivi. En général, l'exposé de Tacite sert à faire l'éloge d'Agricola. C'est ici un chapitre indépendant où il n'est plus question du beau-père de Tacite, mais d'une aventure isolée. À noter que Tacite ne fait aucune critique de la désertion des Usipètes et du meurtre des officiers romains (ambiguïté du mot *facinus*). L'historien laisse entendre que les Usipètes ont été transférés en Bretagne. Aucune critique de leur révolte. Il y a lieu de noter la façon habile dont les Usipètes conduisent leur « évasion » : coordination parfaite entre eux. Même le cannibalisme est excusé, car il n'y avait pas d'autre choix. L'auteur latin tend à gagner notre sympathie pour les Usipètes : ils ne sont pas présentés comme des Barbares hirsutes. Finalement leur équipée les illustre et leur confère du prestige. Donc la mutinerie est racontée de façon positive. Le recenseur note plusieurs omissions : 1) Les Usipètes ont su retrouver leurs compatriotes ; 2) Qu'ils aient dû se battre contre les Suèves et les Frisons prouve qu'ils ont traversé la Mer du Nord d'ouest en est ; 3) Un certain rapprochement Bretons-Germains : les deux peuples se battent pour leur liberté ; 4) À l'arrière-plan, la tyrannie de Domitien ; 5) Que ces Usipètes aient retrouvé leurs compatriotes est un fait qui demeurera historique. Il est regrettable que l'auteur de l'article n'ait pas davantage insisté sur la version de Dion Cassius qui, deux siècles après, mentionne encore (66,

20, 2) la mutinerie et note que ce sont les Usipètes qui ont découvert que la Grande Bretagne était une île (cela, avant Agricola ?). Un article très intéressant ! — David Levene, *Pompeius Trogus in Tacitus' Annals*. Levene ne cache pas (p. 307 sq.) que son article est un ensemble de spéculations puisque nous ne possédons pas le texte de Trogue-Pompée et c'est par pure hypothèse qu'il fait de Tacite un utilisateur de Trogue-Pompée ; noter cependant que la première phrase des *Annales* est la même que celle de Justin (« ce sont des rois qui, à l'origine, ont gouverné les États »). Justin souligne qu'il ne mentionnera que ce qu'il a trouvé de plus « remarquable » (*florum corpusculum*) dans l'ouvrage de Trogue-Pompée ; sa propre *epitome* n'est donc pas un résumé exact. Comme Tacite, d'après D. Levene, Trogue-Pompée admet qu'en réalité des personnages analogues à des rois ont gouverné Rome ; c'est seulement de l'intérieur que, selon Mithridate cité par Trogue-Pompée, l'Empire romain peut s'écrouler ; or, en Tibère, l'Empire a un ennemi intérieur ; les défaites subies en Germanie n'ont pas, pour Rome, une grande importance ; de toute façon, Trogue-Pompée est un étranger (un « Étrusque », dit Levene) : un article curieux, qui ne fait pas nettement apparaître l'opinion personnelle de Tacite. — Richard Rutherford, *Voices of Resistance*. Un titre superbe. Le discours de Calgacus et d'Agricola sont assimilables à un ἀγών. Rappel de tout ce que les Bretons ont subi. Agricola n'utilise pas les mots « cruciaux », *libertas* et *servitus*. En fait, il y a trois voix, si l'on compte celle de Tacite ; celle-ci est la plus importante, car il voit « plus loin », même s'il a beaucoup d'affection pour son beau-père. Les Bretons ont été soumis pour obéir, mais pas (encore) pour être esclaves (p. 317). Calgacus emploie quatre fois le mot « liberté ». Qu'Agricola n'ait rien à dire sur ce point est significatif... La révolte de Civilis se déroule en même temps que les guerres civiles qui déchirent alors l'Empire romain. Les Barbares ont un statut ambigu, car ils sont voisins des Gaulois. Le nom de Civilis montre qu'il est citoyen romain, mais son aspect extérieur fait qu'il est peu différent d'un Barbare (p. 321). Les discours sont très nombreux au cours de la révolte, mais Tacite évite l'« agnostic debate » ; ils sont en *oratio recta* ou *obliqua*. On trouve des discours justifiant l'impérialisme, car l'Empire apporte à tout le moins la paix et l'ordre : les Gaulois n'y sont pas insensibles : la sujétion présente de l'intérêt pour les peuples conquis (ils sont les plus faibles). En outre, elle les protégeait des Germains, dont Céréalis dénonce l'*avaritia*. Contrairement à Céréalis, Civilis flétrit l'erreur commise par les mêmes Gaulois qui, sous le faux nom de paix, n'ont connu que la servitude. Les pages 328-329 sont consacrées à la révolte des Bretons racontée dans les *Annales* 12, 31-40 et 14, 29 sq. Discours de Caratacus (qui figurera à Rome dans le cortège de triomphe). Récit de la lutte de Boudicca (14, 35) qui combat contre le général romain Suétinius Paulinus : alors que les hommes préfèrent servir, les femmes choisissent la mort (Boudicca s'empoisonnera). L'épisode final raconte le voyage en Bretagne de l'affranchi de Néron, Polyclite ; les Bretons s'étonnent de voir la servilité des officiers romains envers lui : c'est un *libertinus* dont les Bretons se moquent, parce qu'ils ont, eux, joui de la *libertas*. Un article très révélateur de la pensée de Tacite. L'article est très clair et plein de qualités qui ne sont pas toujours présentes dans les autres contributions. — Elizabeth Keitel, *The Art of Losing : Tacitus and the Disaster Narrative*. Le titre est le début d'un poème. Il est très intéressant, mais ne correspond peut-être pas à l'intention de l'historien latin, qui décrit les désastres subis par Rome : c'est pour nous l'un des sujets favoris de Tacite, avec l'évocation du sort des victimes. Le sac des cités est un thème traditionnel ; le souvenir en dure pendant des siècles, Troie est l'*exemplum* de l'*urbs capta* ; cf. Thucydide et la guerre du Péloponnèse. L'auteur de l'article rappelle la lettre de Cicéron à Luccéius : ce qui intéresse le lecteur, c'est l'émotion, la pitié, les changements de fortune. Tacite regrette d'avoir à traiter de sujets monotones, banals et tristes, à la différence des historiens de l'époque républicaine (*Annales* 4, 32). Quintilien note comme caractéristique de l'« énarгия » (*I.O.* 8, 3, 67) l'art de la description des misères endurées. Incendies (notamment de Rome), tremble-

ments de terre, inondations. Tacite considère ces événements comme des *prodigia* et en fait état dans ses récits de fins d'année (*res internae*) ; il en omet un certain nombre. Le peuple regardait les inondations comme des présages sinistres. Mais Tacite mentionne aussi l'aide apportée parfois aux victimes par les Empereurs. À l'occasion de l'écroulement de l'amphithéâtre de Fidènes en 27, Tacite développe longuement les souffrances des assistants. L'historien mentionne les pillages opérés par Néron (modèle : le sac de Troie). Au cours de son récit des guerres civiles de 69, Tacite insiste sur le sac de Crémone et évoque le meurtre de Galba, qui rappelle celui de Priam. À l'occasion de la mort de Vitellius et des massacres de ses soldats, l'historien souligne la présence des badauds, le peuple romain qui assiste comme spectateur plus ou moins indifférent, quand même il ne profite pas de la tuerie pour piller. — Cynthia Damon, *The Historian's Presence, or, There and Back Again*. Étude de ce que l'auteur appelle « vivid narrative » ou « historical vividness » : l'art de Tacite fait que nous avons l'impression d'être dans la pièce où Drusus était torturé. Tacite rend présent Tibère (qui était à Capri). Les lecteurs ressentent ce que les participants à l'action ont vu et ressenti. Tacite compare la chance des anciens historiens (*libero egressu*) à son sort à lui, qui est *in arto*. En tout cas, il sait être proche de son sujet (*introspicere*). Cremutius Cordus note que seuls ses écrits sont mis en cause, pas lui. La postérité est elle aussi invoquée. De même Tibère est soucieux de savoir la façon dont elle le jugera (*ambitio in posteros*). En ce qui concerne la mort de Sempronius Gracchus, Tibère souhaite que le gouverneur de l'Afrique, Asprenas, soit seul mis en cause. L'article est décevant. L'auteur procède à coups d'affirmations, sans prouver ni démontrer de façon suffisamment convaincante. — Christopher Pelling, *The Spur of Fame : Annals 4.37-8*. Un article trop long et confus par endroits (cf. p. 379 : les rapports entre Tibère et Séjan). Cependant quelques bonnes remarques, ainsi p. 366 : « At this points of the *Annals* (dans les provinces, on souhaite élever un temple à Tibère et à sa mère), memory is in the air ». Rappeler le passé soit dans les écrits soit sous forme de monuments ; Tibère pour sa part se méfie des monuments que le temps détruit. De même l'auteur souligne l'importance des *rumores* pour Tacite : s'il les mentionne souvent, c'est que cela lui permet de ne pas donner sa propre opinion. L'historien note le souci qu'a l'Empereur de sa propre réputation, notamment de celle qu'il aura dans la postérité. Il est très fier, en effet, de la famille à laquelle il appartient. Cela dit, il déteste la flatterie. Le bilan de cet article, en dépit des défauts mentionnés plus haut, est relativement positif. La bibliographie est considérable (plus de 30 pages) . Elle est suivie d'un *Index locorum* particulièrement précieux.

Paul JAL.

Giuseppe LA BUA, *Vates operose dierum. Studi sui fasti di Ovidio*. A cura di G. L. B., Pise, ETS, 2010 (Testi e studi di cultura classica, 48), 24 × 17 cm, 270 p., 20 €, ISBN 978-88-467-2751-0.

Une journée d'étude à Rome (La Sapienza) en mai 2008 est à l'origine des contributions ici réunies. Les premières explorent, à travers des épisodes précis, l'engagement idéologique des *F.* ou leur opposition au pouvoir, ainsi que leur richesse et variété. E. Merli se concentre sur la figure de Janus, dont l'importance grandit chez Ovide (*F.* I, 233 sq.), et dévoile les rapports avec l'*Énéide* (VIII, 319 sq., 355 sq.). M. Labate montre comment la *uirtus* traditionnelle est mise en doute dans les *F.* G. La Bua relève la structure hymnique de *F.* III, 809 sq. ; la Rome archaïque est actualisée : Minerve passe de l'art de la guerre aux arts de la paix. Une transformation semblable se produit (*F.* IV) pour Vénus et Cybèle, soulignée par la figure de Claudia Quinta réfigurant, au temps des Scipions, Livie (M. Fucecchi). Au l. V, la figure d'Orion est renouvelée (F. Stok). L'exil des joueurs de flûte, au l. VI, est réélaboreé selon certaines préoccupations postérieures (d'où la défense de *callidus* 685, par A. Fusi). P. Parroni analyse plusieurs problèmes ecdotiques (e.a. l'épisode d'Anna Perenna, III, 523-696). Les cinq dernières contributions

concernent la fortune des *F.* : Stace réinterprétant et complétant Ovide ; Pétrarque et Boccace ; Ambroise Novidius Fraccus et les réminiscences ovidiennes dans ses *Sacri Fasti*, 1547 ; enfin, la découverte en 1769 d'un calendrier de marbre à Préneste, alors qu'on n'avait auparavant que des fgts de calendrier en dur, va bouleverser l'interprétation des *Fasti Praenestini* de Verrius Flaccus et des *F.* d'Ovide, comme l'examen de commentaires le montre, de Burman (1727) à Foggini qui fournit l'éd. princeps de ce calendrier de Préneste (1779).  
Bernard STENUIT.

Umberto LAFFI, *Il trattato fra Sardi ed Efeso degli anni 90 A. C.*, Pise - Rome, Fabrizio Serra, 2010 (Studi ellenistici, 22), 25 × 18 cm, 144 p., 2 fig., 80 €, ISBN 978-88-6627-209-4.

Dans cette monographie, U. Laffi reprend l'étude d'une inscription importante trouvée à Pergame, publiée par M. Fränkel, *I. Pergamon 268 (OGIS 437)* et relative à l'intervention du gouverneur Q. Mucius Scaevola dans le conflit opposant, dans les années 90 a. C., les cités de Sardes et Éphèse. Grâce à des photographies (reproduites p. 143 et 144) fournies par le musée de Berlin, il est possible d'affiner l'édition et de tenter de mieux apprécier et comprendre les relations entre les cinq fragments (de A à E) qui subsistent de ce document. L'ensemble de cette étude comprend dix chapitres, dont la longueur varie de trois à vingt-six pages, suivis de divers *indices* (sources, bibliographie, noms, sujets, termes et expressions latins et grecs). Après une description minutieuse de tous les fragments, Laffi arrive à la conclusion (p. 23) qu'il doit manquer une trentaine de lignes, qui devaient se situer pour la plupart entre C et D+E : l'inscription devait donc comprendre à l'origine environ 130 lignes, en tenant compte de l'agencement du texte. Dans les trois premiers fragments en effet est conservée, plus ou moins partiellement, une partie des deux lettres (occupant chacune une colonne) adressées, l'une à la cité de Sardes, l'autre à celle d'Éphèse. Les fragments D et E concernent quant à eux des clauses d'un traité d'amitié entre les deux cités. C'est d'ailleurs là l'opinion traditionnelle, à laquelle s'était opposé, mais sans réellement convaincre, K.J. Rigsby, *Provincia Asia* in *TAPA* 118, 1988, p. 144-145 : selon ce dernier, la première colonne aurait contenu le texte d'un décret du *koinon* ou une lettre de cette assemblée à Scaevola, tandis que, dans la seconde, serait reproduite une lettre du gouverneur à la cité de Pergame (p. 20). La première question qui se pose est celle de la chronologie. Q. Mucius Scaevola a-t-il été gouverneur d'Asie pendant (ou à la suite de) sa préture (en 99, 98 ou 97) ou après son consulat (donc en 94) ? On regrette que Laffi ne se prononce pas (p. 27), alors qu'il semble y avoir actuellement un accord entre les spécialistes pour dater le gouvernement de Scaevola de l'époque de sa préture (cf. par exemple J.-L. Ferrary in *Chiron* 30, 2000, p. 165). Dans les chapitres II à III (p. 25-59), l'auteur propose quelques menues corrections par rapport aux éditions précédentes, et s'appuie, pour de nouvelles restitutions, sur de nombreux parallèles épigraphiques et littéraires. Avec prudence, il prend soin d'indiquer (p. 48 et 51) que ses restitutions sont purement conjecturales. Elles ont au moins le mérite de montrer le lien entre le début du texte, où il est question de la célébration des *Sôteria* et *Moukeia*, et la suite : pour que les concours et les cérémonies associées se déroulent convenablement, il était important d'assurer la réconciliation entre Sardes et Éphèse (p. 47-48). Une nouvelle édition, avec traduction italienne, peut dès lors être proposée, au chapitre V (p. 61-72). Pour les fragments D et E, qui portent sur les clauses judiciaires et militaires du pacte d'amitié, l'édition n'apporte rien de neuf. Quant au commentaire, qui ne s'intéresse qu'à certains détails du texte, il occupe les chapitres V à X (p. 73-122). Laffi met en évidence l'originalité de la procédure d'arbitrage proposée par Scaevola : la cité médiatrice, en l'occurrence Pergame, est chargée de tirer au sort une cité tierce qui devra prendre les dispositions nécessaires contre tout contrevenant aux clauses de l'accord (p. 85 et 87). Ces clauses font penser à un traité d'isopolitie ; cette hypothèse pourrait être confirmée

par le fragment d'un texte trouvé à Sardes (*Sardis* VII, 1, n° 6) qui, d'après ses éditeurs (Buckler et Robinson) fait peut-être partie de la copie du traité exposée dans cette cité (p. 103-105). Enfin, dans un dernier chapitre (p. 119-122), Laffi s'interroge sur les clauses militaires du traité, dans un contexte proche de la première guerre mithridatique. Strictement épigraphique, l'étude d'U. Laffi manque parfois d'épaisseur historique. L'auteur se plaît à multiplier les parallèles, ce qui est louable, mais parfois bien lourd. Certains exemples (p. 38-40) et certains éléments bibliographiques (p. 80 et 82) ont plutôt leur place dans les notes que dans le corps du texte. Cette publication est une mine d'informations et, de ce point de vue, son intérêt est indéniable. Mais, outre que les restitutions proposées sont discutables, on a souvent le sentiment de lire une enquête érudite et, fondamentalement, l'approche du document n'est pas vraiment neuve. Signalons pour finir qu'à l'occasion du colloque sur « Les gouverneurs et les provinciaux sous la République romaine » (Nantes, 25-26 mai 2010) a été présentée, par M.-Cl. Ferriès et F. Delrieux, une communication sur le gouvernement de la province d'Asie par Q. Mucius Scaevola.  
François KAYSER.

Juliette DE LA GENIÈRE, André VAUCHEZ et Jean LECLANT, *Colloque « Les sanctuaires et leur rayonnement dans le monde méditerranéen de l'Antiquité à l'époque moderne »*. Actes. J. D. L. G., A. V. et J. L. éd., Paris, Diffusion De Boccard, 2010 (Cahiers de la « Kérylos », 21), 24 × 17 cm, x-394 p., fig., cartes, 40 €, ISBN 978-2-87754-247-0.

L'ouvrage rassemble quatorze communications présentées à l'occasion du 20<sup>e</sup> colloque de la villa Kérylos, organisé en 2009 par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, autour du thème des sanctuaires et de leur rayonnement dans le monde méditerranéen. L'originalité de ce sujet réside incontestablement dans le fait d'offrir une perspective diachronique dans le cadre d'une étude relative à l'architecture religieuse qui s'étend ici de l'Antiquité grecque au xvii<sup>e</sup> siècle. Pour les lecteurs de *Latomus*, on citera plus particulièrement la contribution de J.-L. Ferrary, qui aborde le sanctuaire de Claros, en Asie Mineure, à l'époque hellénistique et romaine (p. 91-114), l'analyse de J. Scheid qui propose une réflexion sur le statut des lieux de culte sur le territoire des cités (p. 141-159), l'étude de J.-M. Dentzer qui traite des sanctuaires rupestres nabatéens de Pétra et d'Hégra (p. 161-212), celle de Chr. J. Robin qui prend en examen l'Arabie à la veille de l'islam et l'expédition d'Abraha (p. 213-242) et enfin l'essai de J.-P. Sodini qui examine l'influence du sanctuaire de Saint-Siméon dans la région d'Antioche de Syrie (p. 295-322).

Michaël VANNESSE.

Fanette LAUBENHEIMER et Élise MARLIÈRE, *Échanges et vie économique dans le Nord-Ouest des Gaules (Nord/Pas-de-Calais, Picardie, Haute-Normandie). Le témoignage des amphores du i<sup>er</sup> s. av. J.-C. au iv<sup>e</sup> s. ap. J.-C.* Volumes I et II, Besançon, Presses Universitaires de France-Comté, 2010, 29 × 23 cm, 597 p., fig., cartes, 55 €. ISBN 978-2-84867-287-8.

Depuis bien longtemps F. Laubenheimer a mis sa compétence scientifique au service du matériel amphorique et a su susciter nombre de travaux qui ont exploité et révélé de multiples lectures des modestes mais indestructibles emballages de terre cuite. Ces deux volumes, écrits à deux mains, illustrent ces fécondes orientations, qui vont bien au delà des typo-chronologies et des collections de timbres et de *tituli picti*. Le nouveau regard porté sur les nombreuses découvertes apportées par tous les travaux d'aménagements ferroviaires, routiers ou encore urbains, mais aussi la définition de protocoles d'identification et de comptage permettent d'élaborer de solides études régionales. La voie avait été ouverte par J. Baudoux en 1996 pour le Nord-Est avec *Les amphores du Nord-Est de la Gaule (territoire français)*, DAF 52). Ici, la base géographique est beaucoup plus large

puisqu'elle englobe le territoire qui s'étend de la frontière belge à la vallée de la Seine. En proviennent 48000 tessons allant de la fin de l'Âge du fer à l'Antiquité tardive. Ils ont été mis au jour sur 281 sites, auxquels sont consacrées, département par département, des notices claires et bien documentées. Le corpus des sites, enrichi de tableaux récapitulatifs et de nombreuses figures (l'uniformité des échelles est appréciable), occupe le volume II qui représente un précieux instrument de travail pour des identifications et des comparaisons. Le volume I comprend lui aussi (p. 127-294) une partie documentaire fort bienvenue, sous la forme d'un corpus épigraphique. L'enquête, qui met à notre disposition 30 graffites avant cuisson, 363 timbres, 32 marques peintes et 39 graffites après cuisson a été menée avec une grande rigueur. Celle-ci caractérise également l'élaboration du corpus puisque toutes les inscriptions dont seule la bibliographie garde une trace ont été redessinées, que des lectures défectueuses ont été amendées et que chaque série épigraphique est suivie d'un tableau récapitulatif. La matière de la synthèse est distribuée en cinq chapitres. Après la nécessaire présentation du cadre géographique et historique (ch. 1, p. 17-24), F.B. et E.M. ont adopté un plan chronologique pour les deux chapitres suivants, et thématique pour les deux derniers. En effet, *Les amphores à la fin de l'Âge du fer* (presqu'exclusivement des amphores vinaires italiques) sont étudiées dans le ch. II (p. 25-30) et *Les amphores impériales* dans le ch. III (p. 31-78). C'est là évidemment le chapitre le plus fourni puisque c'est alors que les contenus, la morphologie amphorique et les pays producteurs sont le plus diversifiés. L'étude traite successivement des amphores à vin, à olives, à poisson, à huile, à fruits, à alun (39 exemplaires, tous en provenance de Lipari, dont 9 à Évreux, ce qui conforte l'importance de la corporation des foulons au chef-lieu des Aulerques Éburovices). Chaque catégorie est ensuite détaillée par pays producteur : les amphores vinaires de Narbonnaise symbolisées par la « Gauloise 4 » occupent bien le marché tandis que la Bétique fournit 71,2% des amphores à olives et à *defrutum*, 80% des amphores à poisson et que la grosse Dressel 20 (près d'un quart des découvertes à elle seule) se retrouve sur tous les sites. F. L. et E. M. ouvrent à ce sujet une piste de réflexion intéressante (p. 69) sur une possible commercialisation d'huile vraisemblablement de noix puisque deux types, la Gauloise 13 et la Gauloise 14 reprennent la morphologie de la Dressel 20. La présence affirmée dans le Nord-ouest de la Dressel 20 et de la Gauloise 4 confirme bien que le phénomène de diffusion ne doit plus être mis en rapport avec le *limes* et la présence des troupes romaines. Le chapitre IV (p. 79-94) porte sur *Les amphores dans les nécropoles*, qu'elles soient offrandes ou réceptacles. Les fouilles du XIX<sup>e</sup> siècle avaient bien fait connaître cette présence funéraire, à portée symbolique : offrande, l'amphore vinaire est symbole de puissance et de passage dans un ailleurs ; devenue ensuite modeste réceptacle elle est chargée de protéger le dépôt funéraire. Le ch. V aborde plus sommairement (p. 95-98) *Les routes, la distribution, la consommation* mais il souligne l'évolution des axes de circulation, en particulier pour l'huile de Bétique qui a délaissé la voie rhodanienne pour la voie atlantique. De nombreuses cartes parlantes et suggestives (voir fig. 29 par exemple, où les amphores-offrandes ne sont présentes que dans la partie orientale de la région), de belles photographies, une synthèse des tableaux de comptage complètent parfaitement le texte. Le lecteur sera sensible au souci de synthèse omniprésent y compris à la fin de chaque sous-partie. Il reste à espérer que d'autres études de cette qualité permettront, dans un proche avenir, d'étendre à l'ensemble de la Gaule notre connaissance du matériel amphorique. Jeanne-Marie DEMAROLLE.

Stavros LAZARIS, *Art et science vétérinaire à Byzance. Formes et fonctions de l'image hippiatrice*, Turnhout, Brepols, 2010 (Bibliologia 29), 27 × 21 cm, 258 p., tabl., 26 pl., 75 €, ISBN 978-2-503-53446-6.

« Contribuer à l'élaboration d'une typologie de l'image des disciplines médicales à Byzance », en prenant pour base méthodologique non pas le postulat de la stricte subor-

dination des miniatures aux textes scientifiques et techniques, mais le décodage et des informations véhiculées par chacun des deux modes d'expression et des corrélations discernables entre eux, est l'objectif que s'est assigné Stavros Lazaris. Son livre *Art et science vétérinaire à Byzance. Formes et fonctions de l'image hippiatrice* s'inscrit en bonne place dans le projet (cf. p. 6). L'imagerie qui est essentiellement en cause ici appartient (p. 6) à l'*Épitomé* (p. 26) « sorte d'abrégé ... (en) version à la fois plus maniable et, d'un certain point de vue, plus attrayante » de la *Collection hippiatrice grecque (CHG)*. Deux de ses copies sur les dix qui ont survécu, à savoir celle du *Leidensis Vossianus graecus* Q. 50, folios 90<sup>v</sup>-144<sup>v</sup> (moitié du XIV<sup>e</sup> siècle ; sigle « V ») et celle, aux folios 62<sup>v</sup>-74<sup>v</sup>, du *Parisinus graecus* 2244 (fin du XIV<sup>e</sup> siècle ; sigle « R »), sont pourvues de figures. Ces manuscrits composites incluent entre autres, par ailleurs, le second texte hippiatrice préservé avec des illustrations : le manuel restauré de Hiéroclès (dans V : folios 5<sup>v</sup>-90<sup>r</sup> ; dans R : folios 1<sup>v</sup>-62<sup>v</sup>). Afin de situer l'*Épitomé* au sein de l'hippiatrie antique et byzantine, le premier chapitre est consacré aux productions grecques ressortissant au domaine. Après une rapide évocation des premiers témoignages de connaissances zoologiques, zootechniques et médicales touchant les chevaux en Grèce et à Rome, l'exposé se concentre sur les membres grecs de « l'heptade vétérinaire » dont l'auteur a précédemment révisé la chronologie (voir p. 18 : tableau de synthèse). Elle coïncide de près avec celle de leurs homologues de langue latine, Pélagonius, Palladius, Végèce, outre la *Mulomedicina Chironis*, c'est-à-dire (p. 18) « entre l'extrême fin du III<sup>e</sup> siècle et la fin du IV<sup>e</sup> siècle », une centaine d'années marquée par des (p. 19) « changements dans l'armée et le développement de la cavalerie » et, dès lors (voir *ibidem*), par des besoins amplifiés d'ouvrages sur les maladies chevalines et leurs remèdes. La tradition manuscrite de ce qui subsiste, en grec, de cette littérature spécialisée est ensuite caractérisée : « *Collection Hippiatrice Grecque* », « *Œuvre recomposée de Hiéroclès* », « *Épitomé* ». Des tableaux d'inspiration généalogique (non numérotés) procurent, pour chaque ensemble, un « résumé visuel » (p. 22, 23, 25), le dernier (p. 27) reflétant les relations entre les différentes recensions de la *CHG* au registre supérieur, entre celles-ci et les textes de Hiéroclès et de l'*Épitomé* au registre inférieur. Quatre graphiques numérotés, le quatrième étant récapitulatif, synthétisent (p. 28-30) les « périodes de copie des manuscrits ». L'abrégé est un genre qui a été pratiqué à date ancienne. Celui que constituent les 38 chapitres de l'*Épitomé* (p. 35) « a pu apparaître dès l'Antiquité tardive, donc presque en même temps que la *Collection hippiatrice primitive* », les *Hippiatrica*, (p. 32) selon ce qui est probable, ayant été rassemblés « autour du VI<sup>e</sup> siècle ... sous l'impulsion de l'empereur Justinien. » La description codicologique et paléographique du *Leidensis Voss. gr.* Q. 50 et du *Parisinus gr.* 2244 ainsi que l'histoire de leur transmission font l'objet du chapitre II. Dans les deux manuscrits, les images de l'*Épitomé*, – à raison d'une par chapitre, – sont intégrées aux passages auxquels elles sont censées se rattacher. V en compte encore 37 (l'une d'elles [voir p. 183] est endommagée, mais néanmoins exploitable). Les pertes qui ont affecté R l'ont amputé de 17 illustrations au moins. L'époque et le milieu de la création des figures de l'*Épitomé* ne peuvent, en l'état actuel de la documentation, être déterminés (p. 40 ; cf. p. 26). Quoique la lacune ne soit pas aussi radicalement négligeable que semble le penser Stavros Lazaris, les résultats obtenus vérifient le bien-fondé de sa démarche. Plutôt que de spéculer sur l'archétype (et ses modèles) des copies médiévales, il a résolu d'étudier celles-ci (p. 41) « pour elles-mêmes et non comme des simples échos d'une illustration antique » (voir déjà p. 26 avec n. 88). Le dernier chapitre est ordonné en trois parties. Les « Caractéristiques communes des miniatures et méthodes de travail des deux miniaturistes » telles que l'analyse comparative minutieuse des images de l'*Épitomé* a permis de les dégager (voir p. 140-203 : Annexe 2) sont d'abord présentées. S'agissant des chevaux, toujours de profil quelle que soit la position, le traitement assisté par ordinateur a prouvé qu'ils sont tracés d'après une unique silhouette-type indéfiniment répétée

moyennant les adaptations requises suivant les sujets, sans préoccupation d'individualiser les animaux. La couleur des robes (p. 68, n. 12 : lire « sélection », « 'race' » au lieu de « espèce ») et celle des liquides (sécrétions physiologiques, rejets pathologiques), les divers éléments graphiques qui visent à (p. 74-75) « faciliter l'association entre un passage textuel et l'endroit correspondant sur le cheval », lorsque des notions ne se laissent pas ou guère restituer par un dessin, et ceux qui tendent à traduire la souffrance des animaux malades ou blessés ne sont que quelques-uns des aspects détaillés et interprétés à propos des miniatures principales. Les personnages qui, le plus souvent seuls, parfois à deux, prodiguent les soins à certains chevaux et les instruments qu'ils utilisent ont été scrutés pareillement. L'examen de ces deux composantes a conduit à déceler l'ajout de données absentes de l'écrit dans ce qui est montré, par exemple, de l'art d'administrer un médicament par voie orale ou de palper une jambe pour établir le diagnostic de fracture. Au total, la confrontation des témoins de l'iconographie de l'*Épitomé* aboutit à des constats identiques à ceux de l'étude philologique quant à l'existence (cf. p. 77) d'un archétype commun. Il était illustré. V et R en dérivent indirectement, par l'intermédiaire des copies indépendantes que, vers 1350 et à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, les scribes et les reproducteurs des figures ont eues à leur disposition. Les procédés qui font de celles-ci un instrument didactique sont approfondis aux p. 82-94. L'utilité qu'elles ont pu avoir, en particulier, pour l'enseignement et l'apprentissage de l'hippiatrie dans la sphère byzantine est considérée et évaluée aux p. 94-125. Des « Réflexions en guise d'épilogue » servent de conclusion (p. 127-132). Elles reviennent sur les grandes tendances, depuis la naissance de l'histoire de l'art en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle, des recherches relatives aux manuscrits assortis de dessins et plaident à nouveau pour une approche équilibrée des images et du texte, donc attentive à leur cadre historique. Elle seule est en mesure de saisir, dans leur complexité, les liens qui unissent ces deux vecteurs de savoirs et de détecter, en prémunissant contre une lecture biaisée par le recours anachronique à des critères esthétiques modernes, quels bénéfices l'édition avec miniatures offrait à ses destinataires. L'ouvrage comprend cinq annexes : (p. 133-135) « 1. Les manuscrits grecs hippiatriques » (p. 134, section 1.b, s. v. RV1, « *Leiden*, ... Q. 50 », où, dans la parenthèse, le titre *Épitomé* et la pagination sont aussi à rectifier : lire « folios 5<sup>r</sup>-90<sup>v</sup> » au lieu de « 90<sup>r</sup>-144<sup>v</sup> » ; « *Paris*, ... 2244 » : lire « folios 1<sup>r</sup>-62<sup>v</sup> » au lieu de « 62<sup>r</sup>-74<sup>v</sup> », d'après, – comme ci-dessus –, p. 43 et 49, s. v. « Contenu ») ; (p. 136-203) « 2. Les relations entre le texte et l'image hippiatrique », soit, après quatre pages de définitions préliminaires, l'analyse des rapports entre les deux médias de l'*Épitomé* opérée à partir des manuscrits V et R, leurs chapitres sur un même mal et leur iconographie (imprimée là en noir et blanc) étant explorés simultanément en vue de favoriser la mise en évidence de leurs concordances et de leurs divergences ; (p. 204-209) « 3. Tableau récapitulatif des parties textuelles illustrées » ; (p. 210-214) « 4. Tableau récapitulatif du nombre d'éléments illustrés de chaque partie textuelle » ; (p. 215-217) « 5. Tableau récapitulatif des couleurs utilisées pour illustrer les liquides ». Précédée d'une page d'abréviations, l'ample « Bibliographie » se distribue entre « Éditions » (p. 220-222) et « Études » (p. 223-249). Trois index concernent tour à tour les noms propres, les manuscrits (hormis R et V), les thèmes. Les « Planches » (p. 259-288), en couleurs pour la plupart, comportent 26 figures. Parmi elles, 25 proviennent de manuscrits, dont huit de R et dix de V. La vingt-sixième reproduit une fresque murale de Paphos (cf. p. 136). Des « résumés visuels » du chapitre I aux tableaux annexés, nul effort n'a été ménagé afin que soit aisée la consultation du volume. Celui-ci n'est pas exempt de redites. Sa structure en rendait certaines inévitables. Toutes ne l'étaient pas. D'autre part, ici et là, des observations repoussées en note seraient avantageusement, vu leur contenu, entrées dans le corps du texte. Pour ce qui est du choix d'omettre du sous-titre la mention de l'*Épitomé* et de renvoyer la description comparative de ses illustrations à l'Annexe 2, il pourrait tenir au désir d'accentuer la portée générale de la publication. L'option n'en est

pas moins déroutante, d'autant que les images de l'œuvre de Hiéroclès ne sont pas traitées à égalité. L'importance de l'*Épitomé*, à la fois comme ressource documentaire fondamentale et comme point de départ de la réflexion (cf. p. 6), méritait d'être affichée d'emblée et, ensuite, logiquement confirmée dans l'organisation interne du travail, sous peine de priver l'investigation exhaustive effectuée sur l'abrégé, après l'esquisse de 1999, de la visibilité qu'elle justifiait. Cela étant, avec *Art et science vétérinaire à Byzance*, Stavros Lazaris franchit une étape significative de son programme. Par la méthode pluridisciplinaire qu'il y déploie, sa contribution novatrice rompt à bon escient avec l'orientation unilatérale de maintes études des manuscrits scientifiques ou techniques rehaussés de figures et elle est de nature à stimuler la réflexion en histoire et de l'art et du livre. Centrée sur l'iconographie des soins médicaux aux chevaux, disponible dans le monde byzantin, la monographie éclaire rétrospectivement les écrits grecs et latins relevant de ce volet de la médecine vétérinaire. S'avérerait-il quelque jour que les miniatures de l'*Épitomé* n'ont pas été créées avant le XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle (cf. p. 26, 40), le tome 29 de la collection *Bibliologia* conservera intact son intérêt pour les antiquisants, en premier lieu les spécialistes de l'hippiatrie non pas seulement grecque, mais aussi bien romaine.

Liliane BODSON.

Hubertus MANDERSCHIED, *Dulcissima aequora. Wasserbewirtschaftung und Hydrotechnik der Terme Suburban in Pompeii*, Louvain, Peeters, 2009 (BABESCH. Supplement, 13), 20 27,5 × 21 cm, XII-169 p., 163 fig., 1 carte dépl. h. t., 65 €, ISBN 978-90-429-2200-4.

H. Manderscheid a participé activement à la dynamique de renouvellement des recherches sur tout ce qui touche à l'eau dans le monde romain. Dans ce volume consacré aux Thermes suburbains de Pompéi il s'intéresse avant tout, en anticipant sur la publication finale, aux multiples aspects des aménagements hydrauliques retrouvés, lors des fouilles de 1992-1994, dans un bon état de conservation, et à leurs implications socio-économiques. Implantés à l'extérieur des murs et de la Porta Marina, ces thermes font partie de tout un complexe, datant de l'époque julio-claudienne et modifié ensuite par l'adjonction des pièces 1-3. Les travaux de restauration entrepris après le séisme de 62 n'étaient pas achevés au moment de l'éruption du Vésuve. Il faut souligner que les transformations ont concerné l'architecture balnéaire, mais aussi les installations hydrauliques susceptibles, en particulier, d'évacuer les cendres du foyer. L'ensemble immobilier comprenait au rez-de-chaussée les bains proprement dits, au niveau inférieur une partie des services, tandis que l'étage, à vocation d'habitation, était distribué, au vu des connaissances actuelles, en trois appartements. L. Jacobelli, présente en introduction (p. 3-11) une vue d'ensemble du bâtiment, de son histoire et de son décor soigné d'époque néronienne. Un premier appendice (p. 131-140) analyse la technique hydraulique mise en œuvre et un deuxième (p. 141-151) les fragments de bronze. L'étude détaillée couvre sept chapitres et met en valeur plusieurs apports précis sur des aménagements révélateurs. Alors que prévaut à Pompéi le recours à des citernes remplies d'eau de pluie, l'eau nécessaire arrivait par une canalisation qui alimentait un réservoir d'environ 110 m<sup>3</sup>, où pouvaient se mélanger eau chaude et eau froide. Deux dérivations intérieures alimentaient les installations ainsi que les appartements situés à l'étage. Le chapitre 3 (p. 57-95), qui traite de la piscine chaude « à samovar », retient particulièrement l'attention, puisqu'il examine un dispositif relativement rare (21 attestations archéologiques pour l'ensemble du monde romain), élément de luxe, interprété comme un succédané de *natio*. Les recherches en cours aux Thermes suburbains et à l'Édifice ISAA d'Herculaneum devraient permettre de mieux approcher ce type d'aménagement. On sait qu'il s'agit d'un réservoir circulaire ouvert en haut, scellé dans le bassin, et directement chauffé par en dessous, ce qui réduit la déperdition de chaleur. Il convient aussi, bien qu'elle apparaisse encore dans des publications récentes, de réfuter l'hypothèse selon laquelle la pièce 2 aurait été une étuve. Un autre élément de

luxe se trouve dans le *frigidarium* où un nymphée donne naissance à un jeu d'eau en cascade. En conclusion, ces thermes comprennent un mélange d'éléments traditionnels voire même archaïques (architecture en ligne et parcours rétrograde, hydraulique, petites baignoires du *caldarium*) et de modernité dans la construction des pièces 1-3 et la piscine chaude « à samovar ». Le décor de la pièce 2 dénote un souci remarquable du luxe et la volonté de se tourner vers l'espace marin : de grandes baies donnent sur la mer (fig. 157), le bleu éclate sur les murs et les mosaïques, tandis que le répertoire ornemental puise dans la mythologie et les animaux marins. Les Thermes suburbains de Pompéi apparaissent bien comme le fruit des vues particulières du propriétaire, désireux d'attirer une clientèle choisie, disposée à payer un droit d'entrée plus élevé que la normale. Elle était nécessairement limitée, ce qui explique les dimensions réduites du balnéaire, dont les aménagements et l'entretien revenaient cher. Ce propriétaire a pu compter sur le savoir-faire de la main d'œuvre, ainsi que sur l'intervention de spécialistes d'installations à caractère exceptionnel. Une illustration de qualité, des résumés en anglais, en allemand et en italien, un index, complètent cet ouvrage où la démonstration archéologique nourrit avec une grande rigueur les hypothèses d'ordre social. Jeanne-Marie DEMAROLLE.

Giancarlo MAZZOLI, *Anniversari dell'antichistica pavese*. A cura di G. M., Milan, Cisalpino, 2009 (Fonti e studi per la storia dell'Università di Pavia, 33), 24 × 17 cm, XII-246 p., fig., ISBN-978-88-6521-007-9.

Une impressionnante série de chercheurs, de professeurs, latinistes ou hellénistes, historiens ou archéologues, et j'en passe, ont fait la renommée de l'université de Pavie. À l'occasion d'une journée d'étude commémorant le quart de siècle d'existence du département des Sciences de l'Antiquité, journée dont on découvre ici les *Actes*, on découvre dans ces pages une quinzaine de biographies chaque fois précédées d'un état de la question concernant le domaine d'études alors envisagé. On évoque ensuite Enrica Malcovati, décédée vingt ans auparavant, et on présente des documents montrés dans une exposition organisée dans la bibliothèque de l'université. Pol TORDEUR.

Stefano MEDAS, *Lo Stadio o Periplo del Mare Grande e la navigazione antica. Commento nautico al più antico testo portolanico attualmente noto*, Madrid, Servicio de Publicaciones de la Universidad Complutense, 2008 (*Gerión*. Anejos. Serie de Monografías, 12.2008), 24 × 17 cm, 225 p., 2 fig., 15 €, ISBN 978-84-669-3076-5.

En su nueva obra, *Lo Stadio o Periplo del Mare Grande en la navigazione antica. Commento nautico al più antico testo portolanico attualmente noto*, publicado en 2008 en la colección de Anejos de la revista *Gerión* en 2008, Stefano Medas, nos ofrece un análisis detallado y completo de uno de los pocos portulanos de la Antigüedad conservados, el *Estadio o Periplo del Mar Grande*, transmitido por el códice *Matritensis Graecus* 121 de la Biblioteca Nacional de España. Su primera edición se debe a Juan de Iriarte que lo incluye en la *Regiae Bibliothecae Matritensises codices graeci manuscripti* de 1769 (458-493) y, más tarde, Müller publica el texto en su *Geographi Graeci Minores* de 1855 con traducción al latín y un amplio aparato crítico. El trabajo que nos ocupa es una reelaboración de su tesis doctoral, presentada en la Universidad de las Islas Baleares, y en él Stefano Medas hace gala de sus amplios conocimientos en lenguas clásicas, arqueología y navegación que aplica de forma rigurosa en su estudio. El trabajo está estructurado en tres capítulos y las conclusiones, en los que se trata el texto y el problema de su datación ; la tipología y estructura del documento ; estudio de los términos de contenido náutico. A estos capítulos se ha añadido un utilísimo glosario de los principales términos náuticos utilizados, una tabla de abreviaturas, la bibliografía y un resumen en español. Como Medas señala acertadamente, el *Estadio* es, posiblemente, el único documento escrito que testimonia la existencia de una literatura técnica, de carácter práctico, al margen de

los periplos, que, independientemente de su valor geográfico como descripción de la ecúmene, tienen, sin duda, un escaso valor práctico (En las descripciones de la ecúmene, el libro de Plinio el Viejo ocupa una posición especial ya que se esfuerza en aportar datos geográficos prácticos en los que transmite datos empíricos conocidos en su época, aunque es evidente que los problemas de compilación de datos haya dificultado su comprensión, como puede advertirse en la descripción de la costa noroccidental de África [Santana Santana, A., Arcos Pereira, T., Atoche Peña, P., Martín Culebras, J., *El conocimiento geográfico de la costa noroccidental de África en Plinio : la posición de las Canarias*. Hildesheim, 2002]). Con su trabajo preciso y riguroso, Medas demuestra que el *Estadiamo* es un auténtico portulano, con un valor idéntico a los actuales, distinto a los periplos en estilo y en uso. Así mismo, explica que no se trata de una obra divulgativa, popular, sino técnica, para lo cual analiza su valor respecto a otras obras antiguas similares, como los periplos. Medas lo considera un texto reconstruido, orgánico en su terminología, cuya primera elaboración se remonta al siglo I a.C., en la transición entre la época republicana y el comienzo del imperio, al que se van haciendo actualizaciones y cuya función última fue servir a los intereses prácticos del floreciente comercio en época de Claudio, aunque su origen debió de situarse en pleno principado de Augusto, en el que se lleva a cabo la confección del Mapa de la ecúmene. Aunque la redacción última del manuscrito corresponda a la versión bizantina, es evidente que su composición se sitúa en el periodo de la elaboración de las primeras y grandes geografías romanas. De esta forma, el *Estadiasmó* viene a confirmar la amplia y compleja actividad desarrollada durante el alto imperio en la sistematización del conocimiento geográfico: mapas, como el de César-Agripa, descripciones de la ecúmene, como las de Estrabón y Plinio, periplos como el de Menipo de Pérgamo, en los que se transmite información geográfica-literaria en la que se inserta información variada de corte etnográfico, naturalista, mitológico..., y se redactan portulanos, como el *Estadiamo*. Tras estudiar la estructura del portulano, que está dividido en cuatro secciones (parágrafo 2.7), y las fuentes (parágrafo 2.8), Medas se plantea un problema fundamental en una obra de este tipo: la medida de las distancias en el mar (parágrafo 2.9). ¿Por qué el portulano utiliza estadios y no jornadas? Si se pretendía ofrecer datos precisos, es evidente que la jornada sería una opción mejor, ya que no se tarda lo mismo en navegar un estadio en función de las circunstancias marítimas. Medas infravalora el odómetro náutico, afirma que tiene más error que la estima y que aplicado a la navegación no da resultados precisos. Señala que la distancia en estadios refleja evidentemente el empleo de diversos parámetros de cómputo, que contempla el uso crítico de la información transmitida por geógrafos y, probablemente, también el uso de una carta, y que han sido promediados o redondeados para transferirle una dimensión de tipo cartográfico. El problema que se nos plantea es ¿quién hace el redondeo? ¿el compilador o se toma de un registro oficial? En la práctica, el piloto debía traducir los estadios a tiempo de navegación y ello podría suponer un problema. Medas afirma que la dificultad de la estima hace secundario el cálculo de la distancia en mar y que los problemas que tendría al leer una carta hace más fácil crear una documentación sistemática sobre el plano geográfico en estadios que es objetiva, coherente e inequívoca para todos. De ahí la utilidad y sentido del *Estadiamo*, cuyas distancias se traducían en función de las condiciones náuticas. Otro aspecto que Medas considera que hay que tener en cuenta es el analfabetismo de los marineros, lo que provocaría que el uso del libro estaría limitado a pilotos determinados con suficiente formación. Medas se esfuerza por hacer comprensible los aspectos prácticos del portulano, desgranando el significado práctico y aplicado de los cuatrocientos términos náuticos empleados para transmitir de forma comprensiva la naturaleza y la estructura de la costa, y las instrucciones náuticas. El análisis de la terminología utilizada en el *Estadiamo* que realiza Medas en el capítulo 3 es detallado y enriquecedor, y valida de manera rigurosa el carácter práctico del *Estadiamo*. Éste es un apar-

tado bien sistematizado y organizado, en el que lleva a cabo un análisis comparado respecto a los portulanos medievales y en el que destaca su carácter náutico funcional. Pocos reparos se le pueden poner al trabajo riguroso, preciso y sistemático de Medas. Sólo la explicación que Medas ofrece de la elaboración del *Estadiao* como una suma de medidas individuales tomadas por diversos pilotos y sistematizadas y promediadas por alguien podría ser discutible. En nuestra opinión, la época en la que se redacta la parte más importante del *Estadiao*, el final de la República y el comienzo del Imperio, debe hacernos reflexionar sobre la posibilidad de que el núcleo central fuera resultado de un plan de medición oficial, similar al realizado para determinar la posición de las Canarias realizado por Juba por encargo de Octavio Augusto e insertado en el plan de confección del mapa de la ecúmene iniciado por Cesar y concluido por Agripa. A este núcleo central, se le habrían añadido otros datos náuticos a lo largo de los siglos posteriores. Hubiera sido deseable, también, que, teniendo en cuenta los amplios conocimientos que tiene el autor sobre el tema, que se hubiera intentado realizar una transcripción cartográfica de la toponimia y de las distancias, especificando tal vez las desviaciones respecto a las medidas reales, aunque este aspecto no resta mérito alguno al trabajo realizado. Nos encontramos, pues, ante un trabajo riguroso, sistemático y preciso sobre el *Estadiao o Periplo del Mar Grande* que convierte al estudio de Medas en una obra de referencia obligada para los estudiosos de los periplos y portulanos, y del valor que tienen éstos para el conocimiento de la navegación antigua. Antonio SANTANA SANTANA - Trinidad ARCOS PEREIRA.

Maria Elisa MICHELI et Anna SANTUCCI, *Comae. Identita femminili nelle acconciature di età romana*. A cura di M.E.L.M., Anna S., Pise, ETS, 2011, 27 × 21 cm, XIV-154 p., nombr. fig., 21 €, ISBN 978-88-467-2727-5.

This volume contributes to the literature on issues of gender, the body, and social identity in ancient Rome. Antiquarians have collected literary sources and monuments to document the artistry and variety of female coiffures in the Republic and Empire, but analysis, particularly of social and anthropological questions, has only been recently undertaken. The subject of women's hair is vital because of its relationship to both nature and culture : its condition as a part of the body that can be removed, cut, or altered by cosmetic processes and that prominently exhibits change through a lifetime has attracted a range of symbolic meanings. In Latin poetry glistening locks are deployed as weapons in the skirmishes of seduction. In studies of Roman portraiture, the coiffures have served to identify imperial women in comparisons to images on coins. Specific hairstyles and headgear were worn by priestesses and women at certain stages of their lives, so the ancient sources suggest, although it is sometimes difficult to correlate the verbal descriptions with the visual evidence of art and archaeology : for example, the *tutulus* remains elusive and other adornments were cited because they evoked the higher standards of the past but were no longer worn in the imperial period. Satirists and historians frequently alluded to the censure of adorned women who were cast as vain, decadent and immoral, although the archaeological record abounds in cosmetic containers and other items of the feminine toilette. This contradictory attitude runs deep in the literature at the same time that honorable matrons were depicted in sculptural portraits with intricate and eye-catching hairstyles. Well-coiffed hair, styled in clouds of curls or braided turrets, gave women visibility and marked them with distinction. That satirists mocked them may indicate the success of a system of adornment in a field usually dominated by the male *regalia* of political and military institutions (and, more importantly, that the towering coiffures gave lesser women too much stature and were thus deceptive). The collection of essays in this handsome volume is organized according to theme, with chapters given to the mythological and literary accounts of feminine beauty (ch. 1, by M.G. Sassi), to the rhetoric of adornment (ch. 2, with a section on grooming utensils and accessories, by N. Frapiccini),

to the hairstylists (ch. 3, by M. Cesa), to the coiffures of the imperial women (ch. 4, by M. E. Micheli), and to the hair of the "other" (ch. 5, by A. Santucci). The chapters on hair-dressers and on hair that identifies other categories of women are especially enlightening. The authors' arguments are supported by an abundance of high-quality illustrations of a variety of artifacts and works of art (both of standard monuments and others rarely reproduced ; several are in color). The bibliography is comprehensive and up-to-date. The authors' sensitivity to the ancient written sources and the imagery enhances their arguments that are sophisticated in approach, clear in their aims, and thorough in their accounts of a topic that has been trivialized in the past (or informed by an uncritical reading of Martial and Juvenal). Scholars and students of Roman culture have much to gain from this delightful study.

Eve D'AMBRA.

Étienne NODÉ, *Flavius Josèphe. Les Antiquités juives. Volume V : Livres X et XI. Établissement du texte, traduction et notes* par Ét. N., Paris, Éditions du Cerf, 2010, 19,5 × 12,5 cm, LXXXIV-167 p. en partie doubles, fig., 33 €, ISBN 978-2-204-09252-4.

Dominicain membre de l'École biblique de Jérusalem, Étienne Nodet est l'un des meilleurs connaisseurs en France de Flavius Josèphe. Entreprise courageuse, l'édition des *Antiquités juives* aux Éditions du Cerf a été commencée en 1990, date de la parution du tome I (l. 1-3) [2<sup>e</sup> éd. revue en 1992 ; 3<sup>e</sup> éd. en 2003] (cf. *Latomus* 51, 1992, p. 715). Ce travail de longue haleine s'est poursuivi au rythme d'un volume tous les cinq ans : II (l. 4-5) en 1995, III (l. 6-7) en 2001 et IV (l. 8 et 9) en 2005. Voici à présent le tome V, rassemblant les livres X et XI, couvrant la fin du royaume de Juda et l'Exil ainsi que la période perse jusqu'à l'arrivée d'Alexandre le Grand, avec une affaire samaritaine. L'introduction est composée de deux parties : l'établissement du texte et l'examen des sources, bibliques ou non. Largement tributaire de celui établi par B. Niese (7 vol., Berlin, 1885-1895), le texte est présenté comme éclectique (voir t. I, p. XII-XIII). Alors que Niese fondait son texte essentiellement sur la famille RO (*Regius*, Paris BN gr. 1421 et *Oxonienis*, *Bodl. misc. gr.* 186), à laquelle se rattache la traduction latine, le texte retenu est plus proche de la famille SP (*Vindob. hist. gr.* 20 et *Parisinus*, BN gr. 1419). En ce qui concerne les sources, Josèphe tire ses informations essentiellement de la Bible et de quelques historiens grecs. D'après la thèse développée ici, il aurait travaillé à partir d'une Bible en hébreu, provenant des archives du Temple et ramenée à Rome par Titus. Ces rouleaux écrits en hébreu auraient été porteurs d'un texte distinct de celui dont dépend le texte massorétique. Josèphe se présente comme l'auteur de la « métaphore », en réalité une « belle infidèle » du texte hébraïque. Le texte, l'apparat critique, la traduction et le commentaire suivent les principes définis dans l'introduction du premier volume. Cette édition étant présentée comme une *editio minor*, destinée plus aux historiens qu'aux philologues, l'apparat critique, de type semi-négatif, ne fournit que l'essentiel. De ce fait, il manque parfois de clarté, si on le compare à ceux dont sont dotés les volumes de la CUF ou des SChr. On peut déplorer l'absence de *conspectus siglorum*, qui aurait dû prendre place après la section « abréviations, conventions ». Le lecteur est obligé de se reporter aux pages XII-XVII de l'introduction pour identifier les manuscrits. La traduction, qui renonce à être trop littérale, mais ne masque pas d'éventuels accidents de composition littéraire, s'inspire de celle de Julien Weill, parue en 1900 sous l'égide de Théodore Reinach. Elle a toutefois été dépoussiérée et mise à la portée du public d'aujourd'hui. Elle est accompagnée d'un appareil de notes documentaires fort riches, qui fournit les informations nécessaires à la compréhension du texte ainsi que les variantes par rapport au texte biblique. En outre, y sont signalées la situation de Josèphe dans le judaïsme et, à l'occasion, quelques influences littéraires d'historiens grecs. On peut ainsi situer le texte de Josèphe par rapport à ses devanciers et successeurs et mieux comprendre son travail éditorial. Il s'agit incontestablement d'une édition de haute tenue scientifique, une entreprise

méritoire qui est arrivée à présent à la moitié du parcours et qui, souhaitons-le, se poursuivra courageusement jusqu'à la fin de l'œuvre.

Bruno ROCHETTE.

Mario PANI, *La repubblica romana*, Bologne, Il Mulino, 2010 (Introduzioni), 20 × 12,5 cm, 168 p., 14 €, ISBN 978-88-15-13934-4.

On ne saurait mieux définir cet opuscle, promis à une fortune enviable, que ne le fait la quatrième de couverture. Il se présente comme un examen critique des « principaux paradigmes interprétatifs » que l'historiographie moderne a proposés des institutions que la république romaine se donna et des valeurs dont sa classe politique et, en règle générale, le reste du corps civique (M. Pani insiste à juste titre sur ce point) se réclamèrent. On y trouve donc une succession d'analyses et de questionnements qui permettent à l'auteur de mettre en évidence les types d'approche susceptibles d'éclairer cinq siècles qui contribuèrent à façonner l'avenir de l'Europe et d'une partie du monde méditerranéen. Bref un livre qui jette un éclairage souvent novateur et toujours bienvenu sur le renouvellement incessant et qui s'est accéléré depuis les années 1950, d'« herméneutiques » dont M. Pani s'attache à définir les tenants et les aboutissants. La radioscopie qui nous est proposée de ces débats fait la part belle aux acquis ou aux hypothèses empruntés aux travaux de sociologues et même de philosophes (cf. p. 41) : à la fois dense et clair, cet opuscle tient paradoxalement de la somme. Il se compose de quatre chapitres qui succèdent à trois pages de mise au point rapide sur les périodisations possibles de l'histoire républicaine. Ils s'intitulent respectivement 1. *La mentalità*, 2. *La politica*, 3. *La società*, 4. *L'impero*. Chacun se développe autour de pôles qui sont, pour le premier, d'une part la religion et le droit, de l'autre les valeurs et la communication, pour le second, les institutions, l'idéologie, la nature de la politique, ses lignes de force et son contenu, pour le troisième, les stratifications et les solidarités, mais aussi la nature et l'évolution de l'économie, et pour le dernier, la guerre et la conquête ainsi que les problèmes qui en résultent vus en termes de romanisation ou d'intégration. L'ouvrage se clôt sur un épilogue dans lequel l'auteur élargit la perspective à une série de considérations sur le modèle républicain légué par l'*Vrbs* au Moyen-Âge italien et, à une échelle plus vaste, aux temps modernes. Il montre comment, grâce à ce que Rome sut ajouter à la culture civique de la *polis* grecque, ce modèle garda sa valeur d'exemple ductile tout en nourrissant la réflexion des penseurs politiques que l'on sait. L'utilisation de cet héritage dans les débats de la période révolutionnaire en France est bien connue. Mais il est peut être plus significatif encore que la république romaine ait été également un point de référence incontournable dans les controverses auxquelles l'élaboration de la constitution américaine donna lieu : certains articles qui en gardent la substance parurent sous la signature d'un *Publius* dans lequel il faut naturellement reconnaître le clone ou un épigone de P. Valerius Publicola. *La repubblica romana* conduira tout lecteur de bonne foi à mettre en question plus d'un acquis qu'il pouvait croire définitif. Quatre au moins méritent à notre sens une mention. Le premier a trait à la place du droit public à Rome. Le *Staatsrecht* de T. Mommsen constitue en la matière un écran trompeur. À trois reprises au moins, M. Pani souligne que cette place était plus que restreinte, qu'il était mal connu, bref qu'il se caractérise par son caractère ésotérique. Si d'innombrables fragments de droit privé sont venus jusqu'à nous grâce au *Digeste* et à d'autres compilations de l'Empire d'Orient, la situation est radicalement différente en matière de droit public : notre documentation se réduit à quelques définitions relatives à la loi et à la magistrature. Ce point de vue est finalement assez proche de celui de J. A. North selon lequel l'absence de constitution écrite à Rome est en définitive affaire de mentalité. Notons au demeurant que, malgré Tite-Live 3,34,6, ce que nous savons du code decemviral peut inviter à conclure en ce sens. Un deuxième point sur lequel l'auteur revient à plusieurs reprises concerne la *contio* dont, faisant suite à un vigoureux coup de barre de F. Millar, divers travaux, dont le plus récent est le livre de D. Hiebel, viennent de

renouveler notre connaissance en précisant sa place au sein du jeu politique républicain. Instrument d'échange entre la *nobilitas* et le peuple, elle est, du point de vue institutionnel, un organe de participation populaire à la vie de la cité. Même si l'usage qui en est fait peut inviter à nuancer la perspective, il est indéniable que le plus souvent, elle oriente le vote du peuple ultérieurement réuni en comices. M. Pani est même enclin à croire, sans doute à juste titre, que la participation restreinte du corps civique à ces comices se ressentait de cet état de choses : en effet la *contio* laissait prévoir l'issue du vote. La place nous manque pour discuter deux autres points de première importance que *La repubblica romana* contribue à éclairer. Nous pensons ce disant aux réflexions qui forment la trame du chapitre III dans sa section 1.1 (*La classe e gli « status »* : rapports et différences entre le concept de *status* cher à certains sociologues, celui d'*ordo* et celui de classe) et, dans la suivante, (1.2, *Le appartenanze identitarie*) qui est, à notre avis, la plus dense du livre et tout au long de laquelle M. Pani se livre à une série de variations éclairantes sur la notion de *necessitudo* et sur son extension : le tableau des p. 91-93 est éloquent au même titre que les considérations sur le « couple » *sodalitas-sodalicum*.

Jean-Claude RICHARD.

Stefan PFEIFFER, *Der römische Kaiser und das Land am Nil. Kaiserverehrung und Kaiserkult in Alexandria und Ägypten von Augustus bis Caracalla (30 v. Chr. - 217 n. Chr.)*, Stuttgart, Fr. Steiner, 2010 (Historia. Einzelschriften, 212), 25 × 18 cm, 378 p., 67 €, ISBN 978-3-515-09650-8.

A distanza di due anni dall'uscita della sua monografia sul culto dei sovrani tolemaici (*Herrscher- und Dynastiekulte im Ptolemäerreich: Systematik und Einordnung der Kultformen*, München, 2008) S. Pfeiffer ha completato un ideale "dittico" con la pubblicazione della sua *Habilitationsschrift* sul culto dell'imperatore in Egitto durante il Principato. In un vasto panorama di letteratura sul culto imperiale mancava uno studio generale e sistematico sulle caratteristiche di questo fenomeno nella provincia di Egitto per indagarne a fondo le eventuali analogie e peculiarità rispetto alle altre realtà provinciali. Sfruttando una conoscenza a largo raggio della millenaria religione egiziana da una parte e greco-romana dall'altra lo studioso supera i convenzionali limiti dei settori disciplinari : valuta analiticamente i documenti in lingua egiziana, greca, latina e tutti i tipi di testimonianze materiali relative alla celebrazione dell'imperatore (monete, rilievi, sculture, architetture) appartenenti a tutte le tradizioni culturali coesistenti nella terra del Nilo. — La breve prima sezione ha funzione introduttiva ; spiega l'impostazione programmatica messa in primo piano già dal titolo e su cui poggia tutta la trattazione e l'interpretazione delle fonti : la distinzione tra i concetti di venerazione (Verehrung) e culto (Kult), cioè tra le forme di rispetto, ossequio, celebrazione che potevano essere rivolte a personaggi di straordinaria importanza, ma considerati comunque a un livello umano, e le forme di celebrazione o adorazione riservate a chi veniva equiparato agli dei delle varie tradizioni religiose. La delimitazione di queste due categorie non può che essere problematica e oggetto di discussione, e sulle differenti classificazioni date dagli studiosi alle varie testimonianze verte gran parte del libro. L'autore mette in guardia dalla difficoltà di accertare quale reale percezione gli individui avessero della divinità dei sovrani al di là delle pratiche esteriori, e ricorda che comunque l'antica religione politeistica non può essere misurata sui principi giudaico-cristiani. Questo chiarimento può apparire parzialmente in contraddizione con quanto sostenuto più avanti (II sezione, p. 74) che le possibilità di celebrazione dell'imperatore cui nel I secolo partecipavano gli Ebrei alessandrini mostrino le pratiche che erano considerate *pura* venerazione e distinte dal culto degli dei (descrizione del sovrano come benefattore e liberatore, iscrizioni onorifiche, preghiere e offerte in favore della buona sorte dell'imperatore). — La seconda sezione del volume è un prospetto cronologico che esamina nei dettagli vari aspetti : quale sia stato l'interesse di cia-

scun imperatore verso la società egiziana e per la cultura, le tradizioni e la religione delle varie etnie, quale possa essere stata l'influenza di elementi della cultura e mitologia egiziana sulle modalità di propaganda di ciascun regnante, e di ciascuno quale fosse l'eventuale inclinazione ad accettare o promuovere la divinizzazione del sovrano in Egitto. Nel contempo mostra quale sia stato l'atteggiamento della popolazione egiziana, dell'élite greca e alessandrina e delle realtà sacerdotali nei confronti di ogni imperatore. Vengono prese in considerazione le informazioni ricavabili dalla storiografia e dalle fonti documentarie, con un attento vaglio critico di tutte le valutazioni espresse in merito dalla letteratura scientifica. Pfeiffer fornisce così un dettagliato repertorio di riferimento organizzato su base cronologica, utile agli studiosi che abbiano bisogno di approfondire gli aspetti del culto dell'imperatore in un determinato periodo con un rapido confronto delle relative fonti e della bibliografia, risultando in questo modo utile anche a un pubblico di non specialisti (il lettore deve però tenere conto che a volte singole testimonianze non sono citate nel paragrafo dedicato al corrispondente imperatore, ma vengono ricordate per mostrare paralleli a proposito di altri principi: cfr. nota 559 p. 123, dove una sfinge con fattezze di Claudio viene ricordata solo nel paragrafo sui Flavi; e l'associazione di Tiberio alla piena del Nilo, menzionata solo nel paragrafo su Nerone, p. 93). Ma nella sua ampia rassegna della precedente letteratura l'autore esprime sempre la sua personale posizione – in particolare è spesso critico verso le posizioni di M. Clauss, più propenso a intravedere una valenza di vero culto in certi fenomeni – in diversi casi apportando interpretazioni originali. Mette in luce come la promozione del culto dell'imperatore in Egitto sia dimostrabile ed evidente solo per Augusto, Gaio Caligola, Nerone (ma anche per questi la significatività di molte fonti viene riconsiderata) e soprattutto Adriano, che come nessun altro imperatore fu interessato alla realizzazione del proprio culto nella terra del Nilo. Evidenzia invece la scarsa attenzione o la diffidenza di altri principi per le tradizioni egiziane, anche di quei sovrani che maggiormente favorirono la loro divinizzazione a Roma e in altre parti dell'Impero, e in particolare ridimensiona i legami ideologici con l'Egitto ravvisati da parte della ricerca nel regno di Commodo e soprattutto di Domiziano. — La terza sezione affronta in una prospettiva sincronica le istituzioni religiose della provincia egiziana dotate di continuità durante il principato – comunità sacerdotali dei vari gruppi etnici e culturali, e i relativi templi ad Alessandria e nella *chora* – per indagarne il generale orientamento nelle rappresentazioni dei sovrani e negli onori loro rivolti, ed eventualmente identificarvi le forme di vero e proprio *Kaiser kult*. Ne emerge un quadro abbastanza netto: mentre l'organizzazione burocratica greco-tolemaico-egiziana non subisce scossoni con l'avvento del dominio romano, in campo religioso Augusto vuole dimostrare una rottura con i costumi ellenistico-monarchici. Sia lui chi i suoi successori non promuovono un vero culto imperiale nei templi di tradizione egiziana, e i sacerdoti egiziani non coltivano più le forme di adorazione impiegate per la dinastia tolemaica, anch'essa d'origine "straniera": applicando un'ideologia risalente all'originaria tradizione faraonica il sovrano romano rimane formalmente inteso come sommo sacerdote, oggetto di venerazione in favore del quale compiere offerte agli dei, senza essere a questi equiparato. Ben distinti dall'antica cultura egiziana si pongono invece i *Kaisareia* – tra le attestazioni di *Kaisareia* segnalate per la *chora* sono inesatti i riferimenti a Heptakomia (p. 244 nt. 190; p. 245, p. 249), che non è comunque da classificare come semplice "villaggio" – e i *Sebasteia*, architettonicamente e figurativamente di stile greco-romano, nei quali per Pfeiffer è identificabile una sicura continuità di culto imperiale istituzionalizzato. In maniera diversa dalla maggior parte degli studiosi l'autore ritiene, in base a un confronto delle pur scarse fonti, che l'introduzione di un formale culto imperiale attraverso questi templi fosse stata promossa dalle autorità, per iniziativa di Augusto stesso o dei primi prefetti, e che il culto vi fosse praticato già con Augusto in vita. Il fatto che, diversamente da altre realtà provinciali, il culto del sovrano non fosse in alcun modo affiancato dal culto

di Roma è giudicato strettamente connesso all'estromissione del senato dall'amministrazione dell'Egitto. Viene messo in evidenza che legata al funzionamento di *Kaisareia* e *Sebasteia* era la carica dell'*archiereus* di Alessandria, probabilmente sempre rivestita da cittadini romani di ordine equestre direttamente nominati dall'imperatore : tale ufficio, nonostante la mancanza di informazioni esplicite dei papiri, oltre alle competenze amministrative doveva possedere anche una funzione sacrale nel culto del sovrano organizzato a livello provinciale (per quanto riguarda la titolatura dell'*archiereus* è convincente la correzione proposta da Pfeiffer (p. 274-5) per l'integrazione delle lacune di SPP XXII 66, rr. 18-19 ; più problematica è l'integrazione di I. Ephesos VII 3042). — L'autore conclude brevemente (p. 317-9) ribadendo che a parte le forme di venerazione e ossequio per il sovrano praticate da tutte le etnie, e al di fuori delle forme istituzionalizzate di culto – che si identificano con difficoltà – non è possibile osservare in Egitto attestazioni di un culto imperiale autonomo a livello privato e nelle comunità locali. Aggiungendo a ciò la mentalità ostile dell'élite greco-egiziana nei confronti del dominatore romano suggerita dalla diffusione degli *Acta Alexandrinorum*, Pfeiffer giudica che una relativa tranquillità durò per secoli in Egitto grazie a una regolare attività di stabilizzazione, e non perché la popolazione fosse legata alla figura dell'imperatore da un culto della persona. — Nel volume è presente un limitato numero di refusi, soprattutto nelle cifre relative a citazioni bibliografiche e fonti, che comunque non sono di grande ostacolo alla lettura (segnalo : a p. 246 e in indice "P. Oxy. XII 1230" sta per P. Oxy. XVII 2130 ; a p. 220 l'articolo citato di F. Dunand è del 1983 (non 1987) ; a p. 31, nt. 81 il riferimento a "Clarysse 1992" non ha una corrispondenza in indice ; a p. 256 si parla sia di P. Ryl. II 132 che di P. Ryl. II 133, ma di quest'ultimo non è citata la sigla ; a p. 35 "σ'υοε" sta per "ζ'υοε"). La consultazione è agevolata sia dagli indici analitici (i documenti papiracei pubblicati in riviste andrebbero però sempre citati con la loro sigla "ufficiale" di registrazione nel *Sammelbuch*, quando disponibile, per permetterne un rapido riconoscimento sia nel testo che nell'indice : P. Mich. inv. 1440 è da citare come SB XVI 12713, P. Yale inv. 1394 come SB XII 11236, P. Heid. inv. G 73 come SB XXIV 15915) sia dalla ripartizione del testo in tanti brevi paragrafi monotematici di cui il dettagliato sommario iniziale permette una veloce localizzazione. E oltre alla lucida organizzazione della materia, dal punto di vista della forma linguistica il testo di Pfeiffer si segnala per essere di agevole e piacevole lettura anche per chi non è di madrelingua tedesca.

Roberto MASCELLARI.

Francisco PINA POLO, *The Consul at Rome. The Civil Functions of the Consuls in the Roman Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, 24 × 16 cm, x-379 p., 2 fig., 65 £, ISBN 978-0-521-19083-1.

Un livre important, d'autant qu'il comble plusieurs lacunes dans la recherche. L'auteur note en effet qu'il n'existe pas aujourd'hui d'ouvrage érudit concernant les fonctions et activités *civiles* du consul pendant la République. Cette étude est divisée en deux parties : 1) les fonctions civiles du consul de 367 à 81 av. J.-C. ; 2) les fonctions civiles du consul de 80 à 50. Cette division s'appuie sur la thèse de Mommsen (thèse suivie par un grand nombre de « scholars » de tous les pays) pour qui Sylla aurait en grande partie séparé les activités militaires des consuls, une fois partis pour leur province, de leurs activités civiles, les consuls restant la plupart du temps à Rome toute l'année de leur mandat. Le consul était doté en effet d'un *imperium* à la fois *domi* et *militiae*. Le dernier ne pouvait s'exercer à l'intérieur du *pomerium*. La plupart des savants ont pendant longtemps admis la conception de Mommsen pour qui c'est au cours de l'année qui suivait leur mandat (il en était de même pour les préteurs) que les consuls, devenus proconsuls (et propréteurs) et exerçaient leur activité, essentiellement militaire, dans une province (celle qui leur avait été attribuée par le sénat). Pour sa part, F. P. P. rejette, à la suite de travaux récents, notamment celui d'A. Giovannini, la conception de Mommsen. Il soutient qu'il n'y eut jamais

de *lex Cornelia de prouinciis ordinandis*, *lex* dont l'existence n'est signalée par aucune source antique. — I. *Les fonctions consulaires avant Sylla (367-81)*. À partir du début de son étude, l'auteur énumère dans une série de chapitres les différentes tâches civiles des consuls. En premier lieu, dans le domaine religieux : la première tâche consiste à expier les prodiges, ceux-ci étant le signe de la colère des dieux. L'accomplissement du rituel religieux a toujours la priorité, dans la mesure où les dieux assurent la sauvegarde de l'État romain. Les consuls doivent se rendre au temple de Jupiter sur le Capitole, Jupiter étant la divinité suprême du panthéon romain. Les consuls doivent ensuite assister, avec tous les autres magistrats romains, aux *Feriae Latinae* sur le Mont Albain et y faire un sacrifice. Ils devaient aussi planter chaque année un clou dans le mur du temple de Jupiter (*clauus annalis*), clou destiné sans doute à compter les années (incertitude pour le détail), participer aux *sacra* de Lavinium en l'honneur de Vesta et des Pénates, présider aux jeux, confiés d'abord aux édiles, puis aux magistrats à *imperium* (si les consuls étaient absents, c'était le préteur urbain qui présidait pour les *Ludi Romani* et les *Ludi magni uotiu*). En ce qui concerne le *uer sacrum* (sacrifice des animaux nés au printemps), incertitude vu le petit nombre de documents. Pas de spécialistes "diplomates" : c'est le sénat qui décide. Les consuls (auprès desquels les ambassadeurs étrangers devaient, dès leur arrivée, se présenter) introduisent ces ambassades auprès du sénat. En cas de consuls absents, c'était le préteur urbain qui s'en chargeait. Les ambassadeurs étaient logés à la *Graecostasis* puis à la *Villa Publica*. Les consuls étaient aussi chargés de la communication du sénat avec le peuple, qu'ils informaient de la situation par des édits et dans des *contiones* très fréquentes, notamment pour annoncer les élections. Le rôle des consuls était aussi important dans l'initiative des lois, initiative qu'ils partageaient avec les préteurs et, surtout, les tribuns de la plèbe. Ces magistrats présentaient leurs *rogationes* devant les assemblées, cela, avant que les consuls partent pour leur province où ils passaient parfois les deux tiers de leur année d'activité. Une période de trois jours de marché (*trinundinum*) devait séparer la promulgation d'un projet de loi d'un autre. — En fait, les consuls passent dans leur province la plus grande partie de leur année d'activité. Peu de consuls ont été les auteurs d'une loi. Ce n'est que dans les cas exceptionnels (cf. pour l'affaire des Bacchantes) que les consuls étaient chargés par le sénat d'une enquête : ces enquêtes étaient confiées aux *quaestiones*, auxquelles les consuls participaient rarement ; elles étaient décidées par le sénat. Les consuls étaient très souvent, en revanche, les promoteurs des travaux publics, même si, à l'origine, cette tâche incombait aux censeurs (on ne croit plus aujourd'hui que le censeur Appius Claudius ait construit la Via Appia : d'ailleurs la dénomination de *uia censoria* n'existe pas). L'auteur cite les principales *uia*e, Flaminia, Domitia, Aurelia, Postumia ; différentes portions de routes font allusion à plusieurs magistrats. L'auteur examine aussi les constructions de temples, lesquelles comprennent trois étapes : les vœux, les contrats de location et la consécration. Le tableau des pages 143-144 récapitule les principaux temples voués ou construits par les consuls et entretenus ensuite par des membres de leurs familles : temples de Quirinus, Salus, Victoria, Bellone, Jupiter Victor, etc. Dans certains cas, le sénat nomme des *decemviri* pour s'occuper de la construction du temple (cf. Iuno Moneta). Trente temples sont voués ou construits par des consuls entre 367 et la dictature de Sylla. Les consuls s'occupent également de la construction de nombreux bâtiments publics : rostrs, arcs, statues, fontaines, etc. Les consuls ont aussi le contrôle de l'*ager publicus*, de la fondation de colonies, de la distribution des terres, de la construction de *fora* en Italie. Les consuls président les élections (tableau des pages 193-194). Pour cela, ils reviennent de leur province. Les élections ont lieu en général au début de l'année. Elles se tiennent au Champ de Mars. Les consuls quittent Rome pour leur province le plus tôt possible, mais pas avant d'avoir accompli leurs devoirs religieux. En fait, ils consacrent aux activités militaires l'essentiel de leur temps. — II. *Les fonctions consulaires après Sylla (80-50)*. Aucun texte antique ne mentionne une *lex Cornelia de*

*prouinciis ordinandis*. Elle n'a sans doute jamais existé. Depuis Sylla, les consuls, soit, comme Cicéron et Pompée, restent souvent toute l'année de leur mandat à Rome, sans commander une armée en province, soit quittent Rome pour leur province à une date variable. Beaucoup de lois proposées par les consuls sont votées de 80 à 50. Les consuls sont chargés comme auparavant des tâches religieuses, notamment les *Feriae Latinae* et l'expiation des prodiges ; lors des premières, les consuls sont entourés de tous les magistrats romains et des autorités des cités latines. Éventuellement, les consuls consultent les livres sibyllins ; à plusieurs reprises, ils détruisent les sanctuaires égyptiens pourtant très fréquentés par le peuple ; ils restaurent le temple de Jupiter (détruit en 89), s'occupent comme avant Sylla de la création des routes, restaurent la Basilica Aemilia, construisent, avec Pompée, le théâtre qui porte son nom, font voter des lois contre les pirates, etc. Bref, les consuls sont une "pivotale figure" de l'État romain (Green). Ils conservent leur *imperium militiae*. Ils jouent un rôle essentiel pour toutes les questions politiques. En conclusion, l'ouvrage de Francisco Pina Polo mérite les éloges les plus grands. Dans la plupart des chapitres, l'auteur illustre par de nombreux exemples historiques, tirés le plus souvent de Tite-Live ou, en l'absence des trois derniers quarts de l'œuvre de celui-ci, de Salluste, César et, surtout, de la *Correspondance* de Cicéron ; pour les Grecs, l'auteur utilise Plutarque, Appien et Dion Cassius. Quelques réserves mineures : les pages consacrées à l'activité des consuls après Sylla répètent très souvent celles qui concernent leur activité avant 80. Il s'ensuit que la "deuxième partie" aurait pu, aux yeux du recenseur, être remplacée par un seul chapitre conclusif notant essentiellement les différences entre les deux périodes (à noter que plusieurs des consuls des années 80-50 quittent Rome bien avant la fin de leur mandat pour aller dans leur province, où ils se livrent aux activités militaires traditionnelles). Green, à qui est attribuée la bonne formule de la page 317 "pivotale figure" définissant le consul, est omis dans la bibliographie.

Paul JAL.

Bernard REMY et Nicolas LEVEAU, *Les femmes en Gaule romaine (I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. - V<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Paris, Errance, 2009, 24 × 16,5 cm, 239 p., 105 fig., 28 €, ISBN 978-2-87772-381-7

Bernard Rémy a réalisé, dans cet ouvrage, une étude épigraphique très complète de la femme dans la Gaule romaine, multipliant les exemples et privilégiant les régions qu'il connaît le mieux, en l'occurrence la cité de Vienne, dont il a réalisé récemment avec une équipe de collaborateurs la révision, en trois tomes, du corpus des inscriptions latines (*Inscriptions latines de Narbonnaise*, tome V – *Vienne*, CNRS-édition, 2004-2005). Toutefois, lorsqu'on referme l'ouvrage, on a l'impression de ne pas avoir appris beaucoup plus sur les Gauloises que nous ne savions déjà, même si l'auteur prétend avoir tenu son pari en montrant « que l'étude des femmes en Gaule romaine n'était pas un sujet impossible » (avant-dernière ligne du texte, p. 177). Mais était-il possible de faire mieux ? Sans doute non. — Nos documents, essentiellement les textes épigraphiques et les représentations figurées, font la part belle aux classes supérieures de la société gallo-romaine qui, au fil des siècles, ont toutes acquis la citoyenneté romaine et, par là, accédé à un mode de vie identique à celui des autres sociétés de l'empire. Dans ces conditions, y a-t-il des particularités gauloises ? Dans les activités ? Dans l'éducation et la vie familiale ? Dans la représentation au sein de la cité ? Dans la religion et dans la mort ? En l'absence de comparaisons avec d'autres sociétés provinciales – mais la recherche eût été d'une autre ampleur – on ne les distingue pas à la lecture de l'ouvrage. Il faut alors se rabattre sur l'évolution des noms en constatant les différences existant entre les Viennoises, qui ont privilégié la latinisation de leur nom, dans une cité pourtant où les racines indigènes ont toujours été fortes et les Médiomatrices qui, quel que soit leur statut juridique, ont conservé une onomastique gauloise. — Si, par nos documents, on connaît mieux les riches que les pauvres, il en est de même pour la société urbaine mieux appréhendée que

la société rurale, partiellement méconnue. Or les campagnes gauloises accueillent sans doute près de 90 % de la population totale ; et lorsque l'auteur aborde le problème de l'école, il oublie de signaler qu'il n'y a pas d'école dans les campagnes et que, par conséquent, la presque totalité de la population, tous sexes confondus, est illettrée. Le genre de vie diffère aussi entre urbains et ruraux : rareté de thermes, absence d'édifices de spectacles chez ceux-ci. L'horizon de notre Gauloise des campagnes paraît bien limité ! — Donc résumons : La Gauloise citoyenne (le qualificatif est admis aujourd'hui, même si le mot *civis* n'a pas de féminin en latin) — et toutes les Gauloises libres le seront à partir de 212 — n'avait pas de droits politiques (mais les Françaises ne les ont obtenus qu'en 1944 !). En revanche, elle exerçait certaines prérogatives religieuses, soit au sein du culte impérial, dont on ne peut nier aussi les incidences politiques, soit au service de divinités féminines, comme Cybèle, Isis, Diane ou Minerve. Dans le domaine économique, elle était l'auxiliaire de l'homme, à la campagne ou à l'atelier, et pouvait aussi exercer une activité plus spécialement féminine au sein des grandes familles, comme nourrice, coiffeuse, femme de chambre ; et puis médecin, sage-femme, pharmacienne ou encore chef d'entreprise (plus rarement, comme aujourd'hui). Dans sa vie quotidienne, la Gauloise jouissait d'une grande liberté, sortant librement, allant aux spectacles comme aux thermes, honorant les dieux de son choix. Comme les hommes, les plus riches d'entre elles pouvaient accomplir des évergésies au profit de leurs concitoyens. Ses droits civils étaient importants : droit de se marier, de divorcer en conservant sa dot, de disposer de son patrimoine avec en corollaire la possibilité d'affranchir ses propres esclaves. Au final s'interroge l'auteur : les Gauloises étaient-elles si différentes des Françaises actuelles ? « Ce n'est peut-être pas si sûr », écrit-il en réponse (p. 173). Du moins si l'on fait abstraction de l'égalité homme-femme inscrite dans nos textes officiels et, bien entendu, des différences de statut juridique qui ont toujours opposé liberté et servitude. — Un glossaire un peu fourre-tout, des appendices épigraphiques, une bibliographie et des indices ne peuvent faire oublier une mise en page souvent défectueuse et surtout une illustration d'une grande médiocrité visuelle. C'est dommage pour un travail très sérieux.

André PELLETIER.

Carmela ROSCINO, *Polignoto di Taso*, Rome, G. Bretschneider, 2010 (Maestri dell'arte classica, 3), 21 × 14,5 cm, XII-214 p., 24 fig., ISBN 978-88-7689-236-3.

L'immense réputation de Polygnote est inversement proportionnelle à sa biographie, où des zones d'ombre subsistent ; sa peinture est totalement perdue. Une présentation critique de sa vie insiste sur les liens avec Athènes et les vicissitudes politiques, qui influenceront son œuvre (péril perse, ligue de Délos, Cimon), sur la fidélité à son île natale de Thasos, où probablement il mourut. Cinq œuvres sont ensuite présentées sur les plans architectural, mythographique et idéologique. Les peintures du pronaos du temple d'Athéna Aréia à Platées : le massacre des prétendants par Ulysse est mis en relation avec le climat politique consécutif à cette victoire de 479. Athènes : l'Anakéion (temple des Dioscures), proche du Théséion ; l'aile N.-O. des Propylées, appelée improprement pinacothèque et dont les peintures ont peut-être un symbolisme initiatique (p. 25) ; la Stoa poikilè. Enfin, dans la Lesché des Cnidiens à Delphes se trouvaient deux grandes compositions, l'*Ilioupersis* et la *Nekyia*. Le chapitre suivant aborde la technique et l'esthétique de Polygnote : l'encaustique, utilisée une des premières fois. Les quatre couleurs de base et leur palette. Les vêtements transparents des femmes. La composition : nouvelle conception de l'espace, de concert avec Micon, où les personnages sont placés à différents niveaux (voir Pausanias X, 25-31, cité et traduit intégralement dans le recueil de 59 textes en fin de volume), comme superposés puisqu'il n'y a toujours que deux dimensions, mais dans un effort, ajouterai-je, de ce qui deviendra à la Renaissance italienne la perspective ; les illustrations contiennent quelques reconstitutions parlantes. Une comparaison développée avec la peinture sur vases, où l'on a parfois aussi ces registres superposés, eût été

opportune. L'A. insiste volontiers, pour finir, sur Polygnote peintre des caractères humains (Arist., *Poet.* 1450 a 28) et le choix de moments cruciaux d'un mythe où un personnage se révèle, ce qui donne des visages expressifs, libérés de la rigidité archaïque. Assurément, un livre qui se recommande par sa minutie critique : un très grand peintre, victime du temps, revient. Bernard STENUIT.

Jörg RÜPKE et John SCHEID, *Bestattungsrituale und Totenkult in der römischen Kaiserzeit. Rites funéraires et culte des morts aux temps impériaux* (sic). J. R. / J. Sch. (Hg.), Stuttgart, Fr. Steiner, 2010 (Postdamer altertumswissenschaftliche Beiträge, 27), 24 × 17 cm, 298 p., fig., cartes, 58 €, ISBN 978-3-515-09190-9.

Cet ouvrage est le fruit d'un colloque du groupe de recherche « Römische Reichsreligion und Provinzialreligion, Globalisierungs- und Regionalisierungsprozesse, Reichsreligionsgeschichte » et du Collège de France. L'introduction définit fort opportunément les axes de ce travail qui ne porte pas strictement sur la religion. À partir de l'étude d'espaces intégrés de façon très variable à l'Empire romain où la religion est un élément important, il s'agissait de replacer celle-ci dans les contextes de leur société et de leur territoire. Le présumé repose sur le concept mis en évidence par les géographes depuis quelques décennies de « centre(s) et périphéries ». On ne peut que se féliciter de voir ce concept longtemps ignoré des historiens occuper peu à peu le champ de notre discipline, comme le montrent notre étude sur Hercule en Gaule de 2001, mais aussi un colloque « Centre et périphérie, approches nouvelles orientalistes » de 2006, édité en 2009 par J.-M. Durand et A. Jacquet. Le but était de lier religion et politique pour comprendre les interrelations entre le centre et ses périphéries : d'un côté l'intégration de ces dernières au centre et les mutations de ce dernier face aux apports de celles-là. Ce vaste projet touche tous les aspects des sociétés en cause et met en évidence les différenciations et l'uniformisation. Les questions de la formation des espaces culturels et de leur hétérogénéité ainsi que de leur complexité étaient au centre du projet et ce colloque était l'occasion de donner des cas concrets des aspects de ces questions. La religion étant un bon indicateur de ces problèmes (mais aussi souvent le lieu de la tradition et du conservatisme), on peut essayer de discerner l'évolution des mentalités qui, ainsi que le disait F. Braudel sont loin d'évoluer au même rythme que les événements politiques. Les travaux proposés portent sur l'étude classique des textes, mais aussi sur les découvertes archéologiques. Ces sources sont cependant sollicitées différemment en particulier celles issues de l'archéologie dont la finesse de certaines fouilles permet de mettre en évidence des informations jusque là quelque peu négligées. Les articles nous font voyager aussi bien dans l'Occident romain (Gaule, Germanies, Bretagne, Espagne, Afrique) qu'en Orient (Phrygie, Nabatène) pour se conclure sur un exemple chrétien. Sur les treize articles, en allemand et en français, trois portent essentiellement sur des textes, un sur la littérature et l'archéologie, cinq sur l'archéologie, trois sur l'épigraphie, un sur l'épigraphie et l'archéologie et un sur l'iconographie. Deux concernent Rome, trois l'Orient et huit l'Occident dont deux liés au problème du tophet. Tous ces travaux cherchent à retrouver des rites funéraires, à en cerner parfois la réalité et la diversité. Ils sont complétés par une bibliographie dont on regrette parfois l'absence de certaines références (Hercule à Rome de J. Bayet qui malgré son ancienneté reste un travail intéressant, Hercule en Gaule, en Espagne ou dans l'Italie du nord par exemple) ; constatons que les auteurs citent prioritairement les ouvrages dans leur langue maternelle, ce qui peut expliquer ces quelques négligences. Enfin de nombreuses planches d'illustrations complètent les articles, malheureusement sur un papier peu propice à une bonne reproduction de celles-ci. — Les articles s'intéressant aux textes portent tout d'abord sur une lecture des *Fasti* d'Ovide et des *antiquitates Romanae* de Dionysos d'Halicarnasse. Ceux-ci évoquent les célébrations de dieux et de héros (Évan-dre, Dionysos, Hercule, Pan...) à Rome et insistent sur leurs origines grecques, arcadien-

nes ou troiennes. L'auteur cherche à comprendre ce qui a pu amener les auteurs antiques à évoquer ces origines sous le règne d'Auguste et dans le contexte de leur développement. Cela l'amène à réfléchir, dans cette perspective, aux rites et cultes funéraires de Rome : *Feralia*, *Parentalia*, *Larentalia*, fêtes argiennes. Si l'auteur conclut sur la continuité des rites, il s'interroge cependant sur la part due à Rome et à celle relevant des sources et à l'intégration de ces dernières dans la culture romaine. Un autre article porte sur le banquet nocturne de 89 lors du triomphe de Domitien sur les Daces et les Germains rapporté par Dion Cassius. Tenu dans une chambre sépulcrale entre des symboles mortuaires, Dion le juge comme une offense aux élites présentes à ce repas alors que des Modernes y ont vu une farce de mauvais goût ou la marque du sadisme de l'empereur pour effrayer ses invités (mais il faut rappeler que des symboles mortuaires étaient souvent présents dans les salles à manger et sur la vaisselle). L'auteur propose une autre lecture, non celle d'une relation conflictuelle, mais d'une tentative de rapprochement avec les deux ordres supérieurs de l'Empire. Il y voit un message envoyé à ceux-ci. Le troisième article porte sur une lettre de saint Paul (*Corinthiens* 15) où il évoque la question de la mort en utilisant une image reprise du culte de Déméter et Korè. Jésus a peu évoqué cela dans le contexte palestinien. Mais la diaspora juive avait d'autres aspirations dans la recherche de la vie après la mort. Le culte de Déméter et Korè à Eleusis répondait à cette question. Lors de son séjour corinthien, Paul apporta ainsi une solution et plaça cette question au centre de la réflexion chrétienne. Pour cela il reprit du mythe l'image du grain de blé créant ainsi une métaphore fondée sur la culture gréco-romaine et non plus juive. — Un article lie l'archéologie, l'épigraphie et la littérature à travers l'épithaphe funéraire de C. Iulius Alpinus Classicianus. Rédigée par son épouse, elle ornait son tombeau. Le défunt est aussi connu par un texte de Tacite (*Annales* 14, 38, 3-39) qui évoque son conflit avec le gouverneur qui eut des répercussions jusqu'à Rome. Le tombeau de ce procurateur d'origine provinciale, il était Trévire, pas plus que sa dédicace, ne montrent de traces d'un substrat celtique. Au contraire l'autel monumental est la marque d'un rattachement aux traditions romaines qui fait de Classicianus un Romain à part entière ; le travail fait d'utiles comparaisons avec d'autres tombeaux. — Deux articles évoquent le lien entre le culte des morts et celui des dieux et héros. Le premier concerne la Gaule et la Bretagne, en y ajoutant la place des présages, l'autre le lien avec Zeus Bronton en Phrygie. Ils relèvent des données fort intéressantes sur la présence de divinités dans des cimetières. C'est en effet une question récurrente : le postulat était qu'il n'y avait pas un mélange des genres, mais des témoignages le remettaient en cause (à Escles et à *Nasium* chez les Leuques par exemple). Ces deux articles montrent le lien entre le monde divin et celui de la mort, le rôle psychopompe des héros comme Hercule étant déjà éclairant (on trouve son image sur des cercueils de plomb en Belgique et Lyonnaise). Un troisième article centré sur l'Espagne va dans ce sens en relevant la déification du défunt (ici Vénus qui tient souvent le rôle de déesse-mère), terme sans doute un peu excessif, ou mise sous protection : en effet l'appel à une divinité ou le port des attributs de celle-ci, comme on a pu le voir en Afrique pour Hercule, ne fait pas du défunt un dieu mais le place sous sa protection. — Deux recherches concernent les gestes et pratiques rituels en l'honneur des défunts. La première porte sur les libations dans le royaume nabatéen. La finesse des observations archéologiques a permis de déterminer les gestes rituels lors des inhumations et à l'occasion des célébrations sur les tombeaux en analysant la vaisselle, les cupules et les rigoles et les salles de banquets. La seconde est issue de la fouille extrêmement minutieuse de cimetières à Nîmes ; l'auteur n'a conservé que vingt-cinq témoignages mais qui sont particulièrement éclairants. On peut ainsi étudier l'évolution de la crémation, l'organisation de la tombe et les rites (vaisselle cassée ou non, banquet funéraire, dépôts postérieurs à l'inhumation ou contemporain, emplacements des vestiges...) — Trois autres articles sont consacrés à des pratiques plus indigènes. Le premier concerne les momies égyptiennes avec le portrait du

défunt qui ont déjà fait l'objet de nombreux articles. L'auteur s'attache à repérer les conceptions de la mort pour une pratique qui apparut sous les Ptolémées pour se poursuivre jusque dans l'Antiquité tardive et inspirer d'autres peintres. Elles auraient servi de modèles, après elles-mêmes avoir été copiées. Deux articles étudient le problème du tophet punique. L'un essaie à l'aide des textes et des découvertes archéologiques de suivre le rituel présidant au sacrifice ; grâce à l'archéologie il est possible de redresser certaines images données par des auteurs antiques plus habitués à plagier leur prédécesseurs qu'à faire une enquête sur place (les lignes sur la statue articulée de Baal sont éclairantes). Le second s'intéresse à la transformation de ces pratiques à l'époque romaine et à Saturne, que M. Leglay avait étudié en son temps. L'enterrement des enfants et le culte dont ils sont l'objet montre le maintien des traditions locales, mais aussi des changements apportés par la romanisation. Saturne, dieu infernal est présent dans les nécropoles. Nous retrouvons ici la problématique déjà citée plus haut de la cohabitation des dieux et des morts, le caractère chthonien de Saturne le prédisposant à celle-ci. — Enfin les pratiques chrétiennes qui se sont formées peu à peu montrent une prolongation des habitudes antérieures, en particulier les repas funéraires dont est cependant exclu le défunt contrairement à ce qui était auparavant. L'auteur s'appuie pour cela sur des textes d'Augustin et de Tertullien et montre la séparation radicale entre le monde des vivants et des morts. Cette question mérite un approfondissement, car C. Ginzburg a montré dans un travail fort instructif qu'en Italie du Nord les vivants rendaient visite aux morts à certaines dates, ce qui a donné lieu à un procès en sorcellerie, puis l'Église, par l'abbé de Cluny, récupéra cette idée pour créer le jour des morts. — L'ensemble des recherches est très utile, même si parfois l'éclatement des zones géographiques concernées laisse une impression d'émiettement. Il montre que la voie est encore riche à suivre pour préciser les rites et pratiques funéraires mais aussi culturelles. L'analyse de données déjà connues avec un œil neuf et de nouveaux instruments est féconde. Le Swerpunktprogramme, financé jusqu'en 2008, a lancé un travail productif, dans la ligne des travaux initiés par J. Scheid, dont on espère une continuation.

Gérard MOITRIEUX.

Maryse (†) et Raymond SABRIÉ, *La maison au Grand triclinium du Clos de la Lombarde à Narbonne* sous la direction de M. et R. S., Montagnac, Éditions M. Mergoïl, 2011 (Archéologie et histoire romaine, 19), 30 × 21 cm, 364 p., nomb.fig., 32 pl., ISBN 978-2-35518-015-6.

Il s'agit d'une publication totale avec pas moins de quinze contributeurs que son initiateur R. Sabré, constamment épaulé par son épouse Maryse, trop tôt disparue, a su réunir autour de lui. La maison est envisagée sous l'angle de l'architecture et de son décor, à savoir peintures, mosaïques, sculptures, mais aussi son accès à l'eau, son mobilier, ses monnaies, céramiques, vaisselle en verre, les objets en os, en métal retrouvés, sans oublier les estampilles et les analyses physico-chimiques, les vestiges anthropologiques, car il y a des tombes tardives installées au-dessus, et enfin zoologiques dont la conchyliologie. Toutefois, sur les 32 planches en couleur, 29 sont uniquement consacrées à la peinture murale trouvée dans presque tous les espaces en fragments, et qui tient une grande part dans l'analyse, puisque non seulement elle permet de restituer des élévations, mais aussi de déterminer parfois le rôle des pièces, la place des portes et des fenêtres. Cette maison, fait partie de toute une *insula* du Clos de la Lombarde entre la maison à Portiques jadis publiée (M. et R. Sabrié, Y. Solier, Paris, 1987, *La maison à Portiques du Clos de la Lombarde à Narbonne et sa décoration murale*, RAN, suppl. 16. *La basilique paléochrétienne du Clos de la Lombarde*, RAN, suppl. 23), et les thermes, dont la publication est en projet, le secteur nord-est ayant déjà été édité (M. et R. Sabrié, *Le Clos de la Lombarde à Narbonne. Espaces publics et privés du secteur nord-est*, Montagnac, 2004). C'est la reprise dans sa totalité d'études fragmentaires. Construite courant I<sup>er</sup> siècle, elle est démo-

lie au IV<sup>e</sup> siècle. Toutefois, des vestiges du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. sous la maison, ont permis d'identifier un bassin interprété comme un vivier et, sous la pièce (D), grâce à une étude attentive des enduits peints recueillis de trois types différents, un décor à réseau, à panneaux rouges à bordures et guirlandes, et à bordures ajourées datables du tout début du II<sup>e</sup> siècle semble-t-il. Les divers espaces de la maison sont passés en revue. Les espaces ouverts et semi-ouverts, qui donnent l'occasion d'analyses des phytolithes (pin, chêne) et concerne les puits, bassin, égout et portique. Comme on pouvait s'y attendre, certains décors sont proches de ceux de la maison voisine à Portiques (portique M avec couloir L de la maison à Portiques). On note que les espaces de dégagement, par exemple les couloirs, portent des décors modestes à fond blanc, comme les pièces utilitaires, mais qu'il y a parfois des exceptions (ainsi l'espace Q à fond rouge vif). L'étude stylistique remonte parfois trop haut à l'origine des motifs. Par exemple, le masque peint de la pièce Q a la caractéristique d'être naturaliste et se distingue de ceux de Pompéi qui sont des masques de théâtre traditionnels, assez rigides et à bouche en porte-voix. Il vaudrait mieux citer des exemples plus tardifs comme ceux de la villa de Vichten, ou ceux d'Eu Bois-l'Abbé, qui copient de vrais visages de chair comme à Narbonne, et précisément datables du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. (A. Barbet, *La peinture murale en Gaule romaine*, Paris, 2009, p. 254-257, fig. 405, p. 243-244, fig. 380). Puis l'on passe à l'étude des pièces de repos ou de séjour, comme les *cubicula*. Le répertoire en est très riche, ainsi pour la pièce C qui offre des natures mortes en vignette, des pommes de très belle facture. Là encore le parallèle est établi avec la maison voisine où le même motif existe, de même des vignettes avec des cerises d'un autre complexe, Bd F. Mistral. Ce qui étonne encore plus est la présence d'une zone supérieure très développée avec des personnages quasi grandeur nature, représentant Pietas, Abundantia, Fortuna et Pax. La présence de feuille d'or dénote l'importance de ce décor. Les autres pièces sont également détaillées selon la même méthode qui s'appuie sur les plaques existantes sans inventer des restitutions hasardeuses. On regrettera que ces plaques ne portent pas de numéro d'inventaire qui permettrait de les suivre de la description à leur illustration sur les planches. Elles sont simplement appelées a, b, c, d ou A, B, C, D, lorsqu'il y a deux décors superposés, quelle que soit la pièce examinée, ce qui rend le repérage compliqué et les confusions possibles entre les pièces. De surcroît, il y a un problème de légende des planches qui est récurrent : chaque image porte bien un descriptif, mais la mention de la pièce dont elle est issue n'est pas systématique (Exemples, pl. VI, 3, 4, 5, manque mention de la pièce Q ; pl. VII, 3, manque indication de la pièce B ; pl. VIII à préciser entièrement de la pièce B ; pl. IX, 2 provient de la salle C, comme 1 ; pl. X, XI, entièrement de la pièce C ; pl. XII, manque la mention pièce C, pour 1 et 2, et pour 4, pièce K ; pl. XIII, 2 ajouter pièce K ; pl. XIV, XV, indiquer pièce R, de même pour la pl. XIX, etc.). Ajoutons que le rendu de certains clichés en couleur est décevant par rapport aux illustrations parues dans des catalogues d'exposition antérieures où les plus beaux ensembles ont déjà été publiés. Les architectures peintes stylisées abondent, et le sens de l'éclairage de certains motifs permet de supposer un emplacement précis sur une des parois, en fonction des ouvertures, car l'éclairage réel conditionne l'éclairage fictif. Des hypothèses sur la place des fenêtres ont ainsi pu être émises. Souvent la zone supérieure a sa propre organisation. Tous ces décors sont datables du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. sauf quelques cas, ainsi dans la pièce R où un décor plus récent est décelé avec un écart entre les deux d'une cinquantaine d'années qui a permis de réviser l'implantation d'une des ailes de la maison en lien avec le décor du sol, mis en parallèle, comme pour les autres pièces lorsqu'il existe. Les salles d'apparat se distinguent par la présence de sols en *opus sectile*, qui couvre plus qu'un quart de la maison, curieusement très pauvre en mosaïques de tesselles, et par une peinture à personnages, la présence de corniche en stuc, malheureusement très ruinée. L'élévation de certaines pièces a pu être restituée à 4, 47 m. L'étude du décor sculpté est très intéressante, mais trouvés dans

un puits des éléments de statues, notamment un vieux paysan et un pêcheur, ne peuvent être situés dans un contexte précis. Il y aurait beaucoup à dire sur les autres chapitres qui détaillent tout le mobilier de cette demeure, et chaque spécialiste y trouvera matière à réflexion, y compris ceux de l'Antiquité tardive. En conclusion cette étude exhaustive d'une *insula* de la colonie de Narbonne, entreprise depuis plus d'un quart de siècle, permet de compléter notre vision d'une série de maisons urbaines de standing moyen et de les comparer à d'autres ensemble exhumés en Narbonnaise, que ce soit à Glanum, à Orange, ou à Fréjus d'implantation plus ancienne, tandis que Narbonne nous offre une continuité intéressante sur au moins trois siècles, sinon même quatre. Une telle étude aussi fouillée et complète contribue à la progression de nos connaissances sur l'habitat urbain et nous attendons évidemment avec intérêt la publication des thermes voisins de cette demeure.

Alix BARBET.

Giuseppe SCARPAT, *Leggendo Rosvita e altri studi di filologia greca e latina, giudaica e cristiana*, Brescia, Paideia, 2010 (Antichità classica e cristiana, 36), 23 × 16 cm, 318 p., & front., 34,80 €, ISBN 978-88-394-0774-0.

À l'instigation de la famille de G. Scarpato décédé en 2008, Bruno Zucchelli, juste avant sa propre mort, a commodément rassemblé quinze articles publiés de 1962 à 2003 qui donnent une idée de la diversité et de la richesse de la production scientifique de G. Scarpato. Après une longue étude sur la poétesse médio-latine Hrotsvitha de Gandersheim, qui donne son nom au volume (*Leggendo Rosvita. Appunti sulla lingua dei Drammi*, p. 13-85), on retrouve dix études de sémantique et de linguistique (latines, grecques et parfois hébraïques), du latin classique au latin chrétien, en particulier biblique, avec une attention particulière à Sénèque : *Arcaismi, volgarismi, neologismi ?*, p. 96-103 ; *Un omerismo virgiliano* (sectoque elephanto, Aen. 3,464), p. 104-110 ; *L'apocatastasi in un passo di Ovidio* (Pont. 3,6,35 ss.), p. 111-139 ; *Note linguistiche senecane*, p. 139-171 ; *Note linguistiche a Seneca tragico*, p. 172-181 ; *Gloria e honos in epist. ad Caes. 2,7,6*, p. 182-199 ; *Sanitas come traduzione latina di swthriwa*, p. 200-216 ; *Nisi forte ex consensu ad tempus. A proposito di πρὸ κατόν di I Cor. 7,5*, p. 238-254 ; *Note sul termine parabola*, p. 255-266 ; *I sibi placentes : fortuna di un volgarismo da Orazio ad Agostino*, p. 267-274. Même si toutes ces études n'ont pas emporté le même degré d'adhésion, le lecteur retrouvera avec plaisir l'acribie des analyses sémantiques de G. Scarpato qui s'était notamment attaché à montrer que les traductions africaines de la Bible en latin ont été influencées par la langue de Sénèque. S'ajoutent deux contributions sur l'identification de l'auteur de la *Souda* (*Una nuova ipotesi sull'autore del lessico detto di Suida*, p. 86-95), puis de celui du livre de la *Sagesse* (*Ancora sull'autore del libro della Sapienza*, p. 217-237), une étude thématique sur la signification du figuier (*Il fico e le sue foglie nella tradizione classica e cristiana*, p. 275-293) et, en manière de conclusion dont la signification est évidente, la plus récente (2003) des études sémantiques: sur la prière *Requiem aeternam* (p. 294-312), qui conduit à la formule de conclusion de la *Missa pro defunctis* : *Requiescant in pace*. Ces articles sont republiés sous leur forme originale, sauf l'unification des abréviations des œuvres antiques, la correction de coquilles et quelques adjonctions en note : par exemple pour signaler la parution de la nouvelle édition des *Dialogues* de Hrotsvitha par F. Bertini en 2000 (p. 13, n. 1), pour expliciter une référence interne (p. 217, n. 1) ou pour en ajouter une (p. 297, n. 1). Deux index (mots grecs et latins commentés ; passages d'auteurs antiques discutés) augmentent l'intérêt de ce recueil d'articles en permettant au lecteur de retrouver facilement la thématique qui l'intéresse.

Jean-Louis CHARLET.

Francisco Marco SIMÓN, Francisco PINA POLO et José REMESAL RODRÍGUEZ, *Viajeros, peregrinos y aventureros en el mundo antiguo*. Fr. M. S, Fr. P. P. y J. R. R. (Eds.), Barce-

lone, Publicacions Universitat de Barcelona, 2010 (Instrumenta, 36), 30 × 21 cm, 338 p., fig., cartes, ISBN 978-84-475-3480-7.

Voici une nouvelle publication de l'Université de Barcelone, la 36<sup>e</sup> dans la série « Instrumenta » consacrée au monde antique romain. Il s'agit des Actes du 5<sup>e</sup> Colloque international d'Histoire antique qui s'est tenu en juin 2009 à l'Université de Saragosse, avec la participation de diverses universités et centres de recherche espagnols et étrangers, sur un sujet qui, cette fois-ci, couvre toute l'Antiquité. Nous avons ainsi de nombreuses informations qui complètent et actualisent des études plus générales comme Raymond Chevallier, *Voyages et déplacements dans l'empire romain*, Paris, 1988, ou, autre exemple, Jean-Marie André, Marie-Françoise Baslez, *Voyager dans l'Antiquité*, Paris, 1993. Il n'est pas facile de discerner avec précision les motivations et les comportements des voyageurs antiques, l'historiographie ne s'en étant pas toujours beaucoup préoccupée et les sources étant insuffisantes ou tendancieuses, par exemple à usage politique. C'est ce qui est souvent observé et parfois déploré dans les 16 études de ce colloque. Les quatre premiers articles évoquent le travail géographique dans le monde antique, « intrinsèquement lié au voyage, fondement et résultat du voyage en même temps », ainsi que le soulignent les organisateurs et éditeurs du colloque. M. Gonzalo Cruz Andreotti (Malaga), dans ses *Observations sur la nature de la géographie grecque*, réfléchit sur les cartes que l'on peut tirer des géographes antiques à partir des écrits d'Hécate, Hérodote, Ératosthène et Polybe, Hérodote étant le premier à mettre la Grèce en valeur en en faisant le centre de ses descriptions. M. Carlos Schrader (Saragosse) étudie la méthode de travail d'Hérodote par l'*Autopsia* et l'*Akoé* que l'on peut traduire par l'« observation » (personnelle) et l'« écoute » (sources écrites et orales). Il observe comment elles s'appliquent aux informations de caractère sexuel présentes dans l'œuvre de l'historien grec. On souligne ensuite avec M. Javier Gómez Espelosín (Alcalá de Hénarez) que l'expédition militaire d'Alexandre est un événement important pour la connaissance géographique des territoires asiatiques par les Grecs. Mais l'historiographie porte peu d'intérêt à ce sujet. Quant aux nouvelles informations rassemblées par les membres de la suite d'Alexandre, elles sont surtout soumises à la nécessité politique. Enfin, M. Juan Pablo Vita (Saragosse) décrit quels tracés routiers ou parcours fluviaux ont pu être suivis au II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., en particulier dans la zone syropalestinienne, dans son travail : *Routes et voyageurs au Proche Orient antique*, avec plusieurs cartes dont celle du voyage du roi Zimri-Lim, de Mari à Ugarit sur la Méditerranée. La vie de la route est décrite à partir de certaines correspondances (en particulier de femmes), avec les dangers, la fatigue des étapes et leur longueur, et c'est, il faut le souligner, une des premières fois dans l'histoire. Les six articles suivants évoquent l'exploration aventureuse de territoires et de routes de navigation, en particulier par Hannon de Carthage. Le texte du périple qui aurait été rédigé par ce dernier, puis ultérieurement traduit en grec, est considéré comme authentique et datant d'avant -400 par M. Adolfo J. Domínguez Monedero dans son étude, ce qui est contesté par la majorité des spécialistes. Mais cela permet à l'auteur d'étudier toutes les résonances provoquées par les observations faites dans des territoires inconnus, par exemple lors de la constitution des mythes, mais aussi dans les rapports avec d'autres humanités et le rejet de celles-ci. Ainsi, les gorilles sont considérés comme des sous-hommes, ce qui peut laisser songer d'une part à nos propres à priori sur des humanités préhistoriques nous ayant précédé et toujours considérées comme « inférieures », d'autre part au développement du racisme ordinaire. Autre aventurier, mal connu, évoqué par M. W. Duane Roller (Ohio) : Eudoxe de Cyzique, marin, marchand, explorateur haut en couleurs, connu par Poseidonios d'Apamée, Pomponius Mela et surtout la Géographie de Strabon (livre II). Il a beaucoup influencé les marins de la Renaissance en se lançant dans le tour de l'Afrique vers l'est pour atteindre l'Inde, anticipant Vasco de Gama. Il disparut au cours de son der-

nier voyage, vers les îles du Cap Vert, peut-être entraîné jusqu'au Brésil. Il fut un des plus grands marins, au même titre que Pythéas qui atteignit l'Arctique. Des routes maritimes sont également étudiées par M. Francisco Pina Polo (Saragosse), les routes de la Mer Rouge et de l'Inde qui, à partir d'Auguste, joignent l'Égypte avec la péninsule arabique et l'Asie, en incluant l'Inde, voire, sporadiquement, la Chine. *Le Périple de la Mer Erythrée*, d'un commerçant alexandrin inconnu du I<sup>er</sup> s., est le modèle de ces voyages. Une autre de ces routes, mal étudiée et largement minimisée, est celle de la navigation atlantique entre la Bétique romaine et la Germanie, comme l'indique M. José Remesal Rodriguez dans son étude. Enfin les voyages et les aventuriers peuvent être mythiques (ainsi Héraklès), un thème abordé par M. Ricardo Olmos (Rome) dans son article : *Voyages en Grèce et en Ibérie : un parcours iconographique vers le royaume de l'inconnu*. Mais il ne faut pas oublier non plus, avec Mme Arminda Lozano (Madrid), les étranges « voyages » des œuvres d'art volées, celles des butins de guerre, comme celles qui se déplacent du monde grec vers Rome et l'Italie pour orner l'Urbs, ainsi que les demeures de l'élite romaine. Les quatre articles suivants sont consacrés au thème du pèlerinage religieux à différentes époques et dans différentes régions. Mme Silvia Alfayé (Vitoria) étudie le phénomène du pèlerinage dans le monde antique avec les définitions, les problèmes, les perspectives, la distinction entre pèlerins et « touristes », la faiblesse récurrente des sources et de nombreuses pages sur les grottes sanctuaires dans l'Espagne indo-européenne. M. Peter Funke (Münster) aborde les voyages de Pausanias (bien qu'on ne sache pas grand-chose de lui) dans les grands sanctuaires grecs, ainsi que les motivations de ce voyageur, pèlerin et forcément aventurier, comme tout voyageur de cette époque. *De Thessalos de Tralles à Nicagoras d'Athènes : le pèlerinage religieux en Égypte dans l'empire romain*, c'est l'étude de M. Francisco Marco (Saragosse) qui évoque les signes d'impérialisme du voyage culturel gréco-romain, mais aussi décrit les sites les plus visités (les colosses de Memnon...), ainsi que le voyage d'Hadrien en Égypte et les influences égyptiennes que l'on retrouve dans sa villa de Palestrina. À travers certains textes comme le *Journal de voyage* d'Éthérie (ou Égérie), M. Pablo C. Diaz (Salamanque) décrit les origines du pèlerinage chrétien, l'organisation progressive des lieux christiques en Terre Sainte pour l'accueil des pèlerins, surtout à partir de Constantin, avec de nombreuses et importantes constructions. Les deux derniers articles concernent l'Antiquité tardive. M. Giuliano Volpe (Foggia) dans *l'Apulie : voies des paysans, des bergers, des brigands et des pèlerins*, reconstitue le parcours des principales routes, évoque les nombreuses constructions d'édifices de culte et les voyageurs variés qui circulent sur ce territoire. Mme Maria Victoria Escribano Paño (Saragosse) décrit le « voyage » d'une tête coupée et clouée sur une pique, celle de l'empereur tyran Maximin le Thrace, d'Aquilée à Rome, voyage relaté par Hérodien avec toute sa signification symbolique qui n'est pas seulement celle de la victoire sur la tyrannie. Nous pensons avoir donné une idée de la richesse considérable des analyses qui précèdent, comme les 19 pages finales d'indices thématiques (p. 319-338) le suggèrent aussi. On trouve ainsi dans les « sources classiques » 51 entrées d'auteurs et textes anciens, dans les « sources épigraphiques » 6 entrées (recueils), de nombreuses entrées dans les « personnages anciens », les « lieux », enfin « le matériel » qui regroupe (un peu confusément) toutes les autres entrées dans les différentes langues entrant dans l'ordre alphabétique. On y retrouve certains noms comme *Himalaya* ou *Perse*, mais *Indians* apparaissent pour la première fois. Ces difficultés provenant, comme dans bien d'autres actes de colloques, de l'utilisation de plusieurs langues différentes, on peut ajouter que, quatre d'entre elles étant utilisées dans ce volume, la lecture complète peut en être rendue difficile, en particulier pour une personne dont aucune langue représentée n'est la langue personnelle. Cependant, hors ces quelques critiques matérielles, on peut dire que nous avons là un ouvrage qui doit devenir une référence, d'autant plus que chaque article est accompagné d'une très abondante et récente bibliographie dans ses notes.

Christian CLOPPET.

Carlo SANTINI et Fabio STOK, *Esegesi dimenticate di autori classici* a cura di C. S., F. St., Pise, ETS, 2008 [Testi e studi di cultura classica, 42 (et non 41 !)], 24 × 17 cm, 398 p., 7 pl., 27 €, ISBN 978-88-467-2309-3.

Tirer de l'oubli des interprétations (plus ou moins) oubliées profite à l'histoire de la philologie, invite à l'humilité et, comme le font d'ailleurs les commentaires approfondis, permet le tour complet d'un problème. Sous un titre radical mais séduisant ont été réunies 17 contributions. J. Ramminger, attelé au lexique néo-latin ([www.neulatein.de](http://www.neulatein.de)), relève les occurrences et les définitions données alors de *commentarius* (-rium), de Pétrarque à 1500 ; il eût été intéressant de relever les titres des éditions imprimées. Quelques annotations de Montaigne à l'édition Lambin 1563 de Lucrèce sont étudiées par C. Santini. L. Cardinali : Lambin, *ad* Lucr. III 1044, conjecture et justifie *praestinxit* et non, comme on lit parfois, *praestrinxit*. A. Arena : la traduction italienne de Lucrèce par A. Marchetti, né en 1633, fut publiée à Londres en 1717, le Sacré Collège s'étant opposé en 1675 à une publication dans la péninsule ; les préoccupations scientifiques (procès de Galilée...) et esthétiques du XVII<sup>e</sup> s. transparaissent dans cette traduction. G. Vogt-Spira relève les caractéristiques du commentaire d'Horace par Mitscherlich (1800), reflet des Lumières, et s'attache plus spécialement à celui de l'ode I, 17. Une nouvelle fois (après 1999 et 2007), C. Kallendorf présente des commentaires de Virgile que Heyne (*ab* 1767) a pu faire oublier. L'édition de Servius par Guarino Veronese, achevée par son fils Battista Guarino, pose le problème des ajouts, certains pourtant attribuables au père, selon C. Ramires. Sur Virgile encore : les annotations ms. de Pomponio Leto et de ses disciples, indépendantes ou sur des éd. incunables, reflètent ses cours au Studium de Rome et montrent de réelles avancées philologiques chez un humaniste de 26 ans l'aîné de Politien (G. Abbamonte et F. Stok) ; J. Farrell présente le commentaire ms. (Munich, Sienne et Bryn Mawr College) de l'*En.* par Calderini et S. Casali celui du P. de La Cerda ; C. Pellegrino relève les quelques citations virgiliennes de Kant, *Rêveries d'un visionnaire*. En marge de son Quinte-Curce maintenant paru (Teubner 2009), C.M. Lucarini examine quelques problèmes ecdotiques traités à la Renaissance (Acidalius, Bongars et Freinsheim) et par Bentley. E. Valvo, pour la fortune médiévale et humaniste de Valère Maxime, propose un supplément au *Catalogus translationum et commentariorum* (t. 5, 1984). P. Eposito voit comment quelques problèmes textuels de Lucain IV furent traités par les éditeurs successifs. V. Berlincourt s'attache à la *Thébaïde* de Stace éditée en 1618 et (on l'a oublié) commentée en 1620 par Cruceus (Émery de Lacroix), qui utilisa Lindenberg (1600), mais sans le choix que ce dernier donnait de variantes de Behottius, vers la fin de son édition qui dut connaître différents états (et non émissions). M. Pade : le ms. 618 (L. 590) de la Bibliothèque Inguibertine de Carpentras contient les annotations de Bartolomeo Sanvito (vers 1471) à la traduction latine de trois vies de Plutarque ; ces annotations se distinguent e.a. par une recherche de textes parallèles. J.-L. Charlet et A. Maranini nous font apprécier quelques annotations ms. d'Achille Statius sur un exemplaire (Rome, Bibl. Valli-celliana) de Rutilius Namatianus (princeps, Bologne, 1520). Un beau livre bourré de références bibliographiques et d'annotations que les index permettent de retrouver aisément.

Bernard STENUIT.

Salvatore TONDO, *Profilo di storia costituzionale romana. Parte terza*, Milano, Giuffrè Editore, 2010 (Per la storia del pensiero giuridico antico e medievale, 3), 22 × 14,5 cm, 349 p., 36 €, ISBN 88-14-15437-6.

A trent'anni dalla pubblicazione del I volume del *Profilo di storia costituzionale romana* (1981), e a poco meno di venti dall'uscita del volume II (1993), Salvatore Tondo ha dato alle stampe la terza e ultima parte del suo 'disegno' giuspubblicistico del mondo romano. Il libro, dedicato tutto al Tardoantico e all'epoca giustiniana, merita di essere letto, studiato, discusso e, in qualche maniera, finanche gustato non foss'altro che per

l'attenzione che esso dedica – e non si tratta di un interesse marginale bensì assolutamente strutturale nell'ordito dell'opera – alla coeva realtà culturale cristiana molto opportunamente seguita sia nei suoi più evidenti tratti mondani, le *ecclesiae* e i relativi rapporti col potere imperiale, sia negli aspetti più profondi, quelli legati alla sofferta definizione del Simbolo di fede, tra i secc. IV e V, e alle vivaci discussioni, spesso anche pericolosamente politiche, da essa suscitate. L'Indice delle materie, reso con assai minuta definizione del contenuto nel titolo dei singoli paragrafi – tale che qui, per essere riferito, richiederebbe lo spazio di più d'una pagina : giusto per es. vd. § II/I.7. *Imposizione autoritativa e violenta della religiosità tradizionale : contro usi alterativi della romanità (su matrimonium e Manichaei), misure persecutorie contro la cristianità (divieti di culto, espulsione di ecclesiastici, obblighi di sacrifici pagani), crescenti sanzioni repressive. Esiti devastanti ma non risolutivi*, oppure vd. § III/IV.20. *Crescente prestigio dell'ordo ecclesiale (e declino di quello civile), per propria articolazione in esarcato, per uso del latino come lingua del culto. Autonomia patrimoniale (anche recupero di beni), importanti costruzioni ecclesiali, consolidamento delle strutture (scrinia, notarii, Liber pontificalis) e funzioni (decreta/rescripta). Aristocrazia romana a principale base personale e patrimoniale del papa stesso* –, fornisce con immediatezza la palese e positiva differenza tra questa Storia e quelle pubblicate, numerosissime, nel corso del secolo passato : Capitolo Primo. *Fattori e momenti di crisi della costituzione del principato* (p. 3-6) : I. *Base militare per il potere imperiale*, p. 6-18 ; II. *Pressioni dall'esterno e riflessi politici*, p. 18-28 ; III. *Mutamenti d'ordine sociale*, p. 28-39 ; IV. *Per una base religiosa del potere*, p. 39-52. Capitolo Secondo. *Restaurazione dell'impero nel segno del dominato* (p. 53-57) : I. *Dalla tetrarchia diocleziana*, p. 58-94 ; II. *Alla monarchia costantiniana*, p. 95-133. Capitolo Terzo. *Verso la fine dell'impero romano d'Occidente* (p. 133-139) : I. *Nuovi assetti al vertice*, p. 139-175 ; II. *Aspetti della normazione giuridica*, p. 176-204 ; III. *Rapporti con la cristianità*, p. 204-232 ; IV. *Aspetti della ecclesialità romana*, p. 232-253. Capitolo Quarto : *Potere imperiale e normazione giuridica*, (p. 255-259) : I. *Esperienze ordinative in età diocleziana*, p. 259-282 ; II. *Verso la codificazione teodosiana*, p. 282-306 ; III. *Compilazione giustiniana*, p. 307-336 ; IV. *Appendix*, p. 337-349 (quest'ultima sezione con una interessante seppure succinta estensione comparatistica tra sistemi ordinamentali : tradizione romanistica e Common Law, *Institutiones* gaiane e Codici d'età illuministica). — A dispetto del fatto che ci si trova innanzi alle pagine di un'opera generale, e benché si tratti di capitoli scritti con una lingua, costruito sintattico e vocabolario, profondamente diversi da quelli consueti ai manuali universitari di diritto pubblico romano – segno e misura dell'alto livello di pubblico prescelto da Tondo –, il lavoro si confronta puntualmente, in maniera stabile, con tutte le fonti (giuridiche e non) oltre che con la letteratura più essenziale accumulatasi sui singoli temi (trattati, monografie, articoli di riviste). La stessa esplicita discussione a distanza con gli altri studiosi, peraltro, e dunque la verifica critica delle opinioni altrui, è quella che spesso conduce l'autore a esprimere valutazioni assolutamente personali su problemi controversi, e talora a meglio illuminare il tratto di ordinamento in quello specifico momento 'lavorato' ; è quanto per esempio accade in IV/I (*Esperienze ordinative in età diocleziana*) n. 5 (benché in ultimo, poi, ci si allinei alle posizioni della dottrina maggioritaria : p. 279), dove la questione della identità scientifica del giurista epiclassico Ermogeniano viene affrontata senza glissare su difficoltà o antinomie testuali, e anzi una volta tanto effettuando tutta intera l'esgesi dei brani disponibili come quasi mai avvenuto, in passato, anche presso la romanistica meno distratta (si vd. per es. in relazione a Sedul., *Pasch. op. 2 ep. ad Macedonium*, letto nella ed. di PL 19, 547B : p. 277 ss.). Pure altamente apprezzabile è, a mio parere, l'aver opportunamente individuato i prodromi del Tardoantico nella cosiddetta crisi dei decenni centrali del III secolo, e questo nonostante alcune tendenze metodologiche storico-giuridiche sempre più diffuse diano oggi segnali diversi, malamente retrodatando difficoltà ordinamentali non più 'classiche' già negli anni antoniniani o giù di lì ; l'autore,

senza affatto nascondere quanto di costituzionalmente erosivo potesse essere presente *in nuce* anche nella più lontana esperienza giuspubblicistica romana (vd. p. 6 ss. per il potere dei militari), stabilisce correttamente negli anni conclusivi del principato severiano il tratto d'avvio del passaggio, per quanto estremamente complicato, a un mondo istituzionalmente diverso da quello individuato dalla tradizione giusromanistica come 'classico': una realtà, tra l'altro, che aveva del tutto sostituito il potere apicale dell'esercito a quello della classe precedentemente egemone, ovvero il ceto senatorio. Ugualmente pregevole – e solitamente appannaggio delle Storie-politiche non certo delle opere dedicate al *ius publicum* – è la particolare e minuta attenzione rivolta a cogliere la presenza fortemente attiva negli ingranaggi interni del potere, e quindi nei relativi risvolti costituzionali, dell'elemento non-romano (in prevalenza Goti) tra secc. IV e V (p. 152 ss.); come pure è da apprezzare molto sia il largo spazio riservato, finalmente, alle vicende compilatorie del *Codex Theodosianus* e al nuovo significato anche politico-istituzionale assegnato dalle cancellerie imperiali alla vigenza universale di questa prima raccolta legislativa ufficiale (p. 176 ss.), sia l'ambito significativo dedicato – con riferimento alla migliore letteratura di storia del diritto medievale (Calasso, Cortese, Grossi) – alle modificazioni del *ius Romanorum* avvenute dal sec. V in avanti nei territori dell'Europa meridionale come in quelli occidentali (p. 187 ss.). — Tuttavia, come già cennato, rimane proprio l'interesse dell'autore per il mondo cristiano, per i suoi fermenti politici e per i 'riscontri' continuamente percepibili nell'ordinamento giuridico, l'elemento che più di ogni altro, forse, colpisce il lettore. Quasi mai, infatti, opere dedicate al diritto pubblico hanno manifestato attenzione non solo per l'Enotico di Zenone (a. 482) o per l'Enciclica (a. 475) dell'usurpatore di questi Basilisco – entrambi documenti ufficiali portatori di una Formula del Credo, che nelle intenzioni imperiali avrebbero dovuto orientare, a fini politici irenistici, la fede dei sudditi (p. 222 s.) –, e giammai mi pare vi siano stati manuali giuspubblicistici sensibili alla vera e propria svolta rappresentata nella storia della chiesa cristiana universale, e poi nella normazione orientale da Marciano e fino a Giustiniano, dal sinodo ecumenico di Calcedonia (a. 451) e dalle sue decisioni canoniche sia dottrinali, sia disciplinari (p. 216 ss.); e poco conta che su alcune singole questioni, tra quelle coinvolte nei rapporti fra *imperium* e cristianità, l'autore si sia mosso riferendosi solo a poca consolidata letteratura – penso a Hugo Rahner o a Karl Baus e a Eugen Ewig – trascurando, purtroppo, lavori importanti come per esempio i vari tomi di Alois Grillmeier apparsi su *Gesù il Cristo nella fede della Chiesa*: ciò che davvero importa è ben altro! La pubblicazione di un libro del genere (nel quale, peraltro, probabilmente non sarebbe apparso un fuor d'opera l'analisi anche delle singole esperienze costituzionali della seconda metà del sec. V, normalmente assenti presso gli storici del diritto), pagine in cui un esperto e serio giusromanista, molto al di là del consueto interesse manualistico di maniera, per esempio, per il celebre editto milanese del 313 o per quello tessalonicense ancor più noto del 380, mostra come per la definizione del contenuti del *ius publicum* non si possano affatto ignorare gli sviluppi della religiosità tardoantica canalizzati nel cristianesimo ecclesiale e conciliare, impedisce che d'ora innanzi sia consentito abbordare con correttezza i temi riguardanti l'assetto ordinamentale dell'impero teodosiano o pregiustiniano solo riferendosi al contesto scientifico, peraltro appena abbozzato, costituito dai trattati mommseniani e poi, ormai decisamente più articolato, da quelli dei suoi epigoni tardoantichisti. Occorre cioè, se proprio si vuole penetrare l'essenza del mondo giuridico tardo, sia essa quella dei rapporti fra privati sia quella relativa all'esperienza pubblica dell'impero, non solo mettere a frutto tutte le fonti strettamente giuridiche assieme a quelle patristiche e canoniche (sino a oggi, queste ultime, ahimé ordinariamente trascurate, ma non certo da Salvatore Tondo), ma necessita pure leggere la produzione scientifica professionalmente giusromanistica non disgiunta da quanto costantemente appare prodotto, per esempio, in ambiente cristianistico, a cominciare da vecchie opere magistrali – penso alla *Storia della chiesa antica* di monsignor Duchesne tradotta dal

francese all'inizio del secolo scorso – che tuttora (purtroppo, invece, sempre regolarmente ignorate dagli storici del diritto) rimangono per chiunque vere e proprie miniere di informazioni documentarie e di suggestioni ricostruttive.

Elio DOVERE.

Jean TRINQUIER et Christophe VENDRIES, *Chasses antiques. Pratiques et représentations dans le monde gréco-romain (III<sup>e</sup> s. av. - IV<sup>e</sup> s. apr. J.-C.)*. Actes du colloque international de Rennes (Université Rennes II, 20-21 septembre 2007) sous la direction de J. Tr. et Chr. V., Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009 (Archéologie et culture), 28 × 22 cm, 276 p., fig., cartes, 24 €, ISBN 978-2-7535-0835-4.

Cette publication, à la fois érudite et agréable à consulter, rassemble les communications présentées lors d'un colloque international qui s'est tenu à l'université de Rennes II les 20 et 21 septembre 2007. Le thème de la chasse n'avait guère été étudié, du moins en ce qui concerne le monde romain, depuis la thèse décisive et bien connue de J. Aymard, publiée en 1951, sous le titre *Les chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins*. Les actes d'un colloque présentent à la fois un avantage et un inconvénient pour qui les compare avec une monographie. L'avantage réside dans la diversité des points de vue et dans le choix des sujets traités qui permettent de mettre en lumière certains points de détail et de susciter une réflexion d'ensemble plus nuancée ; l'inconvénient, dont les éditeurs sont présentement bien conscients, tient dans la nécessité de sélectionner les objets d'étude, au risque de laisser de côté des points importants et de s'exposer parfois, dans la composition du sommaire, à quelques disparités. Dans le présent ouvrage, cet inconvénient est habilement minimisé par une claire et substantielle introduction de J. Trinquier et C. Vendries (*Quelques considérations cynégétiques sur le monde ancien*) qui confère à l'ensemble de ces travaux une utile cohérence. — L'intérêt pour la place occupée par les activités cynégétiques dans le monde romain s'est renouvelé depuis une trentaine d'années avec le développement de l'anthropologie. Les historiens ont reçu des anthropologues la faculté de porter un autre regard, par exemple sur les rapports de l'homme et de la nature. Les éditeurs citent les travaux de Keith Thomas qui, étudiant l'Angleterre des <sup>xvi<sup>e</sup></sup> et <sup>xvii<sup>e</sup></sup> siècles, estime que l'idée que les hommes du passé se font des plantes et des animaux est forcément liée à celle qu'ils se font d'eux-mêmes. L'anthropologie a d'ailleurs été utile à la réflexion des hellénistes ; l'archéologie a contribué à la relance des études sur les chasses royales de Macédoine avec la découverte de la tombe de Philippe II à Vergina en 1977 ; les tombes étrusques ont suscité d'intéressantes interprétations sur la symbolique de la chasse (je pense notamment aux fresques de la tombe de la Chasse et de la Pêche à Tarquinia) ; les chasses gauloises elles-mêmes ont sollicité l'intérêt des chercheurs. Mais les historiens ne semblent pas avoir montré la même curiosité en ce qui concerne le monde romain. L'idée s'est ancrée, depuis J. Aymard, que la chasse ne concernait à l'origine que la classe servile, du moins jusqu'à ce que le goût hellénistique pour les chasses royales influence les modes de vie des aristocrates. La vraie problématique de ce colloque ne consiste pas à savoir si les Romains étaient des chasseurs, mais quelle place occupait la chasse « dans la hiérarchie des activités sociales ». Car il ne fait plus aucun doute aujourd'hui que les Romains chassaient. Les organisateurs du colloque ont fait le choix de se limiter aux véritables chasses, et de laisser de côté tout ce qui touche aux chasses de l'arène. Certes, on peut comprendre que le sujet aurait alors pris des proportions difficiles à contenir dans le cadre de ces deux journées d'études, mais on peut aussi le regretter, dans la mesure où ces chasses de l'amphithéâtre représentent éminemment une activité sociale. Il est vrai que plusieurs intervenants évoquent les grandes chasses organisées en Afrique et ailleurs pour capturer les animaux destinés à l'arène. — Les éditeurs ont choisi d'organiser les communications autour de trois axes thématiques (I – *La chasse et le pouvoir* ; II – *De l'animal au gibier* ; III – *Chasse et culture*), et de privilégier la période républicaine et celle du Haut Empire,

sans toutefois s'interdire des incursions à l'époque tardive. Le premier thème s'imposait. Les rois hellénistiques, dans leurs « paradis », justifiaient leur aptitude à gouverner les hommes par leur capacité à maîtriser le monde sauvage. La chasse faisait partie de la formation des jeunes monarques. On se rappelle que Scipion Émilien, en Grèce, confia son fils au grand veneur du roi Persée pour qu'il fût initié aux plaisirs de la grande chasse. Le thème des relations entre la chasse et le pouvoir permet de rappeler que, dans chaque civilisation, la grande chasse est un privilège de la classe aristocratique. C'est d'ailleurs comme marqueur social, pour se différencier du peuple, que les nobles romains du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère ont développé en Italie un art de la chasse essentiellement reçu des modèles hellénistiques. Sous l'Empire, P. Leroux (*L'empereur romain et la chasse*) brosse un portrait détaillé d'Hadrien, grand voyageur et remarquable chasseur, dans la tradition des monarques orientaux. Pour lui comme pour de nombreux empereurs, la chasse fut un élément constitutif de l'éducation du prince. Et cependant, aucun autre empereur ne s'est servi d'elle comme d'un signe distinctif de son pouvoir. De la même façon, la très intéressante étude de C. Badel (*La noblesse romaine et la chasse*) montre que, s'ils ont largement pratiqué la chasse, les aristocrates ne s'en sont jamais véritablement servis comme d'un marqueur identitaire. À la différence des classes dirigeantes d'autres civilisations (et à d'autres époques comme au Moyen Âge), les nobles romains n'ont pas utilisé la chasse pour renforcer l'image traditionnelle de la *uirtus*, celle du chef courageux, patient et endurant. La guerre suffisait à la démonstration de leur *uirtus*. Il convient donc de conserver à la chasse son statut de loisirs. Tout au plus peut-on constater qu'elle prend une importance nouvelle dans les derniers siècles de l'Empire et, sans doute, les derniers grands seigneurs romains commencent-ils à lui accorder une place qu'elle prendra dans la société aristocratique au Moyen Âge. Comme loisir, la chasse a souvent été généreusement illustrée par l'art, que ce soit dans le décor des sarcophages (F. Baratte, *La chasse dans l'iconographie des sarcophages*), les pavements de mosaïques des grandes villas, comme en Sicile ou à Bulla Regia (R. Hanoune, *La chasse en Afrique romaine*), ou dans la littérature. La deuxième partie du livre s'intéresse au gibier. L'art figuratif romain a privilégié la représentation des animaux, qu'ils fussent réels ou mythologiques. À la différence d'autres civilisations, les Romains ne semblent jamais avoir voulu tirer une quelconque gloire de leurs trophées de chasse. Tout au plus décoorent-ils parfois les temples de spectaculaires têtes de cerfs, comme l'atteste l'iconographie (ainsi que le rappellent C. Badel et S. Lepetz), mais apparemment jamais leurs demeures privées. En revanche, ils aiment faire représenter sur les murs ou les pavements des scènes de chasse, en particulier la capture des oiseaux. C. Vendries (*L'auceps, les gluaux et l'appeau*), qui a étudié les techniques de l'*aucupium*, rappelle qu'il fut un art difficile, et prisé des Romains. En fait, dans les campagnes romaines, tout le monde pratique la chasse, y compris les esclaves dont certains se sont même spécialisés dans la capture de certains animaux (J. Trinquier, *Les chasses serviles*). L'archéozoologie a montré que le peuple chasse également, même le sanglier qui a pourtant la réputation d'être le gibier noble par excellence. Cependant, le gibier poursuivi peut différer selon les classes sociales. S. Lepetz (*La chasse à la période romaine dans le nord de la Gaule*) a mis en lumière, à partir des ossements d'animaux exhumés lors de fouilles d'établissements ruraux en Gaule, quelles espèces étaient concernées par la chasse. Même si la palette s'étend des oiseaux aux fauves, il ressort que le cerf et le lièvre ont particulièrement intéressé les Gaulois. Que faisait-on de ce gibier ? Il va de soi qu'il était principalement destiné à l'alimentation. C. Chandezon (*Le gibier dans le monde grec*) montre ainsi qu'il était servi lors des banquets. Les aristocrates grecs se délectaient de viande sauvage, et notamment de sanglier. La troisième partie souligne le caractère culturel de la chasse. Son exercice s'inscrit dans un rituel, comme c'est le cas de la plupart des activités humaines. S. Estienne, dans une étude pertinente qui s'appuie sur une allusion de Symmaque à des « fêtes cynégétiques »

(*Festa uenatica. Quel rituel pour la chasse dans le monde romain ?*), évoque la complexe figure de Diane et les aspects religieux pour mieux cerner les manifestations de *pietas* qui précèdent la chasse. Celle-ci s'inscrit également dans l'univers culturel des anciens par différents textes et représentations iconographiques. D'abord, de nombreux traités cynégétiques, principalement grecs, ont été écrits (S. Barbara, *Les chiens de l'Epyllium Diomedis* (v. 8-19) ; et ces actes présentent en annexe une première traduction de la *Paraphrase de l'Ixéutique de Denys* par B. Sudan, P. Schuwey et C. Pernet) ; ensuite, la poésie n'est pas en reste, avec certaines épigrammes grecques qui ont inspiré la poésie augustéenne à Rome et les représentations de paysages dans la peinture romaine (E. Prioux, *Le motif de la chasse dans les épigrammes de l'Anthologie grecque*). Toutefois la littérature latine fut moins riche dans ce registre que la littérature grecque et M. Simon (*Les passages virgiliens relatifs à la chasse et le commentaire de Servius*) relève, à juste titre, que l'évocation de la chasse est quasiment absente des *Géorgiques* de Virgile. Le Mantouan la réserve aux *Bucoliques* (sur le mode pastoral) ou à l'*Énéide* (avec une dimension épique). Mais, sur le sujet, la richesse iconographique à l'époque romaine n'a rien à envier à celle du Moyen Âge. V. Dasen s'attache, par exemple, à une représentation parodique de la chasse, celle menée par les pygmées dans les scènes nilotiques, qui connut une faveur certaine sous l'Empire (*D'un monde à l'autre. La chasse des pygmées dans l'iconographie impériale*). L'auteur montre que ces peintures recouvrent une fonction apotropaïque et permettent de prendre la mesure de la place de la chasse dans l'imaginaire des anciens Romains. — L'ensemble de ces travaux, par leur diversité et leurs approches croisées, se veut une invitation à « revisiter la documentation » et à « reconsidérer un certain nombre de lieux communs » sur la chasse. L'objectif des éditeurs est atteint. La conclusion du médiéviste B. Van Den Abeele, claire et précise, apporte à l'ensemble de ces participations une perspective intéressante qui permet de considérer les chasses romaines avec un certain recul. Grâce à elle, le lecteur comprend mieux l'évolution des mentalités et les différences qu'accuse le passage de l'Empire romain au Moyen Âge. Au final, le principal mérite de ce recueil est de montrer qu'un sujet en apparence mineur concerne en réalité, à des titres divers, l'ensemble de la société (« nécessité pour le simple paysan [...], passe-temps familial du propriétaire rural, loisir sportif pour l'aristocrate », selon C. M. C. Green, cité par P. Le Roux). Si toutes les classes sociales pratiquent la chasse, il ne s'agit pas de la même chasse. Mais qu'elle résulte d'une nécessité ou qu'elle relève du domaine du loisir, la chasse demeure d'abord, à Rome, un acte naturel.

Jean-Noël ROBERT.

Richard VEYMIERS, ἹΑΕΟΥΣ Τῆ ΦΟΡΟΥΝΤΙ. *Sérapis sur les gemmes et les bijoux antiques*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 2009 (Publications de la Classe des Lettres, Collection in-4°, 3<sup>e</sup> série, Tome I, n° 2061), 28 × 22 cm, 608 p., 77 + XXVIII pl., 12 cartes, 5 tabl., 60 €, ISBN 978-2-8031-0261-7.

Construit autour d'un catalogue qui réunit plus de 1250 documents, dont de nombreux inédits, l'ouvrage de Richard Veymiers (RV) s'inscrit dans une démarche qui vise à doter les études isiaques « d'un certain nombre d'enquêtes de fond », comme le précise L. Bricault dans sa *Préface* (p. 9-10), indispensables pour en assurer une approche raisonnée. D'emblée, le lecteur est séduit par la rigueur scientifique qui a présidé à sa conception et à sa rédaction dans un esprit d'analyse soucieux d'éviter les pièges de la surinterprétation. — Dans l'*Introduction* (p. 13-22), RV esquisse d'abord (A) le profil de Sérapis, un dieu de « création » récente, aux origines obscures, dont le théonyme cache l'Osiris-Apis égyptien délaissé au profit d'un sosie du Zeus-Pluton grec. Les pratiques oraculaires liées à son culte, un corollaire de ses pouvoirs guérisseurs, diffusèrent son image vers l'Occident. Ensuite (B), il présente le « monde » ignoré, sinon sous-estimé, des gemmes et des bijoux, voire de leurs empreintes, dont les provenances, les datations ou les garan-

ties d'authenticité font souvent défaut. Il a dès lors opté pour une approche typologique de ceux qui figurent Sérapis et dont la portée magique hypothèque parfois l'interprétation autant que les raisons de leur usage. — Le chapitre 1, *Les bustes et têtes de Sérapis*, révèle que la glyptique se fait l'écho de cette forme du dieu, qui connut un grand succès impu- table à sa souplesse tant à la fabrication que dans la diffusion culturelle. Souvent figuré de face, le dieu apparaît seul (A), barbu et chevelu, couronné du *calathos* (voir M. Malaise, *Le calathos de Sérapis* in *SAK* 38, 2009, p. 173-193). Il peut surmonter un aigle (B), qui fait de lui un *cosmocrator* tout en ajoutant ci ou là une connotation militaire (E. Doetsch- Amberger, *Serapisbüste* in *GM* 173, 1999, p. 69-72). Si le griffon némésiaque (C) s'y substitue comme médiateur entre le ciel et la terre, l'image du bélier (D), héritée du Zeus- Ammon hellénistique, rapprocha Sérapis d'autres dieux béliers, tels Choum d'Éléphantine, une manière habile de l'associer à la crue, ce que confirme l'image du dieu assis sur un bélier (p. 70). Figuré aussi sur des pieds votifs (E), le *cosmocrator* revient avec le zodiaque (F), qui lui confère la durée en tant qu'Aiôn, ou encore le globe cosmique (G), d'autres associations isolées (H) étant d'interprétation aléatoire, faute de parallèles. — Le chapitre 2, *Sérapis trônant*, commente l'image « canonique » de Sérapis au Cerbère tricé- phale attestée sur les gemmes d'époque impériale (A). Parfois, elle s'inscrit dans l'entrée d'un temple (B). Comme diverses monnaies d'Alexandrie ou des nomes, cette variante ne commémorait-elle pas l'inauguration d'un *Sarapieion* inconnu ? Ailleurs, le dieu trône sur une barque (C) dont les extrémités servent en fait de perchoir à deux faucons couron- nés et affrontés, sans doute horiens (II.C 1, pl. XIV, infra ch. 5C). Assis sur un bélier (D), le dieu trône aussi dans des compositions plus complexes (E) qui lui associent crocodile, momie, lion, sceptre à ibis, scorpion, inscrits parfois dans un ourébore bordé d'un palin- drome. Sur base d'un papyrus grec magique, RV propose de leur attribuer une fonction divinatoire. — Le chapitre 3, *Sérapis debout* décrit une figuration attestée à l'époque impériale. À côté des formes avec sceptre et main baissée (A), ou patère et *cornucopia*, aux accents chthoniens (B), c'est celles avec sceptre et bras levé en signe d'*allocutio* qui connurent le plus de succès (C), car ce geste était protecteur. Le dieu peut alors porter un grand collier en U (p. 88), en particulier lors des fêtes célébrées en l'honneur de l'empereur, comme l'illustre à notre avis la stèle *CGC 27573* de Louxor, où il apparaît avec les autres dieux Augustes associés à la statue équestre d'Hadrien (?) et qui effectuent tous ce geste (L. Bricault, *Zeus Hélios Megas Sérapis* in *AOB* XVIII, 2005, p. 246-247 et fig. 4). Enfin, celle avec les bras baissés (D) permet de définir un Sérapis-Kronos à la *harpè* sur le crocodile. — Le chapitre 4, *Sérapis allongé sur la klinè* traite d'un thème peu attesté dans la glyptique où le dieu semble participer au *lectisternium*, une pratique reconnue dans les contextes isiaques et sans doute d'origine grecque. — L'important chapitre 5, *Sérapis accompagné d'autres divinités*, s'ouvre sur les compositions par deux (A), asso- ciant bustes et têtes de Sérapis (AA), le plus souvent à Isis, ces derniers étant accolés (AAA), affrontés (AAB) alignés (AAC), voire accompagnés d'une divinité debout (AAD) ou allongée (AAE). À l'époque hellénistique, cette diversité de formes, où Sérapis précède sa parèdre, pourrait avoir cautionné un culte dynastique fondé sur des couples incestueux (p. 100) pour en justifier la légitimité. À l'époque impériale, le baiser échangé entre Sérapis et Isis affrontés, hérité de celui qui unissait Hélios à Sérapis (p. 108), reflétait d'autres priorités. Sérapis trônant (AB) est associé à un buste divin (ABA), à une divini- té trônant (ABB), tel l'Osiris-Apis UC 58489 (pl. 49) semblable à l'Osiris-Boukhis lunaire d'époque romaine (Ch. Zivie-Coche, *Le temple de Deir Chélouit*, III, Le Caire, 1986, n° 138), à une divinité debout (ABC) comme Harpocrate ou Déméter, voire à une divini- té allongée (ABD). Sérapis debout (AC) peut couronner un buste d'Isis « pour le bien » dans un contexte propitiatoire lié au retour de la crue (ACA), ou s'associer à un dieu debout (ACB), tel l'Horus juvénile du Mont Casios dont la description d'Achille Tatiüs (n. 291) est confirmée par un bronze alexandrin du 2<sup>e</sup> s. AD (Christie's New York, juin

1994, n° 191). Sérapis peut aussi être figuré avec un autre Sérapis (AD), expression d'un dieu à la fois unique et panthée. — Suivent les compositions par trois (B). Pour les bustes (BA), la famille Sérapis, Isis et Harpocrate connut un grand succès populaire sans écho dans les cultes officiels (BAA). Pour Sérapis trônant (BB), la forme encadrée de deux divinités debout (BBC) est la plus répandue, surtout avec Isis à la voile et Isis-Fortuna ou Mercure, qui fait de Sérapis un gouverneur de la flotte annonaire. Ajoutons Isis/Hécate (Arslan (éd.), *Iside*, p. 253, IV.269, Leiden RCC 37). Avec Sérapis debout (BC), Anubis apparaît dans la triade familiale où il ouvre la voie à Hermanubis, parfois confondu avec Sérapis (*ibid.*, p. 250, IV.261, Florence MAN 1333), encore que la triade guérisseuse avec Asclépios et Hygie s'affirme. Enfin, Sérapis sur la *klinè* (BD) apparaît comme un promoteur de fertilité entre deux Isis, agraire et courtotrophe. — Les compositions par quatre et plus (C) figurent la tétrade isiaque où Anubis précède Harpocrate aux côtés de Sérapis trônant (CB) ou debout (CC), assisté parfois de figurations d'Isis πολύμορφος. Sur des intailles magiques, Sérapis navigue entre deux Harpocrate, un à corps de scarabée, l'autre de faucon et les bustes d'Isis et Nephthys aux extrémités de l'esquif. Le dernier point (D) traite de Sérapis avec des personnages non divins (militaire, roi ou empereur), bien illustré à l'époque de Caracalla, qui permet à RV de s'exprimer sur la place de la famille isiaque dans l'armée romaine mais aussi de relever un *benou* (V.D.7, pl. 59), ce phénix bien rare dans la glyptique : voir Ph. Derchain, *Intailles magiques du Musée de Numismatique d'Athènes* in *CdÉ* XXXIX, 1964, p. 186-187, fig. 14 avec mention de Φοη. — Le chapitre 6, *Sérapis assimilé à d'autres divinités*, clôture l'enquête en délaissant le concept de syncrétisme au profit d'une lecture plus circonstancielle des images. Sérapis-Agathos-Daimon (A), le grand serpent barbu et couronné est bien représenté sur les gemmes à l'époque impériale où son association originale au cheval galopant rappelle le dieu cavalier thrace Hérôn dont le serpent serait la forme visible (voir E. Bernand, *ZPE* 91, 1992, p. 227). En sa forme anguipède, il fait couple avec Isis-Thermouthis *uraeus*, bien qu'il puisse s'ouvrir à d'autres équivalences, comme Dionysos coiffé d'une couronne *hemhem* et accompagné d'Harpocrate sur une stèle du B.M. provenant de Naucratis (voir D. M. Bailey, *JEA* 93, 2007, p. 264, fig. 1). Muni de cornes de bélier enroulées, le dieu devient Sérapammon (B), une forme bien attestée sur les gemmes et bijoux, une assimilation réussie à l'Ammon libyen par le truchement de Zeus et qui contribua à en raviver le culte à la fin de la période hellénistique. Créé à la haute époque hellénistique, Héliosérapis (C), à tête coiffée d'une couronne radiée, connut un grand succès à l'époque impériale comme en attestent des gemmes diffusées en Occident. Rechercher l'origine du caractère solaire de Sérapis chez Osiris (p. 191) ignore toutefois que c'est bien la sélénsation de l'Isis grecque qui a entraîné la resolarisation de l'Osiris lunaire égyptien, « dont l'œil est dans chaque pays » (voir A. Leahy, *Two Donation Stelae of Necho II* in *RdÉ* 34, 1983, p. 80 et n. k), dans la pensée grecque où, pour Macrobe, Sérapis était celui « dont l'œil qui voit loin est la lumière éclatante du soleil » (p. 192, n. 187). En revanche, c'est par le truchement d'Osiris-Zeus de Diospolis Parva que Sérapis devint Zeus-Sérapis (D), dès l'époque hellénistique, puis « l'unique Zeus Sérapis » à l'époque impériale. Ce fait fut alors exprimé sur de nombreuses gemmes aniconiques qui se limitaient à cette acclamation. Enfin, l'universalité du dieu déboucha sur des images d'un Sérapis panthée en buste (D), sur les monnaies et sur les gemmes. Il rejoignait ainsi sa parèdre myrionyme. — Dans sa *Conclusion*, RV souligne combien la vaste documentation explorée par lui fait de Sérapis « un être insaisissable, aux apparences multiples » (p. 210), ce qui autorisait une exploitation statistique des résultats. Ainsi émerge le profil d'un dieu en buste, coiffé du *calathos*, associé à Isis, et dont la connotation culturelle est évidente. Pourtant, la variété de schémas iconographiques relevée sur les gemmes, fruit d'une liberté d'expression que s'octroyaient volontiers les magiciens, dégage l'image d'un dieu *cosmocrator*, susceptible de lectures diverses à même de satisfaire la société multiculturelle de l'époque. Par

ailleurs, le report sur cartes des découvertes (Cartes 1-12) permet de suivre la diffusion des objets dans la foulée des cultes isiaques, parfois bien loin de leurs bases. C'est pourquoi, les questions ainsi soulevées ont d'ores et déjà conduit l'auteur à annoncer un premier supplément qui verra le jour dans *Bibliotheca Isiaica II* (L. Bricault éditeur). — Complété par un *Catalogue* (pp. 219-367), une annexe consacrée aux *Gemmes et bijoux mentionnant Sérapis sans en montrer l'image* (p. 369-373), une importante *Bibliographie* (p. 375-406), un *Index* (p. 407-431) réparti en A. Les musées, collections et ventes, B. Les provenances, C. Les matériaux, D. Les inscriptions, suivi d'un *Index général* (p. 431-448) et enfin d'une *Table des Planches* qui précède les illustrations en noir et blanc ou en couleur (p. 449-476) ainsi que les *Cartes* 1-12, l'ouvrage magistral de Richard Veymiers dynamise brillamment les études isiaques en montrant la voie à suivre pour les futurs chercheurs.

Pierre P. KOEMOTH.

M.a Isabel VIFORCOS MARINAS et M.a Dolores CAMPOS SÁNCHEZ-BORDONA, *Otras épocas, otros mundos, un continuum. Tradición clásica y humanística (ss. XVI-XVIII)*. M.a Is. V ; M., M.a D. C. S.-B. (Coordinadoras), Madris, Tecnos, 2010 (Humanismo y tradición clásica), 24 × 17 cm, 520 p., fig., ISBN 978-84-309-5113-0.

L'humanisme hispanique, latino-américain et, dans une moindre mesure, européen est l'objet de ce recueil, dont la table de matières, très structurée, ne doit pas masquer l'aspect de coups de projecteurs, par différents auteurs. Un chapitre (I, 1) définit l'humanisme et ses implications politiques ; ensuite (I, 2), trois points précis : l'humanisme dans la péninsule Ibérique et des figures comme Juan de Lucena ; l'omniprésence de l'aristotélisme, abordé sur le plan de la transmission des textes ; la contemplation de la nature, sur le mode des Anciens, et son influence sur l'architecture. Quelques figures d'humanistes (I, 3), Alonso de Herrera, éditeur de Georges de Trébizonde ; le bibliiste Arias Montano... L'imprimerie (II, 4) débute à Barcelone sans doute avec Henri Botel, éditant vers 1473 la traduction par Bruni de trois œuvres d'Aristote et vers 1474 les *Catilinaires* de Cicéron. De là, on passe au théâtre latin en Angleterre. II, 5 : ouvrages de numismatique parus en Europe au XVI<sup>e</sup> siècle ; influences de Vitruve (l'Escorial) et de Térence (*Eun.* 732 et la *Venus frigida* de Rubens conservée à Anvers). Enfin (II, 6), quelques approches, très diverses dans leur objet, de la tradition classique dans le Nouveau Monde, telle l'influence de Pline l'Ancien sur des chroniqueurs.

Bernard STENUIT.

Lorenzo VISCIDO, *Ricerche sulle fondazioni monastiche di Cassiodoro e sulle sue Institutiones*, Cantanzaro, La Rondine, 2011, 21 × 14 cm, 86 p., 10 €, ISBN 978-88-895418-37-7.

This book opens with a preface by Giovanni Polara, which is followed by four studies, three of them already published in different versions, on Cassiodorus. The first offers comments on the school he established at Vivarium and some very interesting reflections on the continuation of studies there after his death ; the second considers the name by which the monastery he founded there should be known, suggesting that it should be referred to as Vivariense, the commonly used word Vivarium being rather the name of the place where the monastery was located ; the third discusses the site of the mon. Castellum recommended by Cassiodorus as a suitable place for hermits ; and the last, a closely argued piece that examines the possible influence of the second book of the *Institutiones* on an author of the eighth century, Paul the deacon, invites consideration of the complex textual tradition of this work that has been the subject of fascinating but inconclusive discussion. Throughout, Viscido's enquiries are marked by an attentive and patient style of reading of texts that only an accomplished Latinist could provide, one which is able to make sense of such things as a puzzling inscription. The same qualities are found in the sensitivity he displays to the landscape known to Cassiodorus. The major book that is

waiting to be written on Cassiodorus, the 'nuovo O'Donnell' as Polara nicely describes it, will have to pay attention to a wide range of issues, such the immense amount there is to be learned from the *Variae* about Cassiodorus' literary culture, another task that will require skill of the highest order in Latin. The Cassiodorus discussed here is that of the period after he returned to Italy from Constantinople, and the degree to which his views changed after the fall of the Ostrogothic state remains worth pondering. The activities of Cassiodorus during what was effectively his second career have received serious attention elsewhere recently, as in the translation of the *Institutiones* into English by James Halporn that is accompanied by a full introduction by Mark Vessey, to which corpus of material Viscido's studies form a welcome addition. While they are based on particulars rather than synthesis, they constitute just the kind of *sondages* from which a big statement will be derived.

John MOORHEAD.

Reinhard WILLVONSEDER et Andrea BINSFELD, *Corpus der römischen Rechtsquellen zur antiken Sklaverei*. Teil IV. *Stellung des Sklaven im Privatrecht. 1 : Eheähnliche Verbindungen und verwandtschaftliche Beziehungen*. Bearbeitet von R. W. Redaktion Andr. B., Stuttgart, Fr. Steiner, 2010 (Forschungen zur antiken Sklaverei, Beiheft 3), 30 × 21 cm, XII-190 p., 36 €, ISBN-978-3-515-08207-5.

Es ist eine Tatsache, dass viele der immer noch geltenden Basiswerke aus dem deutschsprachigen Raum stammen, hier seien nur als Beispiele das *Corpus Inscriptionum Latinarum*, die *Realencyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft* und der *Thesaurus Linguae Latinae* erwähnt. Das *Corpus der römischen Rechtsquellen zur antiken Sklaverei (CRRS)* sollte ab sofort dazu gehören. Schon die im Vorwort stehende programmatische Aussage macht klar, welche Bedeutung dieses *opus* für alle Altertumswissenschaftler hat : „Der Ausrichtung der Reihe entsprechend hat auch in diesem Band die Information des Nichtjuristen Vorrang vor der Auseinandersetzung mit der römisch-rechtlichen Literatur“. Eine für den Nichtjuristen gedachte Hilfestellung bildet die Einleitung (1-15). Hier werden verschiedene durch die Texte bezeugte Fälle durchgespielt : Nach einer kurzen Einführung über *Ehe und Familie freier Römer* (1-2), welche dazu dient, das notwendige Basiswissen sowie die wichtigsten Fachtermini zu wiederholen, werden die *Ehe und Familie der Sklaven* (2-3) eingeführt, wobei Sklaven grundsätzlich keine Ehe weder unter sich noch mit Freien schließen durften. Die „Ehe“ von Sklavin und Sklaven (4) ergab in der Realität eine Vielzahl von heterosexuellen Beziehungen – vergleichbar mit der *affectio maritalis* –, die man i.d.R. als *contubernia* bezeichnete. — Viel spannender ist aber die „Ehe“ einer freien Frau oder eines freien Mannes jeweils mit einem Sklaven oder Sklavin. In diesem Zusammenhang soll man jedoch beachten, dass keine Affären, sondern eher dauernde sexuelle Beziehungen betrachtet werden : Die „Ehe“ einer freien Frau mit einem Sklaven (5-8) wurde generell, bis Konstantin, nicht nur von der damaligen Gesellschaft missbilligt, sondern blieb rechtlich eine Privatsache. Ab Konstantin werden die Partner zum Tode verurteilt. Eine dauerhafte sexuelle Beziehung zu einem Sklaven führte zwar zu keinem Ehebruch, der Ehemann durfte aber den jeweiligen Sklaven töten. Mit dem sog. *Senatus consultum Claudianum* (52 oder 54 v.Chr.) ändert sich einiges : Wenn bisher die Frau frei blieb (vgl. Gaius 1, 86), riskierte sie von nun an ihre eigene Freiheit. Anders sah es bei der „Ehe“ eines freien Mannes mit einer Sklavin (8-10) aus : Prinzipiell hatte ein Mann gar keine Schwierigkeiten, eine Sklavin freizulassen und sie zu heiraten. Dabei darf nicht vergessen werden, dass es Senatoren hingegen grundsätzlich verboten war, Freigelassene zu heiraten. In Folge dessen führte die Freilassung der eigenen Sklavin nicht zwingend zu einer Ehe im rechtlichen Sinne. Anders als bei Frauen riskierten Männer, die eine dauerhafte sexuelle Beziehung zu einer Sklavin hatten, keineswegs ihre Freiheit. — Ein bes. interessantes Kapitel betrifft die *Verbindungen von Menschen, die an Beruf oder Scholle gebunden sind und solchen im*

*Sklavenstand* (10-15). Aufschlussreich ist der Teil über *Ehe und Familie der Kriegsgefangenen* (10-11): Nach römischer Ansicht ist der Kriegsgefangene im Allgemeinen ein Sklave. Dies gilt auch für *ciues Romani*, die in Gefangenschaft gerieten. Sklaverei durch Kriegsgefangenschaft führt aber keineswegs zur Ehrenminderung. Auf der Grundlage des *ius postliminii* (Heimkehrrecht) bekam der Heimkehrer die Position, „die er bis zu seiner Gefangennahme hatte“ (11), zurück. Man muss aber immer bedenken, dass die Ehe durch das *ius postliminii* nicht automatisch wiederhergestellt wurde. Für das Vermögen gilt, dass es in der Regel von einem Kurator verwaltet wird. „Lediglich am freigekauften Römer sprechen die Texte dem Freikaufenden eine pfandähnliche Gewalt zu, bis der Freikaufpreis ersetzt wird“ (11). *Die Beachtung der familiären Beziehungen von Sklaven* (12-15) schließt die Einleitung ab. — Kommen wir jetzt zum wichtigsten Teil: die Quellen. Die im Originaltext und Übersetzung angebotenen Quellen sind einzeln mit einem Kommentar versehen. Die Texte (*Gaius*, Digesten, nachklassische private Rechtssammlungen: *Pauli Sententiae*; *Ulpiani Epitome*; *Fragmenta Vaticana*, usw.; Germanengesetze; Institutionen Justinians; *Codex Theodosianus*; posttheodosianische Novellen; *Codex Justinianus*; Novellen Justinians; syrisch-römische Texte) bieten die Möglichkeit, in einer überblicksartigen Art und Weise die für den jeweiligen Forscher wichtigen Fragen zu erörtern. Das Quellen- (181-184) und Sachverzeichnis (185-187) schließen die Arbeit ab. Hinzu kommt (im Überblick) der Editionsplan von *CRRS*. — Das Werk hält, was es im Vorwort verspricht: Die Nichtjuristen unter den Altertumswissenschaftlern werden sicherlich nicht bereuen, sich dieses Werkes zu bedienen. Die Sprache ist immer verständlich, und die vorhandenen Kommentare sind bes. bei manchen Quellen eine echte Entlastung. Es gibt einen weiteren Anreiz: der Preis (lediglich € 36) wird hoffentlich dazu beitragen, das Werk so schnell wie möglich in öffentlichen, aber auch privaten Bibliotheken heimisch werden zu lassen. Luca GUIDO.

Joseph Georg WOLF, *Neue Rechtsurkunden aus Pompeji. Tabulae Pompeianae Novae. Lateinisch und Deutsch*. Herausgegeben, eingeleitet und übersetzt von J. G. W., Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2010 (Texte zur Forschung, 98), 24,5 × 17cm, 240 p., 49,90 €, ISBN 978-3-534-23236-9.

Emerso nel luglio del 1959 da una *cista* di vimini, ricolma di ben ordinate tavolette cerate, rinvenuta nel triclinio centrale di una *Domus maritima* (forse sede di un *collegium*) ubicata in località Murecine, nei pressi di Pompei, l'Archivio dei *Sulpicii* rappresenta – secondo la comune opinione – una straordinaria fonte di prima mano della prassi negoziale e processuale romana. La sua importanza discende non solo dalla quantità ma soprattutto dalla straordinaria ricchezza e dall'eccezionale varietà degli atti che ha tramandato. — Questi provengono dall'archivio di una banca, avente sede presso la *colonia Iulia Augusta Puteoli*, l'odierna Pozzuoli (eccezione fatta per tre testi, due emessi a *Capua* e uno a *Volturnum*, Pozzuoli figura, costantemente, quale luogo di redazione delle *tabulae*; è in questa città, quindi, non a Pompei – ove l'Archivio sarebbe stato trasportato per ragioni che restano ignote – che i membri della famiglia dei *Sulpicii*, cui il complesso documentario va ricondotto, dovevano svolgere, almeno in prevalenza, l'attività di *argentarii* o di *coactores argentarii*). — Quanto alla tipologia formale degli atti, prevale di gran lunga quella oggettiva delle *testationes* rispetto a quella soggettiva propria dei *chirographa*. Questi ultimi ricorrono, in particolare, riguardo a documenti di credito (mutui *cum stipulatione*, garanzie personali e reali, ricognizioni di debito *cum stipulatione*, ricevute, *apochae*, *promissiones*), ma anche riguardo a *mandata*, a *locationes* e ad altre *conventiones* di diverso genere (ad esempio *de iudice addicendo* o *finiendae controversiae*); l'ambito elettivo d'impiego delle *testationes* è rappresentato da documenti concernenti lo svolgimento di procedimenti ordinari o arbitrali (*vadimonia*, *iusiurandum* e *interrogationes in iure*, *intertium*, *testationes sistendi* etc.), per quanto interessi pure *emptiones cum stipula-*

*tionae duplae, nomina arcaria* e diversi altri atti connessi con le vendite all'asta (appare coperto tutto il normale campo d'azione di una banca). — I testi si estendono lungo un arco temporale di tre decenni : per l'esattezza, dal 14 luglio del 29 d.C. al 22 febbraio del 61 d.C., con una forte concentrazione nel ventennio 35-55 d.C. (è diffusa l'opinione secondo cui nella cesta avrebbe trovato collocazione e conservazione solo una selezione — fatta non si sa bene con quali criteri — dei documenti concernenti, in senso ampio, le attività finanziarie e commerciali svolte dai *Sulpicii* nel trentennio in parola), per cui, nella gran parte dei casi, la redazione dell'atto avrebbe preceduto di diversi anni (tra i 25 e i 45 anni) il momento in cui, il 24 agosto del 79 d.C., a seguito dell'eruzione del Vesuvio, il fango avrebbe coperto l'Archivio. — Protagonisti degli affari e, quindi, degli atti negoziali e processuali sono alcuni membri della famiglia dei *Sulpicii*, cui, come già richiamato, l'archivio doveva, evidentemente, appartenere. Si tratta di : *Caius Sulpicius Faustus Maior* (ad esso si riferiscono i testi più antichi dell'archivio, il più recente data al 35 d.C.) ; *Caius Sulpicius Faustus* (entra in scena nel 34 d.C. e risulta operare ancora nel 52 d.C.) ; *Caius Sulpicius Cinnamus, libertus e procurator* (peraltro, tutti i *Sulpicii* dei documenti puteolani sarebbero di estrazione libertina) di *Caius Sulpicius Faustus* (compare nel 42 d.C. e figura ancora attivo nel 56 d.C.) ; *C. Sulpicius Eutychnus procurator di Cinnamus* (è menzionato in un solo testo del 51 d.C.) ; infine, *Caius Sulpicius Onirus Faustus* (compare solo in *tabulae* databili al 61 d.C., ossia al periodo *ad quem* dell'Archivio). — Di tutto ciò fornisce puntuale e approfondita illustrazione Joseph Georg Wolf nella 'Parte Prima' del volume qui presentato [p. 17-32]. Di seguito ['Parte Seconda'], quale compiuto esito di un'approfondita ricerca, iniziata negli anni settanta (di questa diversi, significativi risultati hanno trovato anticipata formulazione in numerosi contributi pubblicati da J. G. Wolf negli scorsi anni [si v. p. 16]), l'A. propone una nuova e completa edizione critica delle *tabulae ceratae* dell'Archivio *Sulpiciorum* [p. 33-151] (base dell'edizione sono le fotografie della Soprintendenza alle Antichità delle Province di Napoli e di Caserta e l'archivio fotografico privato costituito da circa 45 documenti realizzati da Carlo Giordano, nonché alcuni apographa provenienti dal lascito di Oscar Onorato). — L'edizione conta 117 documenti — indicati con la nuova sigla TPN e con una nuova numerazione (non deve trarre in inganno la numerazione da 1 a 118 degli stessi, in quanto, come precisa J. G. Wolf, per un verso vi è che le posizioni 55 e 57 non sono occupate da nessun documento, per altro verso, occorre aggiungere TPN 87a) — con prevalenza dei *tritycha* rispetto ai *diptycha* (anche se — va detto — di 21 *tabulae ceratae* non sarebbe possibile stabilire l'originaria appartenenza, se ad un *diptychon* o ad un *tritychon*), opportunamente ripartiti in 25 sezioni : nelle prime ventiquattro *ratione materiae*, ossia in base al loro contenuto giuridico [TPN 1-97], nell'ultima come *fragmenta negotii incerti* [TPN 98-118]. In testa al catalogo figurano i documenti di natura processuale, seguono gli atti di carattere e d'interesse negoziali in senso ampio ; in chiusura, come si è detto, sono posti i *fragmenta negotii incerti*. — Con scelta felice J. G. Wolf ha proceduto, rispetto ad ogni documento : a differenziare graficamente le parole e le lettere leggibili in modo chiaro — riportate in caratteri maiuscoli — da quelle solo in parte leggibili o del tutto illeggibili, presupponenti, comunque, un'opera di interpretazione e di integrazione — trascritte in caratteri minuscoli e corsivi ; a conservare la sequenza originale delle righe e a numerare queste ultime sempre secondo il numero della pagina corrispondente negli atti (l'inizio di ogni pagina è, poi, contrassegnato da un numero scritto in corpo maggiore) ; a fornire precise informazioni sul sito di ritrovamento, sullo stato di conservazione, ossia se il documento sia giunto nella sua interezza oppure mancante di una o più tavolette o in modo del tutto frammentario è risaputo come, una volta rimosse dall'ambiente che le aveva fortunatamente ed eccezionalmente preservate, le tavolette subirono un rapido processo di deterioramento, al quale concorse anche l'impiego di errate procedure di conservazione, per cui molti dati, non raccolti e documentati quando le stesse erano in condizioni otti-

mali di conservazione, risultano perduti, non solo per la restituzione del testo ma anche per la ricomposizione degli atti); ancora, a richiamare le relazioni e le analogie intercorrenti con altri documenti del *corpus*. — Sempre a merito dell'A. va l'avere proceduto, in sede di apparato critico, allo scioglimento delle abbreviazioni e, ogniqualvolta il senso compiuto del testo lo permetteva alla traduzione del medesimo (questa, anche per risultare particolarmente fedele all'originale latino e aderente alla lettera delle parole, costituisce, per il lettore versato nella lingua tedesca, un prezioso ausilio alla lettura e alla comprensione del documento). — Ampii indici, per un totale di ben 81 pagine ['Parte Terza'], fungendo da utilissimo strumento per meglio tratteggiare e valorizzare i molteplici dati onomastici, filologici, paleografici offerti da questa straordinaria fonte documentaria, oltre che per meglio rappresentare le concordanze con le principali, precedenti 'ricostruzioni puteolane', costituiscono un importante complemento all'edizione critica delle *tabulae Sulpiciorum*. Tale edizione, pur non potendosi escludere — è nella logica delle cose — ulteriori perfezionamenti: risistemazione di frammenti, spiegazione di testi incerti, integrazione di lacune, risulta connotata da innumerevoli e significativi caratteri di esautività e di definitività. Di certo questi caratteri permeano il quadro, innanzitutto giuridico, ma anche economico, politico e sociale, che dalla stessa, grazie all'opera di J. G. Wolf, è dato evincere in riferimento ad una grande città portuale come Puteoli e, in un'ottica più ampia, in riferimento all'intero mondo romano in età giulio-claudia.

Paolo LEPORE.

## COLLECTION LATOMUS

Rue du Palais Saint-Jacques 6, B-7500 Tournai (Belgique)

C.C.P. 000-0752646-23 de la Société d'Études Latines de Bruxelles

Fax +32 69 21 47 13 (9 am - 6 pm GMT)

Adresse électronique [info@latomus.be](mailto:info@latomus.be)

PRIX TVA COMPRISE

Catalogue complet : [www.latomus.be](http://www.latomus.be)

VOLUME 330

Chr. HAMDOUNE

avec la collaboration de  
L. ÉCHALIER, J. MEYERS et J.-N. MICHAUD

**Vie, mort et poésie  
dans l'Afrique romaine  
d'après un choix  
de *Carmina Latina Epigraphica***

Ouvrage publié avec le concours de l'EPHE  
et de l'Université Montpellier III



ÉDITIONS LATOMUS  
BRUXELLES  
2011

397 p.

80,00 €

VOLUME 331

### Corolla Epigraphica

Hommages au professeur  
**Yves Burnand**

édités par Carl DEROUX



ÉDITIONS LATOMUS  
BRUXELLES  
2011

743 p.

115,00 €